

NOVA^{ET} VETERA

REVUE TRIMESTRIELLE

RR. PP. JACQUES LÆW ET MARIE-MARTIN COTTIER •

Marxisme et problèmes pastorale 1

CHARLES JOURNET • *Dieu, proche ou distant ?* 33

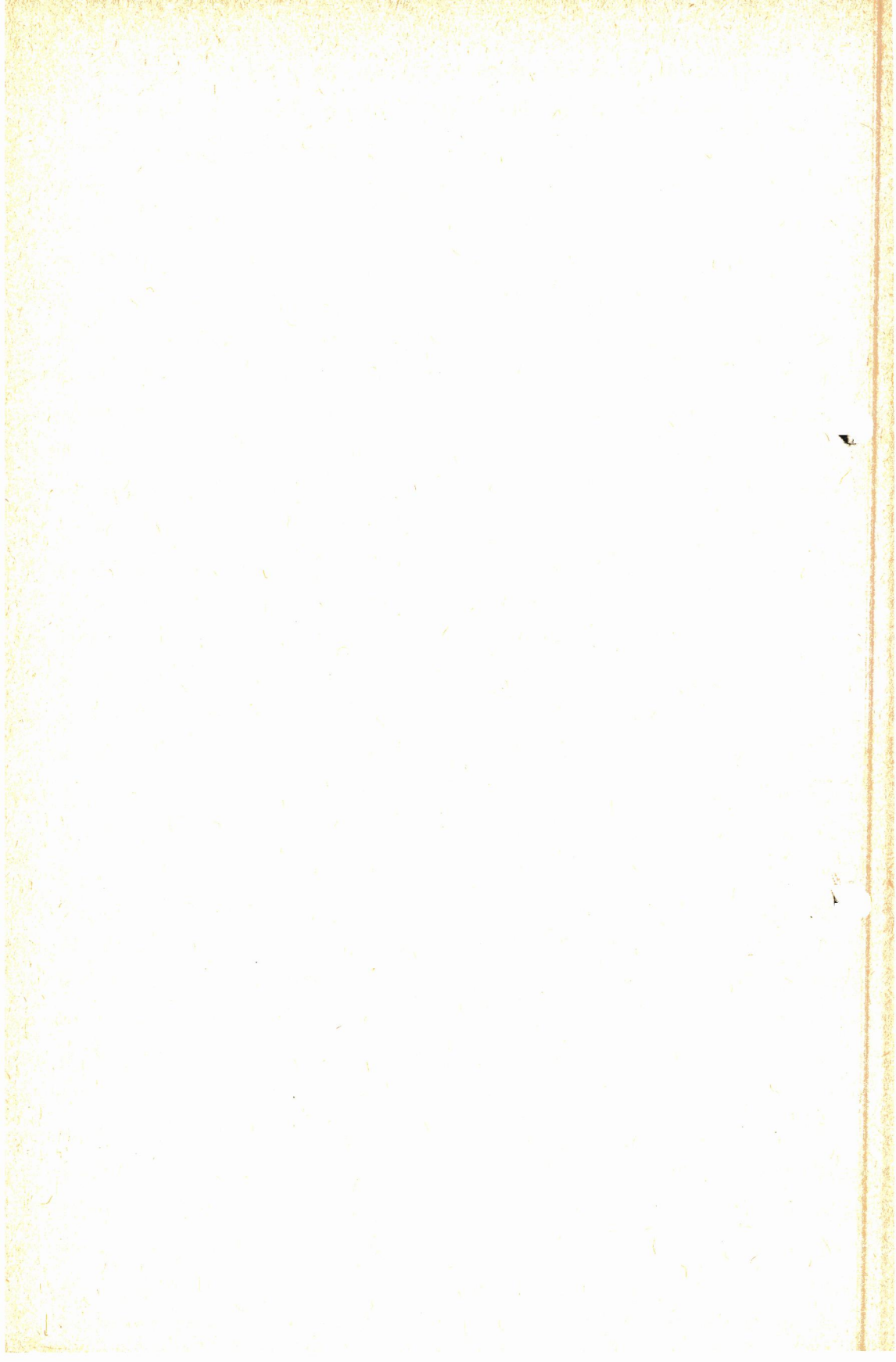
NOTES ET CHRONIQUES

ELISABETH DE MIRIBEL • *Réflexions sur le procès du*
Père Robert Davezies 62

La doctrine de l'Eglise sur l'usage du Mariage 66

BIBLIOGRAPHIES • Henry Bars, *La politique selon Jacques Maritain* •
Jacques Maritain, *La responsabilité de l'artiste* • Eugenia Markowa, *Le*
Choix • Pierre Courthion, *Le Romantisme* • Georges Rouault-André
Suarès, *Correspondance* • Pierre Courthion, *Léon Zaek*.

XXXVII^E ANNÉE - N° 1 - JANVIER-MARS 1962



Marxisme et Problèmes de Pastorale¹

Introduction

I. Conséquences du progrès technique

1. Conséquences néfastes : Matérialisme du bien-être et du confort

A. Incidences économique-sociales

1. L'abondance des biens submerge et satisfait l'homme
2. Le changement continu semble le signe du progrès : L'Eglise stable paraît dépassée
3. Flatterie des instincts de la masse

B. Incidences éthiques

1. L'homme assimilé à la machine
2. « Eritis sicut dii »

II. Conséquences bénéfiques : Points d'appui pour la Pastorale

- A. Distinguer la technique et son usage
- B. Les vertus naturelles favorisées par la technique

II. Le naturalisme

III. Le marxisme

A. L'imprégnation marxiste

B. Mouvement et doctrine

1. Au plan de la doctrine
2. Au plan du mouvement

C. Causes et moyens de sa diffusion

1. Causes objectives

1. Causes actuelles
2. Causes historiques
 - a) Philosophiquement
 - b) Historiquement
3. Une cause générale : L'insuffisance du témoignage et de l'action des catholiques

II. Moyens de diffusion

- A. Action sur les militants
- B. Influence plus étendue
- C. Quelques moyens particulièrement significatifs

III. Différences de situations

IV. Réponses chrétiennes aux défis marxistes

¹ Dans les notes qui suivent, nous nous sommes à plusieurs reprises inspirés de réflexions qui nous ont été communiquées par des amis.

INTRODUCTION

Le phénomène du communisme pose à la pastorale une série de problèmes d'une particulière importance. L'exacte estimation de la nature et de la portée de ces problèmes, leur formulation à la fois rigoureuse et nuancée constituent un préalable indispensable. En effet, on ne saurait orienter judicieusement et efficacement un effort pastoral sans s'appuyer sur un diagnostic sérieux. On sait qu'une image mythique du marxisme alimente un anticommunisme qui est, en définitive, aussi ruineux que le progressisme avec ses naïves illusions. Nous entendons dans les lignes qui suivent proposer un certain nombre d'éléments utiles à l'établissement d'un tel diagnostic.

Nous devons au départ faire deux remarques.

La première est que, si importante que soit l'envergure de l'action du communisme, ce dernier ne constitue pas le fait le plus déterminant de notre époque. Il n'est qu'une forme ou manifestation d'un processus plus radical et plus vaste que nous caractériserons plus loin par le terme de naturalisme. Ce naturalisme est très vivace, une longue carrière s'ouvre encore devant lui, tandis que le marxisme comme idéologie et comme mouvement donne des signes d'irréversible sénescence. Son déclin n'exclut d'ailleurs nullement des soubresauts violents ni des succès politiques, notamment dans des régions comme l'Amérique Latine. Le début de la quatrième partie de *Mater et Magistra*, qui parle des « idéologies tronquées et erronées », périmées ou essoufflées, fournit l'optique juste, dont il ne faudrait jamais se départir.

La seconde remarque concerne la signification pour l'Eglise de telles idéologies fausses. Disons qu'elles sont essentiellement des défis, des invitations ménagées par les permissions divines, à répondre avec plus de générosité et d'intensité à sa propre vocation. Un écrit qui nous vient de derrière le Rideau de fer parle à ce propos de « grâce extérieure ». A l'inverse, il nous paraît désastreux – tel est le vice secret de l'anticommunisme de toutes sauces – de se laisser entraîner par l'Adversaire sur son propre terrain. Concevoir l'action pastorale comme étant principalement une action dirigée contre le communisme, c'est se laisser déterminer par lui et, du coup, façonner par ce mimétisme qui dans le combat rapproche les protagonistes à leur insu. C'est introduire subrepticement un facteur de dégradation dans l'exercice d'une vie qui doit essentiellement être guidée par des principes surnaturels.

*

Un phénomène fondamental détermine aujourd'hui tous les autres : à une vitesse accélérée, l'homme acquiert sur la nature, sur lui-même et sur la société, une maîtrise technique sans cesse accrue. Ce phénomène est généralisé. Il atteint les pays à haut standard de vie, submergés par les conquêtes récentes ; l'U.R.S.S. en fait son objectif avoué ; il entraîne, comme une hantise vertigineuse, les pays sous-développés.

*

I. CONSÉQUENCES DU PROGRÈS TECHNIQUE

I. CONSÉQUENCES NÉFASTES : MATÉRIALISME DU BIEN-ÊTRE ET DU CONFORT

De fait et d'une manière constante, une vague de fond matérialiste accompagne la montée du progrès technique. Ce matérialisme, qui s'insinue dans le comportement des gens, le plus souvent à leur insu, peut faire l'économie d'une doctrine qui l'appuie. Il est surtout l'apanage des pays hautement industrialisés d'Amérique du Nord et d'Europe Occidentale. Il pose par lui-même de graves problèmes de pastorale.

Deux séries d'incidences principales, au point de vue religieux, caractérisent ce matérialisme lié à l'âge technique actuel.

A. Incidences économique-sociales

1. L'abondance des biens submerge et satisfait l'homme.

La technique, pour la première fois dans l'histoire, permet la production d'une abondance de biens et la distribution de ces biens aux masses. D'où une première conséquence : la multiplicité des biens matériels (y compris les moyens de transport, les loisirs, le sport) tendent à accaparer l'attention de l'homme, à l'occuper, à le distraire : *Là où est ton trésor, là est aussi ton cœur*. L'homme satisfait n'est plus disponible pour entendre l'appel de Dieu.

2. Le changement continu semble le signe du progrès : l'Eglise stable paraît dépassée.

Les inventions s'additionnent, produisant toujours de nouveaux objets : le visage du monde et de la société change sans cesse et ce changement se présente comme un progrès. Il y a là un phénomène nouveau qui séduira sans doute les esprits pendant toute la fin de ce siècle.

C'est dans ce contexte difficile que doit aujourd'hui éclater *la nouveauté* de l'Evangile, alors que le phénomène que nous mentionnons invite les gens à penser que l'Eglise, comme toutes les institutions qui ont une histoire déjà longue, est *dépassée*.

3. Flatterie des instincts de la masse.

La production massive de biens pour la masse invite les producteurs à ne plus regarder l'homme que comme un numéro anonyme de cette masse qu'il s'agit de séduire en flattant ses goûts.

D'où ce fort courant qui entraîne nos sociétés vers la médiocrité et le

culte des instincts les plus douteux. Le bas niveau de qualité de la grande presse, du cinéma, ou des émissions de radio-télévision est à cet égard significatif. Les sociétés capitalistes paraissent sans défense contre le processus de dégradation générale. Il faut prêter attention au rôle déterminant joué par la publicité qui déploie une ingéniosité extraordinaire, inspirée par les découvertes de la psychologie des profondeurs, pour extorquer aux gens des actes non délibérés et pour créer un conditionnement qui guidera leur comportement à leur insu. Il y a là un vrai viol des consciences.

Ainsi, par exemple, tel *standing* de vie à atteindre s'imposera avec la force d'un idéal, de sorte que l'individu souffrira d'un sentiment de culpabilité tant qu'il n'y aura pas accédé. Un tel climat détourne l'homme de lui-même ; comment, dans de telles conditions, sera-t-il encore capable de se mettre à l'écoute de Dieu ?

Or, ces moyens de publicité, qui ont fait leur preuve dans la vente des produits, sont appliqués pour forcer l'adhésion politique jusque dans les pays démocratiques. Les méthodes raffinées et supérieurement efficaces d'action psychologique, mises en œuvre par les communistes chinois, ne sont ainsi qu'une amplification monstrueuse d'un phénomène par lui-même morbide et partout répandu : un réseau invisible se tend autour des hommes pour les maintenir à l'intérieur du sensible. A la surexcitation des besoins naturels, on ajoute la création artificielle de pseudo-besoins.

B. Incidences éthiques

1. L'homme assimilé à la machine.

L'attitude technique, grisée par ses réussites, tend à déborder ses frontières légitimes et à céder à des extrapolations. La machine est devenue tellement parfaite (« cerveaux » électroniques doués de « mémoire », capables de « prévoir ») que l'homme à son tour est traité en chose et en objet technique. Dans les pays à dominante protestante, qui sont en général les plus riches et où le subjectivisme généralisé offre une moindre résistance, le *birth-control* ne pose plus de problème moral. Une telle mentalité n'est possible que parce que l'homme est d'abord *assimilé* à la machine dans la conception que l'on s'en fait.

2. « Eritis sicut dii ».

L'homme devient la mesure de toutes choses et ainsi il mesure son action à son pouvoir, sans référence à une loi supérieure. Là réside la forme moderne du péché rejoignant le péché le plus antique : *eritis sicut dii* (Gen. III, 5).

II. CONSÉQUENCES BÉNÉFIQUES : POINTS D'APPUI POUR LA PASTORALE

A. Distinguer la technique et son usage

Si, de fait, le matérialisme a accompagné l'essor de la technique, il serait erroné pour autant de condamner cette dernière. De soi elle est un *bien*. Le matérialisme est un cancer qui se greffe sur elle et qui l'affecte *quant à l'usage* qui en est fait.

Or, l'inspiration qui commande cet usage provient, en général, soit de l'économie de profit régnant dans les pays de libre entreprise et de concurrence, soit de l'idéologie marxiste. Il serait souhaitable que ces deux sources d'inspiration, qui détournent les hommes des voies de Dieu, ne soient jamais condamnées l'une sans l'autre.

B. Les vertus naturelles favorisées par la technique

Si l'attitude technique, tournée à vaincre la nature, peut être l'occasion d'un athéisme orgueilleux, une telle conséquence n'est nullement nécessaire. Au contraire, l'attitude technique favorise un certain nombre de vertus qui sont pour la pastorale autant de solides points d'appui.

Mentionnons-en quelques-unes : vérité, exactitude, rigueur (une erreur de calcul ne pardonne pas), stricte honnêteté, sérieux et ardeur de la recherche, patience et ténacité, esprit d'invention, sens du risque et de la responsabilité, goût de l'efficacité, esprit d'équipe, nécessité de la compétence.

On pourrait allonger la liste de ces dispositions favorables à la vie chrétienne. La technique met au service de l'évangélisation les moyens audiovisuels ; les moyens de communication offrent un substrat matériel à l'exercice du sens de l'universel.

*

II. LE NATURALISME

Le naturalisme doctrinal et éthique n'est pas un phénomène nouveau. Il peut se caractériser comme une attitude de l'homme qui ne reconnaît rien au-dessus de la nature et de ce qui est objet des facultés naturelles, ou, du moins, qui prétend s'en désintéresser. Selon le contenu reconnu à la « nature », le naturalisme prendra des formes plus ou moins extrêmes : il ira ainsi parfois jusqu'au matérialisme ; par rapport à Dieu et à la connaissance que nous en pouvons avoir, le déisme du XVIII^e siècle, posant l'existence d'un grand Architecte de l'Univers, évoluera au XIX^e siècle vers l'immanentisme. Le trait commun à toutes ces formes est évidemment la négation du surnaturel selon ses divers modes. Dans l'ordre de l'action, le naturalisme place toute sa confiance dans les propres énergies de l'homme capable par lui-même de rejoindre sa fin. Il nie, ou minimise, la réalité du péché, originel et actuel ; il

méconnaît le sens et la nécessité de la grâce. A ces divers titres, depuis Pélage jusqu'aux grands systèmes de pensée du XIX^e siècle et au modernisme, le naturalisme a suscité de nombreuses interventions du Magistère.

Cependant, ce serait une erreur de ne voir aujourd'hui en lui que ce qu'il fut dans le passé. Sa rencontre avec le progrès de l'âge technique l'a comme revivifié et métamorphosé. Il en a tiré un dynamisme nouveau et un extrême pouvoir de séduction.

En effet, la tentation spécifique de l'âge moderne est d'accorder une confiance illimitée au pouvoir de l'homme. Projetant sur l'ensemble des activités humaines, religieuses, spéculatives et éthiques, les réussites obtenues sur le plan de la technique, on en vient à penser que l'homme seul se suffit à lui-même, et qu'il est capable, en puisant uniquement dans ses propres ressources, de réaliser sa perfection et de se procurer le bonheur. La praxis est l'artisan tout-puissant du salut de l'homme. Car l'idée que la science marche de victoire en victoire nourrit cette autre, que rien à l'avenir n'échappera plus à la maîtrise de l'humanité. Le brave homme qui pense que l'on supprimera la mort est symptomatique comme l'est toute une littérature de science-fiction. Aussi bien, sûr de sa force, l'homme se croit adulte et juge en conséquence que la croyance en Dieu est signe d'infantilisme : la religion est dépassée.

Le marxisme, par exemple, mais il n'est pas le seul, donne au naturalisme un prestige scientifique d'explication du monde qui séduit et rassure les masses ; celles-ci, par ailleurs, trouvent dans l'accès à des biens temporels superflus un vertige comparable à celui de l'adolescence découvrant les plaisirs charnels. De plus, grâce à la révolution des moyens d'information et de publicité, ce naturalisme nouveau s'est partout répandu. Il a cessé d'être une doctrine réservée à un petit lot d'intellectuels, car chacun est sollicité par sa louange incessante des valeurs et des nourritures terrestres.

Vague de fond puissante, le naturalisme emporte l'homme, déterminant son comportement, imprégnant sa pensée. A leur insu, bien des chrétiens sont atteints par lui : les réflexes les plus spontanés témoignent de la profondeur de sa pénétration. Des signes multiples révèlent une attitude de base qui consiste à considérer l'homme, individuel ou collectif, comme le centre et la fin de toutes choses, privé de référence à Dieu : négation du surnaturel, immanentisme d'abord, mais aussi subjectivisme de la pensée et subjectivisme moral, perte du sens du péché, liberté sexuelle, etc. L'athéisme, quelle que soit sa formulation intellectuelle, en est l'aboutissement logique, et le laïcisme la forme politique.

L'immanentisme, impliqué dans le naturalisme, a entraîné des conséquences particulièrement marquées sur le plan des réalités politiques. Dès lors que l'on ne reconnaissait plus à l'homme une destinée supra-temporelle ni l'existence de l'ordre surnaturel, la Cité temporelle, revendiquant une autonomie totale souvent agressive, tendait à se constituer en fin suprême de l'homme et l'action politique s'arrogeait une valeur absolue, salvatrice, qu'en réalité elle ne peut pas avoir. Une véritable idolâtrie a ainsi perverti

des valeurs qui sont authentiques pour autant qu'on les situe à leur véritable plan. Patrie, Nation, Etat ont revêtu un caractère sacré, les décisions de l'Etat ont passé pour infaillibles. Ces profondes déviations ont des racines historiques anciennes ; pour s'en tenir aux derniers siècles, il faut sans doute remonter aux Monarchies du temps de l'absolutisme, dont la Révolution française a hérité, à travers Rousseau. Les doctrines et les régimes proprement totalitaires du XX^e siècle n'ont souvent fait qu'exaspérer des tendances préexistantes. L'existence à notre époque de ces religions séculières que sont les idéologies politiques procède de la déviation naturaliste à laquelle nous faisons allusion. C'est pourquoi on ne saurait les combattre en créant de toutes pièces des contre-idéologies. Il s'agit bien plutôt de dévoiler l'idole et de faire prendre conscience du caractère relatif que comporte l'action temporelle, de par sa nature même.

Bref, la pastorale doit d'abord faire front à ce néo-naturalisme multi-présent. C'est lui qu'il s'agit de dénoncer par priorité comme étant l'attitude la plus fondamentalement opposée à la foi chrétienne. Ensuite, on pourra mieux dénoncer les conséquences pernicieuses qu'il introduit dans l'usage de la technique et montrer qu'il est la source de ce qui est intrinsèquement pervers dans le marxisme.

L'attitude de l'Eglise, du coup, apparaîtra plus logique et aura plus de chances d'être comprise. On sera moins tenté d'y voir une collusion avec une moitié du monde contre l'autre moitié, car le mal du naturalisme n'épargne personne et doit être dénoncé autant dans sa doctrine (marxisme) que dans la domination pratique et gigantesque qu'il exerce sur les pays dits « libres ». Le rappel courageux et clair du trésor évangélique des Béatitudes, du « que sert à l'homme de gagner l'univers entier s'il vient à perdre son âme », constituera le plus solide terrain pour préserver les fidèles et gagner la sympathie de celles des masses non chrétiennes qui ont gardé encore le sens du spirituel. Il est évident que ce rappel ne sera efficace que s'il s'appuie sur l'exemple.

III. LE MARXISME

La doctrine marxiste constitue une forme achevée du naturalisme. L'homme, présenté comme l'aboutissement de la matière en évolution, ne reconnaît rien au-dessus de soi : ni Dieu ni loi morale. Sa destinée s'accomplit sur cette terre : par sa praxis transformatrice de la nature et de la société, il se donne sa propre félicité. L'homme, créateur de soi, n'est d'ailleurs pas la personne individuelle, mais la collectivité qui jouit d'un pouvoir absolu sur l'individu. La négation de Dieu, celle de la personne et de son âme immortelle, le pouvoir créateur et salvifique illimité reconnu à l'action humaine, voilà autant de thèmes qui ressortissent au naturalisme. Nous avons noté au début que le mouvement marxiste, en profondeur, révélait des signes d'usure. Il ne faut pas l'entendre comme si le diagnostic dispensait d'un effort pastoral d'envergure. Des freins ralentissent la marche d'un moteur,

dont on sait qu'un jour il sera définitivement grippé. Une idéologie, même fatiguée, peut poursuivre son expansion. Et surtout son déclin peut conduire à un pourrissement, accompagné d'actes de désespoir. Quand l'idole aura disparu, toute illusion se dissipera et les âmes se retrouveront face à face avec le vide du nihilisme. La pastorale ne doit pas oublier, dans ses visées, ces échéances redoutables.

A L'IMPRÉGNATION MARXISTE

Selon le milieu ou le pays auxquels ils appartiennent, les fidèles rencontrent le marxisme sous différents visages, ce qui doit nous mettre en garde contre une pastorale uniforme.

1. On distinguera les milieux traditionnellement chrétiens où, selon des degrés divers, la pratique religieuse se borne à quelques grands actes (baptême, communion, mariage religieux, sépulture ecclésiastique) dont on comprend de moins en moins la signification.

Mais il arrive – la crise du progressisme l'a prouvé – que des pratiquants, voire des militants, se laissent peu à peu gagner par les idées marxistes. L'imprégnation emprunte habituellement un certain nombre de voies.

La première est la critique que les marxistes font de l'Eglise et qui a pour effet d'ébranler la foi. On interroge sans cesse les chrétiens sur les contradictions entre leur Eglise, telle qu'elle apparaît, et le monde qu'ils veulent bâtir. L'habileté de la propagande anti-religieuse excelle dans l'art de présenter les aspects qui prêtent à critique dans la vie de l'Eglise et des croyants et à généraliser à partir de faits réels et connus. De cette contradiction entre l'Eglise et le monde, on en vient à tenter de faire apparaître une contradiction entre l'Eglise et le Christ. Pour que le chrétien n'admette pas ces dissociations, il lui faut une connaissance de la vie concrète de l'Eglise aussi bien passée que présente ; il faut qu'il n'ignore pas, ni ne nie, les fautes des membres de l'Eglise. Sinon, la propagande athée a beau jeu, lorsqu'elle est la première à les dénoncer, d'autant plus qu'elle apporte alors une information à sens unique.

Il est surtout capital de donner aux chrétiens, « touchés » par le marxisme, l'amour de l'Eglise à partir d'une vraie connaissance de sa réalité surnaturelle : Corps mystique du Christ, elle est un mystère de foi. Ces chrétiens n'aimeront l'Eglise que s'ils participent à sa vie sacramentelle (l'abandon de la confession, par exemple, a été souvent le premier pas vers l'orgueil de l'esprit), à sa vie de communauté et, par là, à l'engagement dans ses structures. Ils doivent être conscients d'être des membres vivants du Christ. Conscients aussi que c'est par la sainteté de leur vie qu'ils porteront témoignage de la nature profonde de l'Eglise, alors que la masse sociologique des catholiques qui, considérée empiriquement avec ses péchés, ses omissions, ses étroitesse, ses médiocrités, ses préjugés, ne s'identifie pas comme telle avec l'Eglise, crée souvent un écran d'opacité qui voile aux yeux des hommes de bonne volonté

le vrai mystère de l'Eglise. Dans le monde d'aujourd'hui, ce poids de misères et de péchés, que nous portons, devrait être pour nous une souffrance incessante : il fait vaciller la lumière du témoignage, il est souvent occasion de scandale.

Une autre voie de pénétration empruntée par le marxisme est l'illusion, à base d'ignorance, concernant la vraie nature du marxisme. Il ne faut pas hésiter à mettre en garde, tant qu'il est temps, en expliquant le bien-fondé de l'attitude de l'Eglise qui, soucieuse de la dignité humaine et de la destinée éternelle de l'homme, sait que son devoir est de dénoncer une doctrine athée qui arrache la foi en Dieu et en son Eglise du cœur des hommes et qui vise à l'édification d'un monde en définitive inhumain. Ces rappels ont toujours eu une action salutaire chaque fois qu'on les a employés au moment voulu. Il ne faudrait pas pour autant tomber dans l'erreur de canoniser le monde dit « libre », mais bien plutôt rappeler que l'Eglise n'est pleinement chez elle nulle part et ne peut l'être. Elle a toujours pour mission, où qu'elle soit, de dénoncer le péché et de proclamer la vérité révélée par son Seigneur.

Notons à ce propos que la méprise des progressistes provient d'une méconnaissance de l'unité de la doctrine marxiste. Car l'athéisme commande nécessairement, à travers une conception de l'homme, la doctrine et l'action économico-sociales du marxisme. L'illusion consiste à croire qu'il est possible de dissocier complètement l'athéisme de la conception de la cité proposée par le marxisme. En conséquence, les progressistes ne comprennent plus l'intervention de l'Eglise, gardienne de la foi et du droit naturel, injustement accusée par eux de « se mêler de politique ».

Enfin, la pénétration la plus sournoise se fera progressivement à travers des valeurs en apparence positives. Il sera très délicat pour les éducateurs religieux de déceler ce qui, chez les chrétiens, est déjà marxiste sans qu'ils s'en doutent : comme le culte de l'efficacité à tout prix, la majoration des facteurs économiques, une fausse conception de l'unité ouvrière. (« Il vaut mieux s'unir pour obtenir le bonheur sur terre que de se disputer sur l'existence d'un paradis », disait, par exemple, le leader communiste Thorez en 1936.) Le prêtre devra avoir beaucoup de tact pour ne rien briser, beaucoup de lucidité et de courage pour dénoncer. Car certaines « valeurs » pourraient, à partir d'attitudes bonnes ou légitimes, faire entrer progressivement le chrétien dans le mécanisme marxiste. Là encore, à côté du refus global du marxisme, il faut apporter beaucoup de nuances et une lucide objectivité si l'on veut une pastorale vraie et efficace.

2. Du fait des contacts quotidiens de l'existence, une infiltration d'idées marxistes se produit même dans cette portion minime du troupeau qui demeure en relation habituelle avec ses pasteurs. Telle optique de jugement, tel réflexe spontané sont ici révélateurs : par exemple, il n'y a que la violence et la lutte qui obtiennent quelque chose.

3. Mais comme le communisme exerce encore sa séduction sur les masses non chrétiennes des terres de mission, une pastorale qui viserait exclusive-

ment à protéger le troupeau fidèle, sans se préoccuper du défi que le communisme lance aux Missions de l'Eglise, serait en grande partie condamnée à la stérilité.

Un certain anticommunisme notamment, qui se veut ouvertement catholique, et dont le défaut doctrinal majeur nous paraît être de n'avoir pas saisi la distinction du temporel et du spirituel, prétend engager, au nom de l'Eglise, un combat pour la « civilisation chrétienne » ou la « société chrétienne » ; cette dernière n'est en réalité qu'une image, d'ailleurs fort contestable, du passé de l'Occident. Du coup, la spécificité surnaturelle comme l'universalité de l'action pastorale est méconnue, sinon pervertie.

B. MOUVEMENT ET DOCTRINE

Pour clarifier, disons que le communisme est un *mouvement à base politique* mais *de portée religieuse*, son athéisme militant pouvant être considéré comme une *pseudo-religion*. Le marxisme-léninisme est la *doctrine* de ce mouvement.

Ideologie universelle, en expansion, le communisme se trouve en opposition agressive, tant sur le plan de la pensée que sur celui de l'action, à l'égard de la vérité de l'Evangile, dont l'Eglise a reçu le dépôt.

Précisons cette définition sommaire, au double plan de la *doctrine* et de l'*action*.

1. *Au plan de la doctrine :*

Le marxisme offre tous les éléments d'une *morale du salut* : mais sur la nature de l'homme qu'elle prétend sauver, sur celle du mal qui l'affecte, comme sur la fin à laquelle elle entend le conduire et sur les moyens qu'elle met à sa disposition, il y a *incompatibilité radicale* avec la doctrine chrétienne.

La doctrine marxiste est d'abord un *matérialisme* : elle nie en conséquence l'existence de Dieu, l'existence en nous d'une âme spirituelle, elle nie notre destinée supra-temporelle, elle nie, pour l'action et le comportement des hommes, l'existence des normes morales transcendantes.

Sur cette base, le marxisme propose une vision cohérente de la destinée humaine :

a) L'homme est destiné à un bonheur terrestre, purement terrestre, dont toute pensée de l'au-delà ne peut que le distraire d'une manière néfaste.

b) Ce bonheur terrestre est d'essence *collective*.

L'homme réel n'est pas l'individu mais la collectivité. La *personne* avec ses droits imprescriptibles est niée dans la logique fondamentale du marxisme.

c) L'homme est l'artisan et le créateur – unique – de ce bonheur : l'Homme est un produit de l'Homme, il est sa propre création. Il ne doit qu'à soi ce qu'il est.

d) Cette création de l'homme par l'homme est conforme au plan « objectif », « scientifique » de l'Histoire qui est définie sur la base des *rapports de production* conçus d'une manière matérialiste.

Les rapports de production, ou rapports qui unissent les hommes entre eux, à un stade donné du développement des *instruments* de production, sont essentiellement *rapports de propriété*. Ces rapports sont du même coup des rapports d'*exploitation* : les propriétaires des instruments de production *exploitent* les manipulateurs de ces mêmes instruments de production. « Objectivement », *nécessairement*, l'Histoire divise les hommes en *classes* exploiteuses et classes exploitées. Cette vue rejoint d'ailleurs la conception de la *dialectique* qui accorde un rôle fécond, positif, à la *lutte*.

L'histoire est essentiellement *lutte des classes*. Le parti qui est la « conscience du Proletariat », ou conscience de l'Histoire, puisque l'Histoire est présente d'abord dans la classe de l'avenir, c'est-à-dire dans la classe appelée à vaincre, doit donc en endosser *consciemment* la lutte qui est la loi du réel. En menant la lutte révolutionnaire et violente, le Parti fait œuvre scientifique ; il est conscient de la *nécessité* d'une Histoire dont il est l'émanation.

e) L'activité la plus haute de l'homme, celle qui le spécifie comme homme, est l'action transformatrice du réel ; ce « réel » matériel est à la fois nature et société. La « Praxis » est travail et action directe sur la société. En transformant une réalité dont la loi est le changement constant, l'homme change les conditions de vie qui font de lui ce qu'il est : produit des circonstances, il est capable d'agir sur les circonstances.

Une activité désintéressée de contemplation n'a plus de sens, elle apparaît comme une démission, une lâcheté.

f) Dans cette optique, le marxisme proclame le rôle foncièrement néfaste de la religion : celle-ci, en affirmant une destinée supra-terrestre pour l'homme, le détourne de ses tâches terrestres ; elle le maintient dans l'impuissance en lui faisant trouver dans le ciel imaginaire un baume et une consolation pour son malheur actuel ; elle crée en lui une attitude de résignation et de passivité, en affirmant que l'état de choses actuel est l'expression de la volonté de Dieu, ou encore de « lois éternelles et immuables ».

Au lieu de ce fatalisme, le marxisme prêche la seule attitude valable : la révolte et la lutte contre les conditions de vie existantes. On ne manquera pas, au passage, de noter combien caricaturale est l'image de la religion qui nous est ainsi présentée.

2. Au plan du mouvement

1. Un énorme effort est déployé en vue de la divulgation de la doctrine, par l'enseignement et par l'écrit. Cependant, le moyen spécifique de propagation du communisme reste l'*action collective* du Parti. La doctrine marxiste doit s'insinuer dans les esprits à la faveur d'une *participation*, ou d'une compromission, à une action inscrite dans un *plan totalitaire*.

Cette action se donne pour objectif lointain de « *changer le monde* ». Elle se veut scientifique, allant dans le sens de l'histoire ; chaque acte particulier est une parcelle d'une vaste action à l'échelle de l'humanité. Quand l'action du Parti se dit « scientifique », elle se réfère à son caractère organique ; elle n'est jamais improvisée mais insérée dans la trame d'un plan et, en ce sens, totalitaire. Ainsi on compromettra un sympathisant encore éloigné dans une action revendicatrice qui, en elle-même, paraîtra légitime mais qui, de fait, le conduira peu à peu à adopter comme conséquence logique, l'*action globale* et le *point de vue* du Parti.

Par ailleurs, le Parti inspire et contrôle une série de mouvements de masse dont les buts, non explicitement marxistes, semblent s'adresser à tous les hommes de bonne volonté. Par ces mouvements, le Parti s'assure ce que Lénine appelait des « courroies de transmission ».

2. C'est un fait, dans bien des cas, et notamment aujourd'hui dans les régions sous-développées, les communistes sont les premiers à s'attaquer sérieusement à des maux réels : lutte contre la corruption, les injustices criantes, la misère, la prostitution, l'ignorance, la superstition, la stagnation et le manque de dignité ⁽¹⁾. Ils auront d'autant plus de chance de succès qu'ils s'en prennent à une société malade. En ce sens, le communisme est peut-être un fléau de Dieu qui vient brutalement réveiller les chrétiens de somnolence et de complaisance coupables.

Cependant, il convient de distinguer nettement entre le *communisme réalisé* et le *communisme revendicatif* ou communisme de l'espoir. En effet, dans les pays soumis à sa règle, il produit fréquemment la corruption. Il se donne comme « la solution » réalisée du problème de l'homme et tend par là même à se réaliser comme mythe (présent dans la presse, les discours, la propagande tandis qu'il néglige les actes quotidiens par lesquels les hommes, totalement indifférents aux discours qu'on leur assène, se débattent.) Les pays communistes sont ceux où les masses sont les plus imprégnées de propagande et les plus éloignées de la politique.

« Le marxisme s'épuise vite lorsqu'il tente de se réaliser. Dès lors, il se soutient surtout par la force. Par conséquent, s'il demeure très préoccupant à l'horizon historique, parce qu'il est très puissant, à l'horizon intellectuel et moral, il ne tire son rayonnement que de l'obscurité et de la confusion régnant chez ses adversaires. Il n'a plus la force jaillissante qu'il a eue dans les années 1920. » Dans l'attraction exercée par le marxisme, le succès historique immédiat tient une part immense. Cette attraction est nourrie par la puissance de l'Etat soviétique.

3. Parce que, d'une part, il situe la fin dernière de l'homme dans l'ici-bas

¹ Cf. par exemple, le témoignage d'un professeur de Pékin, rapporté par Tibor Mende : *La Chine et son ombre*, Le Seuil éd., Paris, 1960 : « C'est dur, très dur, ... oui très dur... Mais ils sont en train de faire ce qui devait être fait », p. 322-323.

et parce que, d'autre part, il nie toute autonomie et toute transcendance de la religion, simple reflet à ses yeux de la condition malheureuse de l'homme, le marxisme confondra temporel et spirituel. Toute compromission de membres de l'Eglise avec des puissances temporelles finit par constituer une arme pour ce juge impitoyable et malveillant.

Redisons-le, le marxisme a des adversaires aussi condamnables que lui : ceux qui profitent des abus qu'à juste titre il dénonce. Or, aujourd'hui, les âmes sont sensibilisées à tout ce qu'il y a de juste dans ces critiques. Certaines alliances, apparentes ou réelles, avec les puissances financières ou des régimes politiques douteux jettent la suspicion sur la pureté d'intention de l'Eglise, accusée d'être intéressée et partisane.

Il faut souligner le méfait des alliances compromettantes avec les forces temporelles anticomunistes. Que l'Eglise ait le courage d'être seule et que les motifs spirituels de son intervention soient sans cesse rappelés : *la vraie réponse au communisme n'est pas l'anti-communisme mais la foi.*

C. CAUSES ET MOYENS DE SA DIFFUSION

Une idéologie ne réussit à s'implanter profondément et sur une vaste échelle que si les conditions sociologiques, économiques, psychologiques et philosophico-religieuses de sa réussite sont réunies. La vie humaine, individuelle et sociale, forme un tout : souligner les conditionnements historiques favorables ou défavorables au maintien ou à la croissance du christianisme n'est pas nier la transcendance des facteurs spirituels, ni l'action de la grâce, c'est simplement faire preuve de réalisme.

Or, aujourd'hui, les facteurs propices au communisme sont nombreux.

Le marxisme se propose avec assurance aux hommes comme une explication complète du monde, ainsi que comme un organisme d'action monolithique, dont les faces sont par ailleurs multiples. Sa théorie, sa critique et son action sont à la fois et indissociablement économiques, politiques, philosophiques et religieuses. Simplifiant à l'extrême une réalité de soi complexe, il confond et brouille ce qui est distinct. Adopter son optique simplificatrice est déjà faire son jeu.

La vision unifiée du monde qu'offre le marxisme est en réalité l'aboutissant de divers courants de pensée. Il a hérité du socialisme, comme mouvement éthique, lui-même sécularisation d'une idée chrétienne : il attire ainsi des hommes impatients de *justice sociale*. Il prétend déployer une action politico-économique, *scientifique*, basée sur la connaissance des lois de l'histoire et de la société : il est ainsi une formulation de la tentation *technocratique*. Il se flatte de l'*efficacité* et, reprenant le lourd héritage de l'*amoralisme politique* occidental, il laisse entendre qu'il a le courage de regarder en face une réalité dont la lutte est la loi fondamentale.

En même temps, il offre à ses adeptes l'idéal d'une vie disciplinée, entièrement donnée, dans une sorte de pur amour, à la cause du peuple. Il mélange

ainsi, dans un surprenant alliage, l'exigence d'absolu et le cynisme, le dévouement et la dureté, l'idéalisme messianique et la rigueur réaliste.

Les compromissions douteuses ou l'indulgence des hommes d'Eglise à l'égard de tel ou tel régime politique contestable offrent une cible privilégiée à un adversaire impitoyable qui, par ailleurs, n'hésite pas à utiliser la calomnie.

Notamment, il met radicalement en doute la possibilité d'une bonne foi désintéressée au plan des convictions philosophiques et religieuses. Qu'on en soit ou non conscient, celles-ci, affirme-t-il, reflètent toujours les intérêts de classe et une position économico-sociale. Sa critique, en conséquence, épie les tares des sociétés et il s'efforce de convaincre que ces tares sont indissolublement solidaires de la religion, simple superstructure du féodalisme ou du capitalisme.

Ces multiples facettes du marxisme, inlassablement reflétées à travers sa presse, ses brochures, ses congrès pénètrent dans les esprits les plus divers et ne sont pas l'apanage de quelques penseurs du Parti ou de quelques militants. Des chrétiens, ouvriers, étudiants, en sont parfois profondément imprégnés, les masses paysannes aussi en sont peu à peu pénétrées.

Ne pas tenir compte de ces multiples visages, c'est faire le jeu du marxisme : en le critiquant d'une manière superficielle et dès lors simpliste, on ne fait que renforcer les certitudes de ceux qu'il a séduits sous un aspect.

Ainsi, les causes qui contribuent au succès du marxisme sont diversifiées. Elles peuvent être générales ou, au contraire, propres à certains pays, actuelles et récentes ou jetant des racines plus ou moins profondes dans le passé.

Il faut distinguer :

I. Les *causes objectives* que sont certaines grandes composantes du monde moderne.

II. Les *moyens* délibérément mis en œuvre par le marxisme lui-même en vue d'assurer ses propres conquêtes (le Parti et son action multiforme).

Ces deux sources de succès peuvent parfois se conjuguer.

I. Causes objectives

1. Causes actuelles

Le marxisme est, nous l'avons noté, une forme aiguë du naturalisme. Apportons quelques précisions.

1. Le *progrès technique* peut sembler venir illustrer l'idéologie marxiste. Celle-ci, en effet, qui par plus d'un aspect, se présente comme un *messianisme*, présuppose la civilisation technique. Quand elle nie l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme, quand elle affirme le pouvoir que possède l'humanité de créer son propre bonheur dans l'ici-bas, elle se réfère à la capacité

que possède l'intelligence humaine de dominer la nature et de contrôler la vie sociale.

Déification de la raison pratique, l'erreur marxiste séduit parce qu'elle fait appel, en la pervertissant, à une possibilité réelle de la nature humaine. Les succès du marxisme viennent du fait qu'il se présente comme l'explication et l'espérance propres à notre âge technique. La propagande marxiste sait d'ailleurs à merveille utiliser les succès technologiques des savants soviétiques.

2. Le marxisme, en définissant l'homme comme praxis ou travail, divinise ce dernier. Il rejoint par là, pour l'arracher à ses vraies perspectives, une ligne de force essentielle de notre époque qui voit naître une *civilisation du travail*.

3. Le marxisme n'aurait pas connu un tel succès s'il n'avait su s'emparer de la puissante aspiration des peuples à la justice et à la dignité. Il a réussi à accréditer l'opinion que, lui seul, est le défenseur des petits et des pauvres. Il donne lieu ainsi à une des plus tragiques méprises qui soient. Nous parlons ici du marxisme de l'espoir, tel que nous l'avons distingué du marxisme réalisé.

Il ne faut pas se laisser égarer ici par le qualificatif de *matérialisme*. Le marxisme comme *explication* est matérialiste, mais le communisme est animé par une profonde inspiration éthique. D'où le malentendu : aux yeux de bien des marxistes, c'est la société occidentale qui, par son comportement, est *matérialiste*, c'est-à-dire sans idéal. Le diagnostic n'est pas sans fondement.

L'indignation et la protestation contre l'injustice sont en elles-mêmes louables et c'est tout le drame que la charité et le zèle de la justice des chrétiens n'aient pas été là, au moment opportun, pour assumer le réflexe moral spontané de la conscience humaine heurtée dans ses plus profondes exigences. Un cri authentique de la conscience et une aspiration légitime de la nature humaine ont été ainsi radicalement pervertis dans leur source. Un sursaut sain et vrai a été ainsi transformé en révolte haineuse et la brûlure de la justice, avec sa violence, qui ne se reconnaît elle-même que grâce à la Révélation chrétienne, a été retournée contre Dieu dont on a fait caricaturalement, mais non sans que la société bourgeoise ait fourni de nombreux alibis, le Garant du vieil ordre, entendez des privilèges des riches et des puissants de ce monde. Ainsi, l'humanité a été marquée par une terrible blessure spirituelle – blessure empoisonnée et purulente, dont elle mettra sans doute longtemps encore à se guérir. Le marxisme n'exercerait pas une telle emprise sur les masses s'il ne rejoignait pas, pour la corrompre, une aspiration éthique fondamentale.

L'attitude d'aveuglement ou d'inertie de trop de chrétiens, prêtres ou laïcs, devant les mêmes injustices, a favorisé des adhésions au marxisme : on a trop ignoré, toléré ces injustices, on s'est trop tu quand il aurait fallu parler haut. C'est un fait : parmi les régions du monde les plus exposées à

la tentation et au péril marxistes, figurent des zones de dépression économique où le catholicisme est implanté depuis longtemps : Italie du Sud, Espagne, Portugal, Amérique latine. Simultanément, dans ces pays, la bourgeoisie ne possède pas les vertus d'humanitarisme et le sens du mécénat utile qui caractérise les bourgeoisies des nations protestantes. Faut-il rappeler la situation sociale encore féodale qui était celle de plusieurs pays de l'Est, de la Hongrie notamment, avant la prise du pouvoir par les communistes ? Plusieurs ordres religieux y figuraient parmi les puissances féodales.

4. Dans les pays occidentaux, le marxisme doit une part de son succès auprès des intellectuels, à l'analyse critique qu'il propose des vices de la société capitaliste et notamment de la morale bourgeoise conçue comme morale de décadence. Ainsi, la presse communiste a quelque chose de puritain et souvent elle se fait l'écho de réflexes sains. De ce point de vue, le marxisme se présente comme une réaction humaniste contre le nihilisme, l'hypocrisie, le matérialisme du profit et de la jouissance. Cette critique qui, généralement, s'en prend à des maux réels de l'Occident, tend calomnieusement à confondre l'immoralisme bourgeois et la morale chrétienne.

5. Aujourd'hui, le marxisme semble offrir la *formule* unique d'une *technique politique de progrès économique accéléré* aux pays désireux de réaliser leur développement. L'expérience chinoise prend une valeur exemplaire. Cette séduction est d'autant plus forte que les élites des pays neufs sont déçues des aveuglements et des attermoissements de l'Occident et qu'elles peuvent constater le septicisme très répandu dans certaines sphères dirigeantes occidentales qui ne sont pas loin de penser que le communisme constitue un « stade » inévitable pour ces pays.

Ainsi, le marxisme s'est aujourd'hui emparé de la cause de la décolonisation, interprétée par lui en termes de lutte des classes. Lénine avait déjà prévu tous les avantages que le communisme pourrait tirer du processus de liquidation du système colonial (Cf. *L'Impérialisme, stade suprême du capitalisme*).

Ce prestige durera-t-il longtemps ? L'expérience chinoise conservera-t-elle sa valeur exemplaire ? Il n'est pas sûr. Car on sait les échecs que le marxisme a partout rencontrés en agriculture. Et là où il s'est immiscé dans des processus de décolonisation, il a connu des déboires. Mais disons que ses réussites sont exactement mesurées par les carences des sociétés libérales. Celles-ci sont-elles capables de s'orienter vers d'autres buts que ceux du matérialisme naturaliste qui les inspire ? Car là est la question décisive. Saurons-nous faire nôtre le point de vue vraiment génial qui est celui de *Mater et Magistra* ? En effet, l'encyclique nous invite à nous attacher à des tâches positives et, parmi ces tâches, celle de l'orientation des sociétés temporelles vers les fins d'un humanisme d'inspiration chrétienne est primordiale. Le communisme est l'image du vide spirituel des sociétés occidentales. Il est l'ombre d'une carence. Car que sont ces « vertus » du marxisme, efficacité, science, impatience de la justice, sinon l'expression d'une aspira-

tion, de ce que le marxisme lui-même voudrait être ? Si on le dépouille du romantisme idéologique qui fait sa séduction, il se réduit à une doctrine du mieux-être pour les masses et à un certain type d'organisation économique. Il n'est plus que l'une des multiples techniques d'organisation de la société industrielle. Il n'est d'ailleurs que de voir à quoi il se réduit dans les pays neufs (afro-marxisme ou marxisme bouddhique) : sa superstructure philosophique est ignorée ; il se résume en deux recettes, dont on conviendra qu'elles n'ont rien de spécifiquement « marxiste » : le plan économique et l'organisation du parti unique. Il est l'expression de certains problèmes de ce siècle et de la myopie avec laquelle on les aborde. Car il est clair que notre siècle doit inventer des méthodes politiques et économiques assurant à la fois le développement collectif et le respect de l'individu comme tel.

2. Causes historiques

Le marxisme n'a pu avoir prise sur l'*intelligenza* que parce qu'il est l'héritier d'un mouvement d'idées et qu'il se rattache à une tradition philosophique. Loin d'être un phénomène de génération spontanée, il constitue un *aboutissement*.

a) Philosophiquement.

1. *Philosophiquement*, il apporte une conclusion au grand mouvement de pensée qui va de Kant à Hegel. Il ne manque pas de prétendre venir couronner l'effort philosophique le plus décisif des temps modernes. Il est certain que le *néo-idéalisme* de Croce et de Gentile qui avait, pour ainsi dire, monopolisé l'Université italienne, a constitué un milieu tout disposé à accueillir les idées marxistes.

2. Tout en apportant une conclusion à la crise de l'idéalisme, le marxisme se réfère au matérialisme et à l'athéisme du XVIII^e siècle, opérant ainsi la jonction de deux traditions.

3. Comme il a réussi à capter l'aspiration à la justice, il se pare du nom de *socialisme scientifique* : il a ainsi canalisé à son profit l'ensemble disparate des exigences spirituelles et sociales que contenait le socialisme du XIX^e siècle.

4. De plus, né à l'époque de l'essor du capitalisme industriel, il a saisi l'importance des problèmes économiques et de la science économique. Cette avance chronologique lui assure, aujourd'hui encore, un certain prestige.

5. Enfin, les milieux scientifiques, marqués au XIX^e siècle et au début du XX^e par le positivisme, trouvent dans le matérialisme dialectique les éléments d'une vision du monde qui vient compléter, sans les renverser, leurs conceptions de départ : matérialisme et primat du point de vue généti-

que dans l'explication. En effet, la représentation marxiste de l'univers et de l'homme, sur la base de ces prémices, semble opérer la synthèse des diverses sciences. En Russie soviétique, le marxisme a pris de plus en plus le caractère d'un néo-positivisme.

b) *Historiquement*

6. Mais le mouvement des idées s'insère dans le mouvement plus vaste de l'histoire. Là où s'étaient élevés des conflits doctrinaux liés à la politique, et notamment aux questions concernant les relations entre l'Eglise et l'Etat, le marxisme n'a souvent fait que reprendre la relève du laïcisme. Ainsi, en France, le Parti bénéficie d'une audience favorable de la part de beaucoup d'instituteurs laïques (au sens idéologique) auxquels il fournit des armes nouvelles pour une lutte déjà ancienne ; il n'a qu'à venir se greffer sur des préjugés préexistants. De même, certaines traditions de l'Université italienne lui ont sans doute frayé la voie. On trouverait d'autres exemples.

Il faut noter qu'au XVIII^e siècle et tout au cours du XIX^e, à ce conflit entre l'Eglise et des mouvements hostiles portant sur le fond des choses, se sont surajoutés des complications et des malentendus provenant du fait que le conflit était imbriqué dans le processus de liquidation de l'Ancien Régime et des morceaux de la chrétienté brisée et, par là même, d'institutions auxquelles, *de fait*, l'Eglise avait longtemps été liée. A l'époque des événements, les défenseurs de la foi n'ont pas toujours su opérer le départage entre l'essentiel et le contingent. Beaucoup d'énergie et de bonne volonté ont été ainsi dépensées à défendre des causes temporelles irrémédiablement compromises. Ces luttes ont empêché que l'Eglise apparaisse dans toute sa transcendance. Il semblait qu'elle était l'institution d'un parti. Il reste que des événements ou des prises de position ont laissé des traces : des traditions anti-chrétiennes, ou seulement anti-cléricales, ont ainsi pu être reprises à son compte par le Parti communiste.

D'une manière semblable, des enquêtes de sociologie religieuse ont montré que telle localité, où l'on vote aujourd'hui communiste, avait, au début du siècle, subi en profondeur l'influence des loges et du radicalisme. Dans certains endroits, on relève la trace de groupes anti-religieux actifs dès le XVIII^e siècle. En Italie, il semble que les anciens Etats pontificaux soient particulièrement vulnérables à l'action du Parti.

Nous avons donc ici affaire à un marxisme *politique* et, avec les instituteurs ou les universitaires, *philosophique* au sens particulier que le mot revêt au XVIII^e siècle.

7. Bien que marxisme, facisme et nazisme aient des sources doctrinales communes, le communisme utilise avec un certain succès l'accusation de « facisme ». En effet, le fait que les Etats communistes soient des Etats totalitaires et que la doctrine marxiste proclame que la violence révolutionnaire et la haine constituent la seule voie d'accès efficace à la paix et à la

fraternité, n'empêche pas cette propagande de porter des fruits. Elle exploite d'une part, le profond désir de paix des peuples ; elle ne manque pas, le cas échéant, de mettre en contradiction avec eux-mêmes les représentants de l'Évangile qui semblent compter avant tout sur la violence et sur les régimes politiques qui font l'apologie de la brutalité et de la guerre. C'est ainsi que la propagande anti-religieuse se sert encore aujourd'hui de la guerre civile espagnole comme d'un argument efficace contre l'Eglise.

3. Une cause générale : L'insuffisance du témoignage et de l'action des catholiques

Toutes ces causes, réunies ou séparées, auraient sans doute beaucoup moins d'effet qu'elles n'en ont si l'exemple insuffisant des chrétiens, voire leur contre-témoignage, ne semblait venir les confirmer : nos déficiences et nos médiocrités leur apportent un surcroît de vraisemblance.

La critique marxiste, nous l'avons vu, épie chaque déficience des chrétiens ou des sociétés qui se disent chrétiennes : ces déficiences illustrent sa thèse selon laquelle la religion est un épiphénomène et un instrument de l'exploitation capitaliste.

Deux phénomènes retiennent particulièrement son attention :

- La torpeur des chrétiens et du clergé devant un état de misère dont on semble prendre trop facilement son parti : on présente ainsi le message de l'Eglise comme étant un message de « résignation ».
- Les compromissions, réelles ou apparentes, avec les puissances d'argent ou les forces qui font obstacle à l'émancipation des pauvres. Quand, dans son attitude, le clergé semble plus attaché à défendre certains privilèges ou des positions juridiques qu'à servir, il prête flanc aisément à la critique.

Une malveillance systématique et la calomnie se mêlent aux critiques ainsi adressées à l'Eglise : néanmoins, on peut penser que les calomnies auraient moins de succès si la doctrine sociale de l'Eglise pénétrait vraiment les *mœurs des catholiques*. Tout prêtre, par exemple, qui a quelque expérience du confessionnal, conviendra que la question du manque à la justice dans le domaine financier n'effleure pour ainsi dire pas les consciences de la grosse majorité des gens d'affaires, même pratiquants.

Simultanément, des forces financières et politiques cherchent à se servir de l'Eglise pour mieux satisfaire, sous couvert d'anti-communisme, leurs propres intérêts. Le clergé, peu averti, s'est souvent laissé prendre au piège.

II. Moyens de diffusion

Les moyens de diffusion et de propagande dont disposent les marxistes sont multiples et efficaces.

Ils ne font d'ailleurs souvent que favoriser, consciemment, l'action des causes énumérées ci-dessus.

I. La doctrine marxiste bénéficie évidemment de tous les moyens de diffusion dans les pays où le Parti communiste détient le pouvoir politique : presse, radio, cinéma, télévision, livres, réunions et meetings de tous genres, organisations syndicales, sportives, culturelles, écoles à tous les degrés. Simultanément, la diffusion de toute autre doctrine est interdite.

II. Dans les autres pays, il exerce une double propagande : sur ses propres militants d'abord, puis sur un public plus étendu qui va de ceux qui votent communiste jusqu'aux naïfs pris par tel mouvement para-communiste.

A. Action sur les militants

1. Les militants politiques ou syndicaux suivent des cours de formation.

On peut sourire du simplisme des brochures de Staline ou du manuel de Politzer, *Principes fondamentaux de Philosophie*. Ce sont néanmoins là des instruments pédagogiques efficaces, qui font du marxisme une doctrine *assimilable*, de sorte que bien des militants marxistes n'ont rien à envier à des militants chrétiens qui s'en tiennent à un spiritualisme sentimental sans structure doctrinale.

2. La technique de l'organisation en cellule, avec l'auto-critique et le sens de la camaraderie qu'elle développe, a une valeur d'efficacité indéniable, aussi bien dans la liberté que dans la clandestinité.

3. La participation au mouvement communiste n'a rien de passif : il est fait appel à l'engagement du militant ; le succès du marxisme est dû en grande partie à l'*action* incessante des militants de base qui vivent vraiment pour le Parti. Le Parti (comme certaines sectes) *sait exiger beaucoup*, ce qui est une force.

4. Le Parti tient à la disposition de ses fidèles toute une littérature, des revues, une presse, des disques. L'enfance, la jeunesse, les femmes ne sont pas oubliées.

B. Influence plus étendue

1. Le Parti, par ailleurs, inspire des mouvements de masse, s'occupant de problèmes-clefs : syndicats, jeunesse, sports, associations féminines, étudiants et notamment étudiants d'outre-mer, partisans de la paix, etc. Chacun de ces mouvements a ses publications et ses congrès appropriés.

2. Le Parti s'efforce de placer des hommes à des postes-clefs de l'activité politique ou culturelle (chaires de philosophie, d'histoire, de physique, etc.).

C. Quelques moyens particulièrement significatifs

Ces faits généraux étant rappelés, il faut en souligner quelques-uns plus en détail :

1. Dans l'action syndicale, les militants du Parti qui prennent les responsabilités s'arrangent pour ne jamais laisser somnoler le mouvement : on cherche les motifs ou prétextes de conflit, on ne manque pas une occasion de distribuer un tract, ou de lancer des campagnes de slogans. Tout cela finit par créer un climat et insinuer des idées marxistes dans les esprits.

2. Là où la condition de la femme est encore loin d'être conforme à la dignité humaine, le Parti use d'arguments féministes : en Chine, la femme « libérée » est un des plus fermes soutiens du régime.

3. L'effort d'enseignement et de diffusion de la pensée est considérable. Non seulement, aux yeux des masses, le Parti se fait passer comme le parti des *savants* et des *artistes* (utilisation d'un Joliot-Curie, d'un Picasso, des succès soviétiques dans l'espace), mais on cherche à conquérir des chaires d'université, en philosophie et en sciences humaines.

4. Parmi les publications, certaines méritent d'être spécialement signalées :

a) Le marxisme se présente comme l'héritier du matérialisme et de l'athéisme du XVIII^e siècle. Dans l'optique de cette idée du marxisme couronnant le mouvement d'*émancipation humaine*, a été conçue en France la collection des *Classiques du Peuple* (publiée par les *Editions Sociales* qui sont les éditions du Parti). Cette collection a été confiée à des agrégés de l'Université. Chacun des petits volumes comprend, avec une introduction bien documentée, des morceaux choisis, avec des notes bien à jour, d'auteurs considérés comme des précurseurs à quelque titre du marxisme : Lucrèce, Descartes, d'Holbach, Diderot et l'Encyclopédie, Helvetius, le curé Meslier, les socialistes du XIX^e siècle, etc. L'interprétation proposée est décidément marxiste avec des renvois aux textes classiques de Marx, Engels, Lénine ou à des ouvrages généraux comme celui d'Hainchelin sur *L'Origine de la Religion*. Les critiques du Baron d'Holbach contre les Evangiles, par exemple, sont accompagnées de notes renvoyant à Loisy ou à Guignebert, mais aussi spécieusement à des auteurs catholiques comme Jean Guitton. C'est ainsi toute une bibliothèque, partant toute une culture philosophico-littéraire, résolument orientée, qui est constituée : un milieu comme celui des instituteurs primaires peut parfaitement y trouver les principaux éléments de sa culture sans avoir besoin de puiser ailleurs.

b) Les jeunes gens d'Allemagne de l'Est (R.D.A) reçoivent, au moment de la consécration laïque, un gros ouvrage illustré : *Weltall Erde Mensch*. Ce don est sans doute une réplique à la coutume protestante d'une remise de la Bible, au moment de la confirmation ou du mariage. De fait, il s'agit bien d'une nouvelle bible destinée à supplanter l'ancienne : sa doctrine *scientifique* expose les lois du bonheur et de l'avenir de l'homme. Le volume offre, sur la base des sciences de la nature et des principes marxistes, une vision cohérente et totale de l'histoire de l'univers, de la terre et de l'humanité,

fruit de l'évolution. L'homme émerge de la matière. La vision totalitaire du réel ainsi proposée l'est selon la seule dimension génétique et historique. Alors que le phénomène religieux est présenté comme une superstition que la science vient balayer, le christianisme est traité par prétérition : un seul paragraphe (p. 364-365) en fait mention, sans qu'il soit question du nom même du Christ. Notons à ce propos qu'en dépit des conclusions actuelles de l'exégèse rationaliste elle-même, l'enseignement marxiste officiel nie l'existence du Christ.

Remarque : Une telle vision scientiste de l'histoire peut avoir du succès en dehors des cercles strictement marxistes : il serait bon d'en tenir compte pour la composition des *catéchismes*. Actuellement, dans l'esprit des enfants, deux visions de l'histoire, la « scientifique » et l'« histoire sainte », se chevauchent sans qu'ils en saisissent le lien.

5. La propagande anti-religieuse est constamment entretenue. On s'efforce de discréditer l'Eglise et notamment la hiérarchie, aux yeux du peuple chrétien : à cet effet, on s'empare de tout scandale et de toute parole maladroite. Simultanément, on pratique à l'égard des ouvriers chrétiens la politique de « la main tendue ».

Tout acte, toute décision de l'Eglise est systématiquement interprétée *dans un sens politique*. Caractéristiques à cet égard sont G. Mury, *Essor ou déclin du catholicisme français?* – J. C. Poulain, *L'Eglise et la classe ouvrière*. (Ces deux auteurs sont d'anciens catholiques, le second est même prêtre.)

6. La consolidation du communisme sur des bases politiques a amené un phénomène de bureaucratisation et de sclérose de la pensée : les intellectuels ne sont pas à l'aise dans le Parti actuellement. Seulement, ce serait une erreur de confondre influence du Parti et influence du marxisme. Un grand nombre d'idées, dont l'origine est marxiste ou qui ont une affinité avec le marxisme, circulent partout.

a) Le succès rencontré aujourd'hui en Occident par le théâtre de Berthold Brecht est significatif à cet égard. Brecht développe trois thèmes auxquels nos contemporains sont particulièrement sensibles : le droit historique de la masse, jusqu'ici écrasée par les puissants de ce monde (y compris l'Eglise), critique de la société bourgeoise *décadente*, l'émancipation humaine qui se fera par la raison, le communisme étant le parti de la raison (Cf. son *Galileo Galilei*).

b) Avant la dernière guerre, le marxisme avait un aspect de *révolte* et de *subversion directe* plus marqué : les surréalistes, représentants d'un anarchisme individualiste, avaient ainsi adhéré au communisme. Cet aspect subversif se retrouve aujourd'hui dans des romans, des pièces, des films existentialistes qui, à leur manière, contribuent à divulguer les thèmes marxistes. Simone de Beauvoir, par exemple, explique la condition de la femme à l'aide du schéma marxiste maître-esclave. Le théâtre de Beckett a eu autant de succès en Pologne qu'en Occident.

c) La nouvelle génération des hommes politiques des pays en voie de décolonisation est, en général, composée de nationalistes qui refusent leur adhésion au P. C. Mais ils sont imprégnés de la mentalité marxiste. C'est dans la presse de tendance progressiste qu'ils ont puisé les slogans marxistes qui, répercutés par leurs discours et leurs déclarations, finissent par gagner les masses.

7. Les marxistes savent parler le *langage du peuple*, parce que souvent ils vivent avec le peuple.

L'image déformante de l'Eglise offerte par les moyens audio-visuels modernes qui soulignent, par exemple, la présence de prélats à des cérémonies de style mondain, comme les mariages princiers, accrédite dans le peuple l'idée que les pasteurs sont des grands de ce monde et qu'à l'opposé le Parti est le « Parti des Prolétaires ».

III. Différences de situation

Les causes de succès du marxisme et les moyens mis en œuvre pour sa diffusion se diversifient selon les différents pays. *La pastorale doit tenir grand compte de ces différences de situation*. Il semble que le panorama puisse être décrit de la manière suivante :

Géographiquement, l'idéologie marxiste a des dimensions planétaires. Elle assure sa présence soit par les Partis communistes qui en ont fait leur credo, soit par les Etats que ces Partis contrôlent, soit par la propagation organisée ou spontanée des idées.

En Russie soviétique, le marxisme constitue une « religion » d'Etat imposée d'en-haut, depuis plus de 40 ans, officiellement professée, maîtresse absolue de l'école. Elle n'a pu cependant, malgré une persécution multiforme, extirper complètement la foi d'un peuple profondément chrétien. Mais la religion y est confinée dans les sanctuaires et la liturgie et, de plus en plus, privée de ses bases doctrinales. Il reste que des couches entières de la population ont été arrachées à la foi. Le marxisme peut se prévaloir du prodigieux effort technologique qu'il a imprimé à une nation qui, de retardée, est devenue la seconde puissance mondiale. Les derniers succès soviétiques dans la conquête de l'espace, flattant l'orgueil national, ont beaucoup servi le régime auprès des masses russes. Néanmoins, l'idéologie a subi une usure certaine, trahie par des signes multiples, comme la moralité des jeunes générations. Le XXII^e Congrès a révélé l'ampleur des divergences qui divisent le Parti et la classe dirigeante.

Dans les pays d'Europe orientale, où son implantation est plus récente, le marxisme se présente comme l'idéologie d'une puissance coloniale. Il est supporté comme un joug ; il a subi des échecs mais il a inspiré la modernisation des économies. Ses effets sur la déchristianisation sont variables mais

réels et parfois profonds : même quand sa propagande politique est unanimement refusée par les masses, comme en Pologne, ses critiques anti-religieuses finissent par porter soit au plan philosophique général, soit dans les analyses qu'elles apportent du comportement de l'Eglise dans le monde.

Dans ces pays, beaucoup avaient adhéré au Parti par espoir de changements sociaux conformes aux exigences de la justice. Ils s'étaient séparés de l'Eglise dans laquelle ils ne voyaient qu'une force conservatrice et réactionnaire. Leur déception est profonde devant le règne généralisé du formalisme. Partout ce ne sont que soupçons et tracasseries ; on ne peut rien dire officiellement. Le Parti empêche de penser. De tels hommes, étouffant dans le conformisme, sont sensibles au témoignage de chrétiens, libres, et dont le seul souci est Dieu. Notons à ce propos qu'une pastorale qui table sur la spontanéité de la grâce et sur la parole du Seigneur : « la vérité vous libérera » est sûre de porter des fruits. Une certaine caricature cléricale de l'Eglise, qui fait apparaître celle-ci comme une institution conformiste, fait beaucoup de mal. L'Eglise doit apparaître pour ce qu'elle est : le lieu du jaillissement évangélique.

En Europe Occidentale et en Amérique du Nord, le succès de l'idéologie marxiste varie selon le degré de développement économique, le type d'expérience vécue par la nation durant la dernière guerre, l'héritage historique des mouvements ouvriers, plus ou moins monopolisés par les Partis marxistes. L'Italie, la France constituent des cas extrêmes. Il est probable que les Partis communistes d'Espagne et du Portugal représentent une force réelle.

En Occident, le marxisme, loin d'être l'idéologie officielle de la classe dirigeante, bénéficie d'un climat de liberté pour développer sa critique, souvent fondée, des tares de la société existante. Il exerce une influence d'une triple nature : il y a d'abord celle qui procède du Parti communiste ; il y a ensuite celle qui est due aux préjugés favorables à l'égard du marxisme ou des idées marxistes telle qu'elle s'exerce dans certains milieux socialistes ou progressistes ; il y a enfin le succès de certaines conceptions marxistes : ainsi, en Angleterre, où l'influence du Parti est minime, certaines vues, comme l'évolutionisme matérialiste, séduisent les milieux scientifiques.

C'est enfin, *dans l'immense zone des pays sous-développés* que le marxisme a aujourd'hui ses plus grandes chances d'expansion. L'exemple *chinois* impressionne : il semble à beaucoup que, seuls, les marxistes possèdent des *méthodes efficaces* pour faire démarrer une nation dans la voie du développement.

Par ailleurs, l'expérience que ces pays ont faite de la tutelle économique exercée par les nations occidentales, les dresse contre elles ou, en tous cas, dispose favorablement à accueillir toutes les critiques marxistes. Ainsi, de vastes secteurs de l'Afrique, de l'Asie, qui sont en même temps les principales terres de mission, sont menacés.

Les pays catholiques d'Amérique latine le sont plus que tout autre. Le marxisme critique le passé comme tel et accuse la religion d'avoir cautionné « les aliénations » dont il vient délivrer l'homme. Les omissions et les compro-

missions des chrétiens, leur torpeur souvent devant la misère, fournissent un prétexte facile et très efficace à ses attaques.

Ainsi, au point de vue pastoral, il convient de retenir que, selon ces zones différentes, le marxisme offre un visage différent et que la réponse de l'Eglise, pour être entendue, ne saurait être uniforme partout. Par exemple, les récits des persécutions derrière le rideau de fer ne détournent pas du communisme le prolétariat agricole d'Amérique centrale, lui-même victime des trusts étrangers.

*

IV. RÉPONSES CHRÉTIENNES AUX DÉFIS MARXISTES

Dans les pays du *tiers-monde* surtout, le marxisme a l'initiative. Il s'agit donc de consolider la foi de ceux qui sont ébranlés, de ramener à la lumière, dans un esprit missionnaire, ceux qu'il a séduits et qui sont, la plupart du temps, des petits et des pauvres ; il faut montrer à ceux qui cherchent que, seul, l'Evangile est porteur de Lumière.

En relevant ainsi le défi que nous lance le marxisme, nous devons éviter une confusion pratique grave.

En effet, l'Eglise condamne la doctrine marxiste et les entreprises qui sont inspirées par cette doctrine : car cette doctrine ne peut qu'égarer les esprits et les cœurs et barrer la route du salut éternel, comme déjà ruiner les valeurs humaines authentiques que toute cité doit respecter.

Mais d'autres combattent le marxisme, non pas tant dans sa conception de l'homme que pour autant qu'il met en cause un *statu quo* que la conscience chrétienne, elle aussi, repousse en totalité ou en partie.

Ainsi, tout combat contre le marxisme ne s'identifie pas au combat chrétien et le fait d'avoir un même adversaire ne crée pas l'unité dans la cause à défendre. Car ce que, dans le marxisme, on combat, ici ou là, n'est pas le même objet.

Les adversaires du marxisme *utilisent* parfois le christianisme comme une arme dans leur défense de privilèges contestables.

Des chrétiens seront dupes et identifieront les deux causes, d'autres, qui ne sont pas pleinement chrétiens, pactiseront avec l'esprit du monde ; tout ce qu'ils réussissent, c'est de faire blasphémer davantage le nom de Dieu.

Certains chrétiens, enfin, montrant par là leur peu de foi dans les valeurs qu'ils pensent défendre, auront recours aux forces politiques ou sociales anti-marxistes comme à leur principal bouclier.

La lutte principale du christianisme contre le marxisme est d'ordre spirituel : amour de la vérité, zèle de la justice.

N'oublions pas que l'Eglise n'est pas *de ce monde*. Nous ne saurions nous appuyer d'abord sur une force de ce monde pour renverser une autre force de ce monde. Ce serait un manque d'espérance théologique.

C'est avec raison qu'on doit se méfier d'un front *anti-marxiste* unique qui réunirait dans le coude à coude, le meilleur et le pire.

En réalité, l'union reposerait sur une équivoque : chacun visant, au nom d'une conception incompatible avec celle de l'autre, un aspect incompatible avec celui que vise l'autre.

La nature du défi lancé à l'Eglise par le naturalisme et le marxisme nous indique sur quelles bases doit s'appuyer la pastorale. Ces bases sont la *foi* et l'*Eglise*.

En niant Dieu et l'âme spirituelle, en affirmant orgueilleusement l'autonomie de l'homme, le naturalisme marxiste nous contraint à prendre conscience des *praeambula fidei* et des mystères de la foi comme de l'attitude évangélique d'humilité et de pauvreté, dont seul un regard de foi assez profond nous montrera les exigences.

En opposant le règne de l'homme au Royaume de Dieu, une Babel politique et terrestre à la Jérusalem céleste, en proposant un salut pour l'ici-bas qui rejette Dieu et le Christ, en persécutant l'Eglise, le marxisme contraint les chrétiens à connaître le mystère surnaturel de l'Eglise, Corps Mystique du Christ, et à en vivre.

Il s'agit plus que jamais de nous montrer « forts dans la foi » et animés d'un authentique et filial amour de l'Eglise.

Il nous semble que les moyens mis en œuvre par la pastorale devraient viser avant tout à favoriser et nourrir :

1. *Le testimonium vitae* de la part des prêtres et des laïcs : la vie des chrétiens doit témoigner du sens de Dieu, du désintéressement, de la liberté à l'égard de toute puissance temporelle, de la pauvreté, de l'amour des petits et des pauvres.

2. *Un esprit missionnaire nourri par la foi vive*. Car la foi missionnaire est le plus sûr et, sans doute, le seul antidote à un athéisme compact et conquérant.

Témoignage et *foi missionnaire* impliquent donc une pastorale centrée sur la pédagogie de la Foi. Celle-ci doit être consciente de sa propre nature, nourrie doctrinalement : on insistera sur l'importance des *praeambula fidei*. Cette foi sera alimentée par le contact avec l'Ecriture, théologiquement expliquée, par une vie de prière et par les sacrements, *sacramenta fidei*. Une telle foi vive inspirera les initiatives des chrétiens au service des pauvres, de la fraternité et de la paix. Pour qu'une telle foi puisse croître et se développer, il est nécessaire de supprimer dans le culte et les attitudes tout ce qui peut lui faire obstacle.

3. *Le mystère de l'Eglise*, objet de foi, doit être clairement enseigné aux chrétiens, afin qu'ils en vivent pleinement. L'amour de l'Eglise, Corps Mystique du Christ, fait un avec l'amour du Christ, qui est la Tête. L'Eglise est là où est la grâce. Si elle est composée de pécheurs, elle est sans péchés. Nos péchés ont pour effet de la cacher, d'empêcher que nos contemporains la

reconnaissent. Ils font, à notre époque plus qu'à d'autres, scandale. Reconnaissons-les loyalement, humblement. Nous devons demander pardon aux hommes de notre génération de ce que par notre manque de sainteté, c'est-à-dire de fidélité profonde à la grâce du Christ qui édifie l'Eglise, nous ne portons pas le témoignage qu'ils sont en droit d'attendre de nous.

Peut-être convient-il d'insister particulièrement sur ce point, à propos duquel règnent actuellement bien des confusions. Parce qu'ils n'auront pas reconnu son vrai mystère, des chrétiens souffriront de l'Eglise, la critiqueront, seront honteux de lui appartenir. Rien n'est peut-être plus nocif que le contre-témoignage de cette mauvaise conscience de certains catholiques qui accusent l'Eglise, confondue par eux avec je ne sais quelle gangue sociologique du catholicisme.

Mais il peut aussi exister un « amour » de l'« Eglise », qui, n'étant pas la charité ni ne portant sur le vrai mystère de l'Eglise, repose sur un malentendu. Attachement du serviteur, si ce n'est du fonctionnaire, à l'Institution, à la Cause, ou autre abstraction, cet « amour » sans discernement, défendra le meilleur et le pire et contribuera à offrir de l'Eglise une image trouble et falsifiée.

Le mystère de l'Eglise est le mystère du Christ. Il est surnaturel dans son essence. Les chrétiens sont, en tant que tels et avant tout, les témoins de ce *mystère surnaturel*, de sa transcendance, de sa pureté, de sa gratuité, de son indépendance.

*

On parle beaucoup, et avec raison, du nécessaire engagement temporel des chrétiens. Mais c'est là pour eux une vocation seconde, qui présuppose leur vocation première. Celle-ci est leur vocation de membres du Royaume *qui n'est pas de ce monde*. Pour inspirer, par contre-coup, l'activité temporelle et naturelle, la grâce doit d'abord exister avec une certaine densité. C'est pourquoi avant d'être « engagement » au titre du temporel, la vie chrétienne est dégagement, séparation, afin précisément d'appartenir sans équivoques au Royaume de Dieu. L'irradiation du temporel par la grâce n'est possible que comme surabondance d'une richesse. Et c'est d'ailleurs dans la mesure où le mystère de la grâce est vécu avec une certaine plénitude que sa *sainteté*, et elle seule, assurera la nécessaire distinction des plans.

Le danger, qui n'est hélas pas chimérique, est de se précipiter sur l'engagement temporel comme sur un alibi qui dispense d'une vie au niveau du surnaturel, comme si l'un tenait lieu de l'autre. Les plans sont alors confondus, l'attitude chrétienne, ainsi dénaturée, est politisée. La maladie atteint aussi bien les chrétiens de gauche que ceux de droite. Au plan de la doctrine, elle trouve des justifications aussi bien dans les confusions du *Milieu Divin* (1) que chez les disciples du cardinal Pie ou chez les théologiens qu'un anti-communisme né de la peur rend plus soucieux des intérêts de ce qu'ils appellent la « société chrétienne » que du salut du monde et de la gloire de Dieu. On ne peut mieux desservir l'Eglise puisque ce qui la disqualifie aux

Il y a une certaine exploitation - souvent supposée - de l'imaginaire - des hypothèses - rationalistes, et que la vision marxiste impose par Teilhard de Chardin.

yeux de beaucoup c'est précisément qu'elle leur apparaît comme une puissance dont les « intérêts » sont inextricablement emmêlés à ceux de ce monde. Être témoin de l'Eglise, c'est être témoin de l'amour de Dieu et du message des béatitudes. Tout le reste ne peut venir que par surcroît. Intervertir la conséquence dernière et la source, c'est tout pervertir. Soyons sans illusions : les incroyants ne se trompent pas sur la qualité spirituelle de notre témoignage, sur ce qui constitue le centre de gravité réel de notre intérêt.

*

Notons encore quelques points particuliers.

Toutes les tendances éparses du naturalisme moderne sont liées en une synthèse doctrinale et d'action concertée par le marxisme. La doctrine marxiste est essentiellement athée et négatrice de la personne. Cependant, dans la pastorale, il ne faut pas oublier que ces deux aspects ne se révèlent pas du premier coup, ni par la propagande communiste, ni aux yeux de la masse elle-même.

a) Il faut donc tenir grand compte de la situation où se trouve l'*auditeur*. Sinon, la vraisemblance qui rend le marxisme séduisant sera renforcée au lieu d'être démasquée.

En conséquence, il est indispensable que toute condamnation venant d'un Evêque ou d'un groupe d'Evêques, soit expliquée et accompagnée de ses causes – et cela d'autant plus qu'aujourd'hui toute parole fait le tour de la terre et rencontre d'autres auditeurs que ceux à qui on s'adresse immédiatement.

b) L'anti-communisme à tout prix procède d'un manque de foi dans les moyens spirituels ; il trahit la pureté de l'Evangile. Une riposte qui procède de la peur du communisme est sûre d'échouer. Il faut partir de cette confiance dans une victoire de la Vérité que Sa Sainteté Jean XXIII rappelait dans son message de Noël 1960.

c) On devra répondre au marxisme également par des condamnations de ses erreurs ou des mouvements qu'il inspire. Mais il faudra se garder de ne voir dans les marxistes que des représentants, des « suppôts » à combattre, du marxisme personnifié. Si l'erreur des progressistes est de vouloir une impossible collaboration entre des mouvements et des doctrines contradictoires, l'erreur opposée qui ne voit plus les personnes est également pernicieuse.

Les paroles de miséricorde envers les persécuteurs, prononcées par Pie XII et Jean XXIII ont eu, dans les masses populaires, plus d'effet que les paroles de condamnation, pour nécessaires qu'elles fussent. De même, l'élévation de pensée et la sérénité de *Mater et Magistra* ont eu un retentissement considérable.

d) Il faut que les catholiques soient renseignés sur la nature du marxisme. Leur diagnostic doit être exact. Il y a chez bien des catholiques une vision mythique du communisme : organisation omniprésente, toute-puissante et tentaculaire. Une telle conception a, dans certains cas, servi le marxisme : en identifiant les manifestations, même légitimes, du nationalisme arabe ou africain au communisme, on a jeté dans le communisme des gens qui en sont venus à croire que ce mouvement, ignoré d'eux jusqu'alors, était le défenseur de leur cause. Les analyses des situations doivent être correctes. Par ailleurs, les communistes ont leur faiblesse, leurs hésitations, leurs erreurs de tactiques, etc., qu'il faut connaître.

Il ne faut pas ignorer non plus que l'accusation de communisme sert de prétexte à des actions contraires à la justice, comme celles de ségrégation raciale en Afrique du Sud. Il y a scandale quand on apprend que des chrétiens sont mêlés à de semblables actions.

Bref, les catholiques doivent savoir à quel plan se situe la lutte.

e) Un amour positif des petits et des faibles, une entrée résolue dans leur cause, sont seuls capables de donner une vraie autorité à nos mises en garde. Dans *Mater et Magistra*, le Souverain Pontife insiste sur l'urgence qu'il y a à ce que les chrétiens appliquent la doctrine sociale de l'Eglise.

f) Certes la situation du chrétien, qui œuvre sur deux plans, ne sera jamais confortable. Un besoin d'unité mal compris, une impatience qui offense la magnanimité de l'espérance, un souci d'efficacité inspiré par la peur, poussent sans cesse les esprits à méconnaître les nécessaires distinctions.

L'Eglise n'a pas à prendre en charge *directement* les affaires temporelles ; mais elle agira par son enseignement et en formant la conscience des laïcs. D'ailleurs, les modes selon lesquels s'exercera une influence vitalement chrétienne sont multiples ; il faut tenir compte ici des divers contextes nationaux. Certains mouvements se référeront explicitement à l'inspiration chrétienne. Ou bien des chrétiens seront présents dans des organismes neutres. C'est peut-être là, à condition, bien sûr, qu'il s'agisse de chrétiens formés, que le risque de confusion est le moins grave.

Il est, en effet, essentiel que la distinction du spirituel et du temporel soit bien marquée dans les faits : l'accusation portée contre l'Eglise d'étendre son « pouvoir » par le truchement de mouvements confessionnels, analogues aux « courroies de transmission » des communistes, impressionne bien des âmes de bonne volonté. Il faut ôter tout aspect de vraisemblance à cette accusation. A ce propos, on peut se demander si la théologie qui soutient l'orientation de certains Instituts séculiers dont les membres exercent des responsabilités temporelles est suffisamment élaborée.

D'ailleurs on a le sentiment que dans tout cela il y a beaucoup de naïveté et d'absence d'expérience humaine. L'« influence » que peut avoir l'Eglise dans les milieux officiels n'entraîne pas toujours une influence évangélique réelle : elle peut aller de pair avec, voire favoriser, un processus de déchristia-

nisation des masses (France sous le Second Empire et, sans doute, certains pays aujourd'hui).

Pour reprendre une expression de *Mater et Magistra*, disons que l'authenticité du témoignage est conditionnée par sa *cohérence*. Une telle cohérence doit exister notamment entre la fin poursuivie et les moyens employés. C'est faire preuve de manque de réalisme spirituel que de se fier, pour barrer la route au communisme, à des techniques modernes de publicité ou à des moyens de coercition, dont le but est de manipuler les masses, alors que l'esprit chrétien implique avant tout le respect des personnes. Certaines victoires politiques sont des victoires spirituelles de l'adversaire, qui scandalisent les âmes les plus exigeantes et les plus lucides et qui rejettent encore davantage dans la détresse et la misère spirituelles ceux que l'on prétendait défendre contre le communisme. Le chrétien est le témoin des Réalités Invisibles : le mode de son action doit en être marqué. Il y a un pseudo-réalisme qui est une sorte de péché de matérialisme pratique : on agit comme si seules les armes matérielles existaient. Il faut ici rappeler avec instance l'enseignement de saint Paul : Eph. vi, 10-17. ... Tenez donc debout avec la Vérité pour ceinture, la Justice pour cuirasse, et pour chaussures le Zèle à propager l'Evangile de la paix ; ayez toujours en main le bouclier de la Foi, grâce auquel vous pourrez éteindre tous les traits enflammés du Mauvais ; enfin recevez le casque du Salut et le glaive de l'Esprit, c'est-à-dire la Parole de Dieu.

g) La cohérence est essentielle au témoignage, puisque témoigner, c'est signifier, poser des actes dont la qualité, sans équivoques, révèle la source profonde d'où ils jaillissent. Pas de témoignage possible sans unité de vie, pour autant que dans le témoignage ce qui apparaît correspond en vérité à ce qui est. Le témoignage est la transparence du geste visible à la réalité invisible de la grâce. Notons que le plus beau témoignage est sans doute celui qui jaillit spontanément, sans être recherché par lui-même : signe naturel de la richesse et de l'intensité des réalités spirituelles qui animent une vie et lui donnent son unité.

Chacun est appelé à témoigner. Mais la communauté chrétienne doit en outre porter un témoignage collectif. Or il n'est pas rare aujourd'hui que devant des vies chrétiennes exemplaires, les incroyants frappés concluent avec mélancolie à l'exception, si ce n'est au malentendu regrettable. C'est que beaucoup de difficultés viennent de l'image que l'on se fait de l'Eglise, image dont les chrétiens sont responsables.

L'esprit humain qui connaît à partir des réalités sensibles, va des apparences aux essences. Il importe donc que les premières conduisent aisément aux secondes. C'est sans doute parce qu'un écart existe toujours entre essences et apparences, que le mot apparence lui-même connaît un double sens : l'apparence fait apparaître ; l'apparence dissimule et déçoit. Or l'attitude pastorale implique le souci de manifester la vérité, c'est-à-dire de la rendre présente au plus faible et au plus lointain. S'enfoncer dans la certitude du

vrai sans se préoccuper de la communiquer est attitude pharisaïque ; c'est déjà commettre le péché de scandale, puisqu'alors le voile qui dissimule la lumière à mes frères je n'ai cure de le déchirer. Or c'est au plan des apparences que s'opère d'abord la communication ; le témoignage est apparition de la vérité et, comme tel, transmission d'un message. Il y a une façon de défendre les « droits de la vérité » malgré les « préjugés » de ceux qui ne comprennent pas, qui constitue une sorte d'avarice spirituelle et d'abus de confiance à l'égard de Dieu. On croit « garder » la lumière, on ne fait que la confisquer. Et pourtant la condescendance divine et la sollicitude pour distribuer le pain de vérité aux petits est à chaque page des Evangiles. On se souvient de la parole si sévère du Seigneur. Saint Luc précise qu'elle est adressée aux disciples. « Il est inévitable que les scandales arrivent, mais malheur à celui par qui ils arrivent ! Mieux vaudrait pour lui se voir passer autour du cou une pierre à moudre et être précipité dans la mer que de scandaliser un seul de ces petits. Prenez garde à vous ! » (Luc XVII, 1-3). Et saint Paul, à propos des idolâtres, nous a enseigné une fois pour toutes la véritable attitude à avoir (I Cor. 8-10). Même donc si notre « science » nous dit que les apparences ne sont que les apparences, c'est-à-dire souvent quelque chose de contingent, nous devons, si nous ne voulons pas faire trébucher le prochain avoir grand soin qu'elles correspondent à leur destination apostolique, faire apparaître aux plus faibles et aux plus lointains, l'essence du mystère, les prendre par la main pour les conduire des lisières vers le centre. Quand on pense que les apparences sont le plus souvent des attitudes, des comportements, des styles, des étiquettes, des routines sociologiques, hérités du passé et sans utilité réelle, on doit se sentir à la fois plus responsable et plus libre pour en opérer la critique purificatrice. Vraiment, nous n'avons pas le droit de scandaliser en nous attachant à des gestes sans nécessité ou en prenant la paresse et la répétition pour une fidélité !

L'attention, on le sait, est un processus sélectif ; grâce à un système d'inhibitions notre cerveau ne retient de la masse de messages dont il est à chaque instant assailli que le nombre minime qui nous est nécessaire. Un phénomène analogue se produit au plan de la société. Dans cette civilisation de l'image artificielle et conditionnée qu'est la nôtre, l'information ne retient que quelques traits, souvent démesurément grossis. Toute réalité est ainsi recomposée, et l'Eglise n'échappe pas à ce processus. Il n'est que de consulter la grande presse et les actualités cinématographiques pour établir la maquette de ce qui apparaît de l'Eglise aux masses modernes : cérémonies à la fois fastueuses et anachroniques, présence de dignitaires à des cérémonies mondaines, maintien d'une étiquette inutile, interventions d'ordre politique, manifestations d'un merveilleux d'authenticité douteuse sont les éléments qui sont de préférence retenus. Prend-on assez garde à ne pas fournir les pièces à l'aide desquelles cette image déformée est fabriquée ? Voit-on toujours que dans une civilisation où domine l'image artificielle, celle-ci conditionne jusqu'au sens de la parole, qu'elle est en fait le langage principal et déterminant ? L'Eglise parle ainsi au monde en usant d'un lexique sociologique incompréhensible.

sible, qui, loin de conduire à l'intelligence du mystère, en détourne. On aimerait que les manifestations majeures de l'Eglise revêtent une simplicité évangélique. Offrons-nous vraiment les moyens de la reconnaître ? Et pensons que le démon a tout intérêt à brouiller les choses, et qu'il ne s'en prive pas : nos routines, nos myopies et nos sottises apportent de l'eau à son moulin.

Témoignage de *foi*, témoignage du caractère surnaturel de l'Eglise : nous reviendrons sur ce point dans un prochain article.¹

P. P. JACQUES LOEW et M.-MARTIN COTTIER, O. P.

¹ Cet article était déjà sous presse, quand nous avons reçu le rapport rédigé par l'A.C.O. française *Pour un Apostolat des Travailleurs à l'échelle du Monde*. Nous avons la joie d'en constater la concordance profonde avec ce que nous proposons. Sur plus d'un point, il apporte des compléments essentiels. Trois exigences notamment sont soulignées avec force : nécessité de l'apostolat auprès des non-chrétiens comme tâche concernant tous les chrétiens ; nécessité d'un souci de toute l'Eglise pour les êtres les plus faibles dans l'humanité, afin que dans les choix pastoraux, les plus pauvres ne soient pas sans cesse perdants ; précision du rôle du laïcat dans la Mission de l'Eglise.

Dieu, proche ou distant ?¹

ou les trois plans de présence de Dieu au monde

1. Dieu distant et proche. – 2. Trois présences de Dieu au monde : présence de création, présence d'inhabitation, présence d'incarnation.

3. La présence de création ou d'immensité et ses trois aspects. – 4. La présence par *science* ou *connaissance*. – 5. La présence par *puissance* ou *activation*. – 6. La présence par *essence* ou *substance*. – 7. Gratuité absolue de la création : entre l'Etre increé et l'être créé, ni complémentarité, ni conflit possibles. – 8. Le buisson embrasé qui ne se consume pas.

9. La présence d'inhabitation : Dieu connu et aimé tel qu'il est en lui-même. – 10. Dès ici-bas, les trois personnes divines habitent dans l'âme en état de grâce. – 11. Impossible à la nature, cette rencontre est possible par la grâce. – 12. Saint Thomas, sainte Thérèse, saint Jean de la Croix. – 13. L'amour d'amitié. – 14. « Un seul esprit avec Dieu ». – 15. L'âme consent aux activités trinitaires et à la création du monde. – 16. Comment la grâce finie peut-elle nous faire participer à l'infinité même de Dieu ? – 17. L'amour qui embrase sans détruire.

18. La présence d'incarnation. – 19. L'union personnelle ou hypostatique. – 20. La communication des grandeurs divines et des infirmités humaines dans la personne même du Verbe fait chair. – 21. Les trois temples de Dieu, les trois « milieux divins ». – 22. Les deux saintetés de Jésus. – 23. Le buisson ardent. – 24. La Vierge et l'Eglise.

25. Dieu « tout en tous ».

*Le buisson était embrasé, mais
ne se consumait pas.*

Exode III, 2.

1. Il est inaccessible, et il nous touche. Il est étranger au monde et intime au monde ; au-dessus du monde, transcendant au monde, et placé au cœur même du monde. « Mais vous, ô Très Haut et Très Proche, Très Séparé et Très Présent, *secretissime et praesentissime* », dit saint Augustin². L'apôtre avait écrit : « Un seul Dieu et Père de tous, qui est *au-dessus* de tous, à travers tous, et *en* tous » (Ephés., IV, 6). Et il parlait de la *hauteur* de Dieu et de sa *profondeur*, souhaitant que les Ephésiens, « enracinés et fondés dans l'amour », puissent comprendre les quatre dimensions divines : « la Largeur, la Longueur, la Hauteur et la Profondeur » (III, 18).

¹ Cf. *Nova et Vetera*, 1960, n° 4, p. 291 : *Les noms du Dieu ineffable*.

² *Confessions*, livre VI, ch. 3, n° 4.

Plus intérieur à nous que nous ne croyons ; plus distinct de nous que nous ne croyons : c'est ainsi qu'est Dieu. C'est parce qu'il est ceci qu'il peut être cela. S'il nous était pareil, il ne pourrait être qu'à côté de nous, mais pas en nous, et plus en nous que nous-mêmes.

2. Il y a trois manifestations de la présence de Dieu : la présence de création en toutes choses, la présence d'inhabitation dans les justes ; la présence d'incarnation dans le seul Jésus. En ces manifestations, l'intimité de la présence au monde d'un Dieu en lui-même inaccessible et absolument transcendant, apparaît chaque fois plus mystérieuse.

3. C'est parce que Dieu est présent en elles que les choses sont. Comment appeler cette présence fondamentale ? Elle ne connaît pas de bornes. Elle s'étend sans exception à tout ce qui existe. Et, en chaque chose, rien non plus ne la limite ; elle descend dans la profondeur, jusqu'aux entrailles et aux dernières fibres de l'être. On comprend pourquoi les théologiens appellent cette présence une présence d'illimitation, une présence d'immensité : immense signifie littéralement ce qui n'a pas de limite.

Mais, en français, l'expression de présence divine d'immensité risque peut-être d'égarer, de faire songer à quelque étendue, à quelque corps partout diffusé, au sens où nous parlons de l'immensité de l'espace. C'est l'illusion dont saint Augustin nous avoue qu'il ne parvenait pas à se défaire au temps de son erreur manichéenne. Il imaginait Dieu pénétrant l'univers un peu comme la lumière pénètre l'air. « Et vous aussi, ô Vie de ma vie », écrit-il dans les *Confessions*, « je vous concevais comme un être immense, pénétrant de tous côtés, à travers les espaces infinis, toute la masse de l'univers ; et, par delà l'univers, répandu sans terme dans l'infini ; en sorte que la terre vous enfermait en soi, le ciel de même et toutes choses de même, et tout cela trouvait en vous sa limite, tandis que vous ne la trouviez nulle part. Mais de même que la masse de l'air, de cet air qui est au-dessus de la terre, ne fait pas obstacle à la lumière du soleil, ni ne l'empêche de la pénétrer, de la traverser sans la rompre ni la déchirer, et en est remplie tout entière, pareillement je pensais que la masse du ciel, de l'air, de la mer, de la terre elle-même, vous était perméable et se laissait pénétrer par vous dans toutes ses parties grandes ou petites, pour embrasser votre présence ; et qu'ainsi, tant du dedans que du dehors, votre souffle secret dirigeait tout ce que vous avez créé. Telles étaient mes conjectures, ne pouvant imaginer autre chose »¹. Saint Augustin ajoute : « Mais j'étais

¹ *Confessions*, livre VII, ch. 1, n° 2.

dans l'erreur. A ce prix, en effet, une plus grande partie de la terre aurait contenu une plus grande partie de vous, et une plus petite partie de la terre en aurait contenu une plus petite ; les choses étant pleines de vous, le corps d'un éléphant aurait enfermé plus de vous que celui d'un passereau..., et ainsi vous vous seriez morcelé entre les parties de l'univers... Il n'en est pas ainsi ; mais vous n'aviez pas encore illuminé mes ténèbres ¹. »

Pour prévenir l'illusion où fut saint Augustin, au lieu de parler d'une « présence d'immensité », parlons plutôt d'une présence par laquelle Dieu crée et conserve toutes choses, d'une « présence de création ».

A la suite de saint Thomas d'Aquin on peut, dans une telle présence, discerner la présence par mode de science, la présence par mode de puissance, la présence par mode d'essence : à la manière – mais la comparaison est rudimentaire – dont nous sommes présents par la connaissance à ce qui tombe sous notre vue, par la puissance aux êtres qui nous obéissent, par la substance au lieu même où nous sommes assis.

4. Dieu est présent en toutes choses par sa *science*.

Il s'est trouvé, à toutes les époques, des hommes pour penser qu'à la manière des grands esprits, qui vont au principal et négligent le détail, la providence divine se contentait de régler les lois générales de l'univers sans descendre jusqu'aux dernières ramifications de l'être. C'est l'erreur critiquée au Livre de Job, xxii, 12-14 :

Parce qu'il est là-haut, tu as dit : – Que connaît Dieu ?
Discerne-t-il à travers la nuée sombre ?
Les nuages sont pour lui un voile opaque
et il circule au pourtour des cieux.

Tout autre est la vérité. Ecoutez l'Evangile : « Ne vend-on pas cinq passereaux pour deux as ? Et pas un d'entre eux n'est en oubli devant Dieu ! Bien plus, vos cheveux mêmes sont tous comptés. Soyez sans crainte ; vous valez mieux qu'une multitude de passereaux » (Luc, xii, 6-7). Et encore : « Pour toi, quand tu pries, retire-toi dans ta chambre, ferme sur toi la porte, et prie ton Père qui est là, dans le secret ; et ton Père, qui voit dans le secret, te le rendra » (Mt., vi, 6 ; cf. 18). L'Épître aux Hébreux rappellera que nulle créature n'échappe au regard de Dieu et que toutes choses sont nues et découvertes à ses yeux (iv, 13) ².

¹ *Ibid.*

² « Certes, Nous avons créé l'Homme. Nous savons ce que lui suggère son âme. Nous sommes plus près de lui que sa veine jugulaire » *Coran*, I, 15/16.

Et dans la Tradition (hadith) : « Dieu te voit ; il voit la fourmi noire, sur la roche noire, dans la nuit noire. »

C'est là une vérité qui va loin. On l'a montré : elle nous sauve du désespoir ¹. Pensons, en effet, un instant au drame causé par la distance infranchissable qui oppose la connaissance que nous avons de nous-mêmes à la connaissance que les autres ont de nous. Nous nous connaissons comme *sujet*, les autres nous connaissent comme *objet*. Je me connais comme sujet : pour moi je suis la plus importante personne dans le monde ; si misérable que je me connaisse je suis plus intéressant que tous les saints : il y a moi et tous les autres, et tout ce qui arrive aux autres est un accident au tableau. Et pourtant du point de vue du monde, « je sais bien que je ne suis d'aucune espèce d'importance, que cela n'aurait quasiment rien changé à l'univers si je n'avais jamais existé. Je sais bien que je suis du troupeau, je ne suis pas meilleur que les autres, j'aurai été une petite crête d'écume parue et passée en un clin d'œil sur l'océan de la nature et de l'humanité ». Laquelle est vraie de ces deux images ? Nous oscillons de l'une à l'autre. Vais-je m'opposer à tous ? alors c'est l'absolu de l'égoïsme et de l'orgueil. Vais-je me dissoudre dans le tout ? alors je trahis ce qu'il y a d'unique en moi. C'est par en haut seulement que l'antinomie peut être résolue. Si Dieu existe, je peux savoir, sans tomber dans l'orgueil, que ma destinée est ce qui importe avant tout, car c'est pour lui que je dois m'aimer moi-même ; et je peux savoir, sans tomber dans le découragement, que je suis sans importance pour le monde, puisque je lui importe souverainement à lui, mon Créateur, mon Sauveur, moi-même et pareillement chaque créature, appelée comme moi à se reconnaître et à se retrouver en lui.

Les autres me connaissent comme objet. Je me connais comme sujet. Mais puis-je dire que je me connais ? Sais-je même qui je suis ? Sais-je ce qui sommeille en mon inconscient ? Quel serait mon comportement en telle situation tragique ? D'une certaine manière, je suis plus obscur à moi-même qu'aux autres : eux seuls voient la poutre qui est dans mon œil. En sorte que personne ne me connaîtrait dans ma vérité, ni moi ni les autres, si Dieu ne me connaissait, s'il ne me connaissait dans la profondeur de ma subjectivité. « Cela veut dire que personne ne ferait justice à mon être. Il n'y aurait nulle part de justice pour moi ; mon existence baignerait dans l'injustice de la connaissance que tous les autres et le monde ont de moi, et dans l'ignorance où je suis de moi-même. Mais s'il n'y a aucune justice possible à l'égard de mon être, il n'y a aucun espoir possible pour

¹ Jacques MARITAIN, *Court traité de l'existence et de l'existant*, Paris, Hartmann, 1947, pp. 123 et suiv. Il faut lire ces pages que nous essayons de résumer.

moi. Si l'homme n'est pas connu de Dieu, et s'il a l'expérience profonde de son existence personnelle et de sa subjectivité, alors il a aussi l'expérience de la solitude désespérée ; et la convoitise de la mort, bien plus, l'aspiration à l'anéantissement total, est la seule source qui puisse jaillir en lui »¹.

Le fait que Dieu lit jusqu'au fond de nos cœurs nos hontes et nos trahisons est de nature à nous jeter dans l'effroi. Que ferons-nous ? Il n'existe qu'une issue : y acquiescer totalement. Consentir à être connus de lui, ne pas nous défendre contre ce regard de lui qui nous transperce, accepter d'avance d'être jugés par lui, prendre d'avance son parti contre le nôtre – et n'est-ce pas déjà le préférer à nous, n'est-ce pas déjà l'aimer plus que nous-mêmes ?

Et puis comment oublier que ce regard est d'abord un regard sauveur ? Ce Dieu qui descend jusqu'aux racines de mon être et de ma misère, m'abandonnera-t-il au temps des grandes épreuves ? Je sais bien que je mourrai seul : en quittant librement les choses, ou du moins en consentant à les voir, une à une, me quitter. Mais il connaîtra ma détresse ; et peut-être m'aura-t-il accordé ma demande, de l'avoir aimé, au moins une seule fois ici-bas, assez intensément pour n'avoir pas peur de lui lors de la rencontre ?

5. Ce n'est pas seulement par sa science, c'est encore par sa *puissance* et son *activation* que Dieu est présent aux créatures.

De qui est la rose ? De Dieu *ou* du rosier ? De Dieu seul, du rosier seul ? Cette simple question nous met en présence d'un mystère. On répondra que la rose est de Dieu *et* du rosier. Vient-elle moitié de l'un et moitié de l'autre comme de deux énergies parallèles ? Non, elle est tout entière de Dieu et tout entière du rosier : de Dieu comme Cause première, incréée enveloppante ; du rosier comme cause seconde, créée, enveloppée. Dieu donne au rosier de produire vitalement ses roses. L'illusion serait d'une part de penser que l'activité de Dieu supprime celle du rosier, que Dieu prend occasion du rosier pour placer seul les roses sur le rosier : voilà l'erreur de l'occasionalisme. Elle serait, d'autre part, de penser que ce que fait le rosier à sa manière créée, Dieu n'a pas à le faire à sa manière incréée, que l'activité même qui vient du rosier comme cause immédiate et dépendante ne vient pas tout entière et plus profondément de Dieu comme cause suprême et souveraine : ce serait raisonner comme qui dirait que, puisque

Loc. cit., p. 128.

c'est la terre qui porte la lune, le soleil n'a pas à la porter tout entière¹.

La puissance de Dieu provoquant, pénétrant, soutenant l'agir universel de ses créatures, voilà ce qu'on appelle la présence de Dieu au monde par mode de puissance ou d'activation. En touchant par sa motion le peuple immense et fourmillant des êtres, Dieu ni ne les stérilise ni ne les violente. Il les pousse en avant, chacun selon sa propre nature et c'est du jeu de leurs activités, c'est de la convergence et du conflit de leurs énergies que résulte à chaque moment l'univers. Il donne à l'atome d'agir physiquement, au grain de blé de grandir végétativement, à l'oiseau de chanter sensiblement, à l'homme de décider librement. Chaque fois que sa motion n'est pas entravée, chaque fois qu'elle est constructive et aboutit à quelque enrichissement, à quelque accomplissement, à quelque bien, ce bien est l'effet de Dieu beaucoup plus radicalement encore que de la créature. Cela est vrai même des oui de notre libre arbitre lorsqu'ils ne sont pas déviés par le péché : « Qu'à Moi en soit la gloire, et non à toi, ver et terre », lit-on dans le *Mystère de Jésus* de Pascal². Déjà saint Paul avait écrit aux Corinthiens : « Qu'as-tu que tu ne l'aies reçu ? Et si tu l'as reçu pourquoi te vanter comme si tu ne l'avais pas reçu ? » (I Cor., iv, 7). Et le Sauveur avait dit : « Le sarment ne peut pas de lui-même porter du fruit sans demeurer sur le cep » (Jean, xv, 4).

La plupart du temps, Dieu agit dans le monde par sa providence ordinaire ; il active les natures selon leurs propres lois, il semble les abandonner à leurs propres destinées, les livrer aux hasards de leurs mutuelles interférences. Mais, souverain Maître de toutes les créatures, il peut aussi, à son gré, se passer d'elles ou se servir d'elles pour leur faire produire des effets qui dépassent leurs propres vertus : alors surgissent les miracles.

C'est un étrange mystère que cette présence de Dieu au cœur même des énergies de l'univers pour les soulever par sa puissance. Un brin d'herbe incliné par le vent, une étoile qui scintille, un parfum qui se répand, un pouls qui bat, rien de tout cela ne serait possible sans la motion secrète et constante de Dieu. Si, par impossible, elle suspendait son influx, l'univers aussitôt immobilisé se figerait, se pétrifierait, se changerait en un inima-

¹ Entre la lune et le soleil, la terre s'interpose comme une chose (médiation de sujet), mais le poids de la lune pèse tout entier sur le soleil (immédiation de force, d'énergie, de vertu). Si le sujet interposé, au lieu d'être simple transmetteur, intervient par un apport causal, il y a médiation de sujet et de vertu : par exemple quand un ministre a tout pouvoir pour régler une affaire.

² Edit. Brunsvig, n° 553.

ginable résidu de substances mortes. Tout frémissement, toute vie, tout cri, tout désir, toute pensée, tout amour s'éteindraient aussitôt.

6. Il y a davantage encore. Dieu donne au rosier non seulement d'*agir*, de fleurir ses roses ; il lui donne d'*être*. Il est présent aux êtres par son *essence* ou sa *substance*¹, pour leur donner immédiatement leur être *essentiel* et *substantiel*.

Il y a une action de Dieu qui *transforme* les choses, qui les fait telles ou telles, ceci ou cela ; elle s'exerce *médiatement*, elle utilise les ressources des créatures : nous venons d'en parler. Et il y a une action de Dieu plus mystérieuse, qui donne aux choses non plus d'être telles ou telles, mais simplement d'*être*, d'*exister*, de *subsister*, sous quelque forme que ce soit ; Dieu l'exerce *immédiatement*, portant par sa vertu créatrice et conservatrice toutes les substances ; sans quoi elles retomberaient au néant d'où elles sont sorties. Voilà la présence de Dieu aux choses par son essence ou sa substance. Elle est intime ; entre Dieu et l'exister foncier et radical de la plus humble des substances, d'une âme ou d'un atome, pas d'intermédiaire possible, pas de supposé interposé ; elles sont touchées directement par l'action divine, identique à l'essence et à la substance divine, l'être et l'agir étant, en Dieu, identiques. La présence de puissance ou d'activation, que Dieu exerce par la médiation des créatures, explique les changements et la face mobile de l'univers ; la présence substantielle, que Dieu exerce sans la médiation d'aucune créature, explique que l'univers *soit*, qu'il *soit existant*.

Nous avons dit que l'*agir* de Dieu dans les créatures est plus profond que l'*agir* même des créatures. Pareillement, si nous passons maintenant du plan de l'*agir* au plan plus secret de l'être, il faudra dire que les créatures *sont* plus à Dieu qu'à elles-mêmes ; car leur être est en Dieu comme en Source, et en elles comme dérivé et prêté. « Dieu, dans le ciel, est plus mon ciel que le ciel même », écrivait Louis Chardon, et il ajoutait : « Si personne ne saurait haïr sa chair, dit saint Paul, comment n'aimerais-je point plus que ma chair Celui qui, dans ma chair, est principe d'être à ma chair, l'être louable et suressentiel de ma chair et de mon âme, et qui a, dedans le rétrécissement de mon être, une infinité et une immensité d'être qui mérite autant d'attention d'amour, par-dessus mon être, qu'il le surpasse en réalité, en vérité et en présence ?² »

¹ La proposition « Dieu est présent à toutes choses par son essence », signifie selon saint Thomas, que « Dieu, par sa substance, est présent à toutes choses comme cause de leur être », I, q. 8, a. 3, ad 1. Par son action créatrice et conservatrice, identique à sa substance, Dieu touche la substance même de ses créatures : atome, fourmi, ange : entre la substance de Dieu et la substance de la créature, l'immédiation est totale, absolue.

² *La Croix de Jésus*, 3^e entretien, Paris, édit. du Cerf, 1937, pp. 389-390.

Pouvons-nous entendre un peu ces choses ? Cette pénétration de l'être fini par l'Etre infini ? Dans l'ordre quantitatif, le moins ajoute au plus, le millimètre ajoute au kilomètre. Ce n'est déjà plus vrai dans l'ordre qualitatif : la science de l'élève n'accroît pas celle du maître. Comment l'être de la créature compléterait-il celui de Dieu ? Sans doute, si Dieu perdait ce qu'il donne aux créatures, il faudrait les lui adjoindre pour lui restituer sa plénitude ; mais il est absurde de penser Dieu comme perdant ce qu'il donne. D'autre part, pour que les créatures puissent ajouter à l'être de Dieu, il faudrait qu'elles aient en propre quelque chose qui ne leur vienne pas de Dieu ; mais la seule chose qu'elles possèdent en propre et sans leur venir de Dieu n'est précisément pas une *chose*, c'est un manque d'être, c'est le néant qui se mêle nécessairement à leur être pour qu'elles puissent exister comme créatures. L'apparition de l'univers n'a pas élevé le niveau de l'être ; Dieu plus le monde ne fait pas plus d'être que Dieu tout seul. Après la création, il a certes plus de choses existantes, *plura entia*, mais il n'y a pas au total plus d'intensité d'être, plus de perfection d'être, *plus esse*¹.

7. On comprend dès lors *l'absolue gratuité de la création*. L'Etre de Dieu est inaccessible, inaltérable. En suscitant le monde hors du néant, il est impossible que Dieu puisse en recevoir en retour l'ombre même d'un achèvement. S'il est d'emblée, dans la ligne de l'être, tout en tous, c'est comme Cause créatrice et conservatrice séparée, infiniment et à jamais distincte de son effet. C'est folie de révoquer en doute la notion de la création totalement gratuite, à partir du pur néant ; de tenter de lui substituer le mythe de la préexistence d'un « Multiple pur », d'un « Multiple inexistant », d'un « Néant créable », d'un « Néant positif », contre lequel « l'Energie ouvrière du monde », « l'Unité débordante de Vie », « l'Etre absolu », « entre en lutte » pour le réduire et finalement « se compléter », « s'achever », se « plérômiser »² ; c'est

¹ C'est contre ce troisième aspect de la présence d'immensité que viendra d'abord buter Teilhard de Chardin.

² Sur « ce théorème, maintenu et réaffirmé jusqu'à la fin par Teilhard », voir Claude TRESMONTANT, *Introduction à la pensée de Teilhard de Chardin*, Paris, Seuil, 1956, pp. 111-115.

Voici deux passages de Teilhard : « Je ne me dissimule pas que cette conception d'une sorte de *Néant positif*, sujet de la Création, soulève des objections graves. Si bandée sur le non-être qu'on la suppose, la Chose dissociée par nature, requise pour l'action de l'union créatrice, signifie que le Créateur a trouvé, hors de lui, un point d'appui, ou du moins une réaction. Elle insinue ainsi que la Création n'a pas été absolument gratuite, mais représente une Œuvre d'intérêt quasi-absolu... C'est vrai. Mais est-il possible, sincèrement, d'éviter ces écueils (ou plutôt ces paradoxes) sans tomber dans des explications purement *verbales* ? », *L'union créatrice*, 1917.

« Dans le Monde, objet de la 'Création', la métaphysique classique nous avait accoutumés à voir une sorte de production extrinsèque, issue, par bienveillance débordante,

folie de parler de Dieu et du monde comme constituant un « complexe organique »¹.

Il serait vain pareillement d'imaginer une compétition entre l'être de Dieu et celui des créatures en sorte que là où je suis, Dieu ne serait pas. Au contraire, telle est la pénétration de l'être de la créature par l'être de Dieu, que plus Dieu est en moi, plus je suis. Dieu est plus dans une plante que dans une pierre, dans un animal que dans une plante, dans un homme que dans un animal. Ce qui distingue la créature du Créateur, encore une fois, ce n'est précisément pas son *être*, mais l'insurmontable *imperfection* de son être.

La vision de la distance infinie qui sépare l'être de la créature de l'être du Créateur, Jacopone de Todi² l'exprimait dans ce distique qu'aimait sainte Catherine de Gênes :

Ce que tu vois n'est pas
Tant est grand ce qui est

Deux siècles auparavant, sainte Catherine de Sienne entendait Dieu lui dire : « Je suis Celui qui est, tu es celle qui n'est pas. » Ce que de telles paroles nous font découvrir, c'est l'abîme du mot de saint Paul aux Athéniens : « Il n'est pas loin de chacun de nous, car *en lui* nous avons la vie, le mouvement et l'être » (Actes, XVIII, 27-28).

8. Le Dieu immense et sans mesure, le Dieu infini, incapable en lui-même d'aucune sorte de limite, peut-il être présent au cœur même de l'être restreint de ses créatures sans le faire éclater ? Il est dit dans l'Écriture :

Il regarde la terre, elle tremble
Il touche les montagnes, elles fument.
(Ps. CIV (CIII), 32.)

de la suprême *efficience* de Dieu. Invinciblement – et tout justement pour pouvoir à la fois pleinement agir et pleinement aimer –, je suis amené à y voir maintenant (conformément à l'esprit de saint Paul) un mystérieux produit de complétion et d'achèvement pour l'Être Absolu lui-même. Non plus l'Être *participé d'extra-position et de divergence*, mais l'Être *participé de plérômisation et de convergence*. Effet, non plus de causalité, mais d'Union, créatrice ! » *Le Cœur de la Matière*, 1950. (Italiques de Teilhard.)

¹ « Ainsi se trouvera constitué le complexe organique : Dieu et Monde, le Plérôme – réalité mystérieuse que nous ne pouvons pas dire plus belle que Dieu tout seul, puisque Dieu pouvait se passer du Monde, mais que nous ne pouvons pas non plus penser absolument accessoire, sans rendre incompréhensible la Création, absurde la Passion du Christ, et inintéressant notre effort ». Pierre TEILHARD DE CHARDIN, *L'Avenir de l'Homme*, Paris, Seuil 1959, p. 403.

Ainsi, pour donner un sens à la Création, à la Passion du Christ, à notre effort, il faudrait orienter notre esprit vers cette idée que l'Être incréé peut être *complété* et *achevé* par l'être créé.

² *Laude LX*.

Le Sinaï tremble et s'enflamme à son approche (Exode, XIX, 18) : peut-il toucher l'univers sans le réduire en cendres ? Oui, mais il est dit aussi au Premier Livre des Rois, XIX, 11-12, que Yahvé n'était ni dans l'ouragan, ni dans le tremblement de terre, ni dans le feu mais dans le murmure de la brise qu'entendait Elie.

La réponse est que le toucher tout-puissant et créateur de Dieu est d'abord un toucher de surabondance et de bonté. Il suscite les créatures, les soutient, les porte à agir. Il ne vient pas à elles en rival, pour les évacuer ; il ne veut pas qu'elles disparaissent mais qu'elles soient, selon les lois de leur nature et leur place dans un monde encore « en travail d'enfantement » (Rom., VIII, 22), et qui sera plus tard transformé. Tel est le mystère de la présence d'immensité de Dieu à l'univers. N'est-ce pas là ce qui a été montré à Moïse dans le Buisson embrasé qui ne se consumait pas ? Quand il demande qui lui parle du milieu du feu, c'est Dieu qui lui répond, qui lui révèle son nom le plus foncier, qui lui manifeste que cet être, caché au sein de la plus humble des créatures, n'est qu'un voile léger qui couvre sa splendeur. « Moïse dit alors à Dieu : Je vais aller vers les enfants d'Israël et je leur dirai : Le Dieu de vos pères m'envoie vers vous. S'ils me demandent : Quel est son nom ? que répondrai-je ? Alors Dieu dit à Moïse : *Je suis celui qui est !* Puis il dit : Tu diras donc aux enfants d'Israël : Celui qui s'appelle : *Je suis*, m'envoie vers vous » (Ex., III, 13-14).

*

9. Tous les êtres de l'univers tombent sous le regard de Dieu, tous sont mus par lui, tous, à un degré plus ou moins humble participent de son être. Dieu est en eux par sa présence d'immensité, les sondant, les régissant, les soutenant au-dessus du néant. La seule raison quand elle est droite – mais avec plus d'assurance quand elle fonctionne sous un climat chrétien –, peut établir ces vérités, elle peut reconnaître Dieu comme Cause créatrice et conservatrice du monde et s'abîmer dans la contemplation et l'adoration de ce mystère.

Mais la révélation évangélique nous introduit dans un autre univers que jamais l'intelligence d'aucune créature n'aurait pu ni découvrir ni même soupçonner. Elle nous annonce que notre destinée est plus tard de rejoindre Dieu, non plus indirectement en remontant des effets à la Cause première, pour nous invisible, qu'ils postulent ; mais directement, dans l'évidence, dans la vision immédiate de ses profondeurs ; en le connaissant et en l'aimant comme lui-même se connaît et s'aime, par un rayon en quelque sorte qu'il

nous prêtera de sa propre lumière et de son propre amour ; en entrant par cette connaissance et cet amour en possession de sa vie intime et trinitaire. Tel est le message de saint Paul aux Corinthiens : « Aujourd'hui, nous voyons dans un miroir, d'une manière obscure, mais alors ce sera face à face ; aujourd'hui je connais en partie, mais alors je connaîtrai comme je suis connu » (I Cor., XIII, 12). Tel est encore le message de saint Jean : « Nous savons que lors de cette manifestation nous lui serons semblables, parce que nous le verrons tel qu'il est » (I Jean, III, 2).

10. La gloire future ne fera que révéler ce que cache la grâce présente. Tout ce qui sera plus tard épanoui dans la clarté de la vision est déjà vivant maintenant dans la nuit de la foi. La présence d'inhabitation de la patrie ne sera que la manifestation de la présence d'inhabitation de l'ici-bas. Saint Jean nous le dit au même endroit : « Bien aimés, *dès maintenant nous sommes enfants de Dieu* ; et ce que nous serons n'a pas encore été manifesté » (I Jean III, 2).

La charité, selon saint Paul, « ne passe jamais » (I Cor., XIII, 8). Celle du ciel est celle-même d'ici-bas ; si quelqu'un aime, c'est dès maintenant que les personnes divines viendront faire leur demeure chez lui (Jean, XIV, 23) ; si quelqu'un ouvre la porte, c'est dès maintenant que le Seigneur viendra souper avec lui (Apoc., III, 207).

C'est aux fidèles de son temps, à peine sortis du paganisme, que saint Paul révèle que l'Esprit saint lui-même leur a été *envoyé* : « La preuve que vous êtes des fils, c'est que Dieu a envoyé dans nos cœurs l'Esprit de son Fils, qui crie : Abba, Père ! » (Gal., IV, 6) ; qu'il leur a été *donné en gage* : « L'amour de Dieu [pour nous] s'est répandu dans nos cœurs par l'Esprit saint qui nous a été donné » (Rom., V, 5) ; qu'il désire *habiter* personnellement en eux : « Ne savez-vous pas que vous êtes un temple de Dieu et que l'Esprit de Dieu habite en vous ? » (I Cor., III, 16) ; « Ne savez-vous pas que votre corps est un temple du Saint-Esprit qui est en vous, que vous avez reçu de Dieu, et que vous ne vous appartenez pas ? » (VI, 19) ; « Ne contristez pas l'Esprit saint de Dieu qui vous a marqués de son sceau pour le jour de la rédemption » (Ephés., IV, 30).

11. Il faut comprendre ce qu'une telle révélation a d'inouï, et pourquoi elle apparaît au premier abord impossible, irréalisable. Seul Dieu est au niveau de Dieu, seul le regard de Dieu porte immédiatement sur Dieu. Le regard de la créature est au niveau de la créature et porte immédiatement sur la créature. Supposer en une créature la puissance d'atteindre Dieu

directement et en lui-même, c'est lui conférer une puissance infinie, et nier qu'elle soit créature.

Or, ce qui est impossible à une nature créée, Dieu va le rendre possible par sa puissance. Nous n'étions que des enfants des hommes, ne pouvant produire que des actions humaines, une connaissance et un amour de provenance humaine, de portée humaine ; Dieu nous revêt de sa grâce il la dépose en nous comme une nouvelle nature ; elle est, en effet, selon la Seconde Epître de Pierre, une participation de sa propre nature : « afin que vous deveniez ainsi participants de la divine nature » (II Pierre, 1, 4) ; elle fait de ceux qui n'étaient que de simples enfants des hommes « des enfants de Dieu » (Jean, 1, 12 ; Rom., VIII, 14-16) ; elle est, en nous, à l'origine de ces beaux actes de connaissance et d'amour qui débouchent sur Dieu tel qu'il est en son mystère ; elle le fait entrer en nous et nous fait entrer tout vivants en lui ; elle le fait habiter en nous et nous fait habiter en lui ; elle fait de ceux qui la reçoivent une Ville sainte, une Cité mystique qui transgressera les frontières du temps : « J'entendis alors une grande voix venant du trône : – Voici le tabernacle de Dieu avec les hommes. Il habitera avec eux et ils seront son peuple, et il sera lui-même Dieu-avec-eux. Il essuiera toute larme de leurs yeux, et la mort ne sera plus, et il n'y aura plus ni deuil, ni cri, ni douleur, car les premières choses s'en sont allées » (Apoc., XXI, 3-4).

12. Par la présence d'efficiencia et de création, c'est Dieu en quelque sorte qui entre dans ses créatures, les transperçant de son regard, les mouvant à agir, les soutenant dans l'existence ; mais par la grâce, c'est nous qui franchissons à notre tour le seuil sacré, qui entrons en Dieu, pour l'accueillir en nous *avec son infinité*. La grâce est un don créé, plus ou moins intense, mais par lequel l'âme s'ouvre sur la divinité même. « Avec le don de la *grâce* sanctifiante, dit saint Thomas, ce que nous avons, ce qui habite en nous, c'est l'*Esprit saint* lui-même »¹. Le Don incréé se livre dans le don créé, un peu comme le soleil dans son rayon. « Le don de la grâce sanctifiante, enrichit la créature raisonnable au point qu'elle peut non seulement *user* librement de ce don créé, mais *posséder* la personne divine elle-même » de l'Esprit saint².

Qu'on ne se méprenne donc pas. La « présence de grâce » n'est pas la simple présence du don créé, mais, moyennant ce don créé, la présence

¹ I, qu. 43, a. 3.

² *Ibid.*, ad 1.

même d'inhabitation. On trouve dans l'autobiographie de sainte Thérèse d'Avila, à la fin du chapitre XVIII, n° 15, un curieux passage. On ne lui avait pas encore expliqué la distinction entre présence d'efficiencia et présence d'inhabitation. Elle éprouvait déjà intensément cette seconde présence. Ceux à qui elle s'en ouvrait ne pensaient qu'à la première. Ils lui répondaient que Dieu est présent par ses effets dans toutes les créatures, causant en elles soit l'être, soit la grâce. D'où son trouble : « Il y a un point que j'ignorais au début. Je ne savais pas que Dieu était en toutes choses. Qu'il fût en elles comme il me semblait qu'il était en moi, cela me paraissait impossible. D'autre part, renoncer à croire qu'il fût en moi, je ne le pouvais pas ; car je croyais avoir clairement compris ce qu'était sa présence même. Des gens peu instruits me disaient qu'il n'était en moi que par la grâce. Je ne pouvais me ranger à leur avis. Car, je le répète, c'est lui que je sentais présent. Je me trouvais donc dans la peine. Un religieux très instruit de l'ordre du glorieux saint Dominique dissipa mon doute. Il m'assura que Dieu même se rendait présent, et m'expliqua comment il se communique à nous. Aussi je fus grandement consolée. »

La distinction entre la présence d'immensité, par laquelle Dieu est en toutes choses, et la présence de grâce, par laquelle il habite l'âme des justes est nette chez saint Jean de la Croix. Il appelle la première, par laquelle Dieu donne à toutes les substances d'exister, union *substantielle* ; et la seconde, union de *ressemblance* : « Et d'abord, lisons-nous dans la *Montée du Carmel*, pour éviter toute confusion, il faut savoir qu'en toute âme, même dans celle du plus grand pécheur du monde, Dieu réside et demeure substantiellement. Cette sorte d'union est toujours un fait entre Dieu et toutes les créatures. Elle leur conserve l'être qu'elles ont, de façon que si cette union venait à leur faire défaut, elles s'annihileraient aussitôt et cesseraient d'exister. Quand nous parlons de l'union de l'âme avec Dieu, nous écartons cette union substantielle commune à tout être créé, et nous avons en vue l'union et transformation de l'âme en Dieu par amour. Celle-ci n'est pas un fait général ; elle existe seulement quand s'établit une ressemblance d'amour, d'où son nom d'union de ressemblance, tandis que l'autre se nomme union substantielle ou essentielle. Cette dernière est naturelle, la première est surnaturelle...

« Comme nous l'avons dit, Dieu est toujours dans l'âme en lui donnant et conservant par son assistance l'être naturel, mais il ne lui communique pas toujours pour cela l'être surnaturel. Cette communication est le fruit de la grâce et de l'amour, et toutes les âmes n'en jouissent pas ; celles

qui en jouissent ne la possèdent pas toutes au même degré, puisqu'en elles le degré d'amour peut être plus ou moins élevé...

« Cette doctrine fait déjà comprendre que si l'âme cède aux créatures, ou en a le goût, soit par attache, soit par dispositions habituelles, elle manque par cela même de préparation à une semblable union ; le motif en est qu'elle ne s'offre pas entièrement à Dieu pour qu'il la transforme surnaturellement. Il faut donc que l'âme n'ait pas de plus grand souci que de se dépouiller de ces obstacles et dissimilitudes naturelles, pour que Dieu, qui se communiquait déjà naturellement selon la nature, se communique surnaturellement par la grâce »¹.

13. Ce n'est plus seulement Dieu présent dans l'âme comme dans sa créature pour la soutenir dans l'existence ; c'est Dieu qui, ayant lavé ses souillures et guéri ses blessures, et l'ayant revêtue de beauté, vient à elle comme un Hôte, un Invité, pour converser avec elle par la réciprocité de l'amitié, dans un dialogue ineffable, où elle ne fera pas que l'écouter, mais où elle recevra de lui les mots pour lui répondre, les mots d'amour qui blesseront son cœur et l'inclineront à faire les désirs de cette mendiante dont il s'est épris : « Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole, et mon Père l'aimera, et nous viendrons à lui, et nous ferons chez lui notre demeure » (Jean, XIV, 23). Il frappe à la porte, et si l'on ouvre, il entrera, il parlera au cœur et il écoutera les réponses du cœur : « Voici que je me tiens à la porte et je frappe. Si quelqu'un entend ma voix et ouvre la porte, j'entrerai chez lui, je souperai avec lui, *et lui avec moi* » (Apoc., III, 20). Le dialogue, bien sûr, ne peut être ici-bas toujours actuel, il ne s'allume que par moments ; mais la présence qui le rend possible est permanente et n'est rompue que par le péché mortel.

14. Ainsi visitée, l'âme ne fait qu'un avec Dieu. Non certes dans l'ordre de l'*être*, où la distance entre la créature et le Créateur reste infranchissable, mais dans l'ordre de l'*amour*. Car alors la compénétration est telle, l'intimité si profonde, l'interdépendance du flux et du reflux si étroite que la dissociation est impossible.

Parlant du mystérieux échange des activités de Dieu et de l'âme dans l'au-delà, l'apôtre écrit : « Alors, je connaîtrai comme je suis connu » (I Cor., XIII, 12). Mais cette mutuelle interaction est dès ici-bas la loi de la vie de l'esprit. Comment séparer ce qui est de Dieu et ce qui est de l'âme ? C'est

¹ *Montée du Carmel*, Silverio, livre II, chap. 5, n^{os} 2 et 3.

l'Esprit de Dieu « qui nous fait nous écrier : Abba, Père ! » ; c'est lui qui, en personne, se joint à notre esprit pour attester que nous sommes enfants de Dieu » (Rom., VIII, 15-16). Nous ne savons même pas prier, mais en nous « l'Esprit lui-même intercède pour nous avec des gémissements innarrables, et Celui qui sonde les cœurs sait quel est le désir de l'Esprit et que c'est selon Dieu qu'il intercède pour les saints » (Rom., VIII, 26-27). Comment dès lors ne pas convenir, toujours avec l'apôtre que « celui qui adhère à Dieu est avec lui *un seul esprit* » (I Cor., VI, 17) ?

Pour expliquer la dualité de Dieu et de l'âme dans l'ordre de l'être, et leur unité dans l'amour, saint Jean de la Croix recourt, dans la *Montée du Carmel*, à la comparaison de la vitre d'abord opaque, puis transparente, mais pourtant distincte de la lumière : « L'âme est comme une vitre dans laquelle donne toujours, ou pour mieux dire, en laquelle demeure toujours par nature cette lumière divine de l'être de Dieu ». Voilà la présence substantielle ou par nature. Qu'elle se purifie de ses taches, Dieu se communique à elle surnaturellement, elle sera transformée, voilà la présence surnaturelle ou par grâce : « Elle paraît être Dieu même, elle possède ce que Dieu même possède. Il se fait une telle union... que toutes les choses de Dieu sont en l'âme qui participe de lui par sa transformation. L'âme semble plus être Dieu qu'être âme. Et même elle est Dieu par participation. Et pourtant, bien qu'elle soit transformée, son être naturel demeure aussi distinct de Dieu qu'il l'était auparavant : tout comme la vitre a son être distinct du rayon qui l'éclaire »¹.

Parlant dans le *Cantique spirituel* de la plus haute présence divine possible en nous ici-bas, saint Jean de la Croix écrit : « Ainsi quand la lumière de l'étoile ou de la lampe se joint et unit à celle du soleil, ce qui éclaire n'est plus ni l'étoile ni la lampe, mais le soleil, qui a fondu en soi les autres lumières ». Au même endroit, c'est en s'emparant du mot de l'apôtre : « Celui qui s'unit au Seigneur n'est avec lui qu'*un seul esprit* » (I Cor., VI, 17) qu'il définit cette union transformante : « Quand se consomme entre Dieu et l'âme ce mariage spirituel, ils sont deux natures en un seul esprit et amour de Dieu, *son dos naturalezas en un espiritu y amor de Dios* »².

¹ *Montée...*, loc. cit., n° 5.

² *Cantique*, str. 27 (22), n° 2 Silv. t. III p. 132. – Voir le commentaire que donne de ce texte Jacques MARITAIN : « Au point de vue de l'entité, dans le registre de l'être propre des choses, il y a toujours dualité, que dis-je, distance infinie entre l'âme et l'amour incréé. Mais il est un autre ordre que celui de l'entité, et c'est à lui que fait allusion le mot de saint Paul : *un seul esprit*, dit-il, non *un seul être*. C'est l'ordre de l'amour en tant qu'amour, considéré non pas dans ses constitutifs ontologiques d'essence et d'existence (alors il est considéré comme être), mais bien dans la réalité absolument

Distance et intimité : ces deux choses ne s'entredétruisent pas. Si Dieu n'était pas infiniment distinct de l'âme, jamais il ne pourrait lui être pareillement intime. Et c'est ce double aspect d'un même mystère qui est proposé à notre foi.

15. L'âme purifiée abrite en elle la Trinité et toute la vie divine. En elle le Père engendre le Verbe, le Père et le Fils spirent l'Esprit. Faut-il dire qu'elle participe à ces activités ineffables, qu'avec le Père elle engendre le Verbe, qu'avec le Père et le Fils elle spire l'Esprit, qu'elle entre ainsi dans la circulation des processions éternelles ?

Ce serait pure folie si l'on entendait ces choses selon la ligne de l'être. Qu'apporterait-elle, pauvre créature, à la perfection infinie de ces processions éternelles ? Pourtant ces mêmes choses sont vraies selon la ligne de l'amour. Aux plus hauts moments de son existence, l'âme purifiée par la grâce jusque dans ses profondeurs est toute sensibilisée aux réalités divines, toute ravie des splendeurs que la foi lui en laisse pressentir, *toute accueillante et consentante au mystère des processions intratrinitaires*. Elle les reflète au sein d'elle-même. Elle éprouve intensément, *elle expérimente en quelque sorte en elle la vérité de ces processions*. En ce sens, elle fait un avec le Père pour engendrer le Verbe, un avec le Père et le Fils pour spirer l'Esprit.

Ayant épousé en quelque sorte les relations intradivines, elle épouse aussi pareillement les relations de Dieu avec l'univers. *Elle fait un, par union et acquiescement d'amour, avec Dieu créant, conservant, sauvant le monde*. Possédant Dieu, comment ne posséderait-elle pas, avec lui, en plénitude, toujours par union d'amour, tout ce qui est à lui ? D'où le cri de saint Jean de la Croix dans la *Prière de l'âme enamourée* : « Miens sont les cieux et mienne est la terre ; miens sont les peuples ; les justes sont miens et miens les pécheurs ; les anges sont miens, et la Mère de Dieu, et toutes choses sont miennes ; et Dieu même est mien et pour moi, parce que le Christ est mien et tout entier pour moi. Que demandes-tu et que cherches-tu donc, mon âme ? Tien est tout ceci et tout ceci est pour toi. Ne t'estime pas moindre. Ne prête pas attention aux miettes qui tombent de la table de ton Père... »¹

propre de l'immatérielle intussusception par laquelle l'autre en moi devient plus moi que moi-même ». *Les degrés du savoir*, Paris, 1932, p. 734. Et encore : « Dieu éternellement disant à la créature : n'essaie pas de me toucher ; mais lui disant aussi : je t'épouserai pour toujours. Tu m'as ravi le cœur, ma sœur, mon épouse ». *Ibid.*, p. 752.

¹ Privée de théologie, l'interprétation de ce texte par Jean BARUZI ne pouvait être qu'un échec : « Et voici maintenant la joie surabondante. Dit-elle l'état théopathique, et l'immédiate sensation d'une toute-puissance ? Dit-elle seulement l'audace de l'être

16. Essaierons-nous de préciser davantage théologiquement, ce qui distingue la présence de causalité ou d'immensité et la présence d'inhabitation par la grâce ?

Toutes deux sont l'effet de l'amour divin, mais à des plans de profondeur différents.

Rappelons que l'amour humain *présuppose* l'être, la bonté, la beauté des choses, il s'en éprend, il subit leur attrait. Au contraire, l'amour qui sort de Dieu est *antérieur* aux choses, il crée en elles toute leur richesse, leur être, leur bonté, leur beauté.

Or il y a deux amours de Dieu. Un amour *commun*, qui donne à toutes choses l'être et l'agir : c'est ici la présence de causalité ou d'immensité. Et un amour *spécial* par lequel Dieu, versant en nous la grâce, va faire de nous ses amis et venir habiter en nous.

Comment comprendre cet amour spécial ? Quel est le mystère propre de la grâce ? La Deuxième Epître de Pierre, que nous avons déjà citée, répond qu'elle nous fait « participants de la nature divine » (1, 4). Que signifie cette révélation ? Toutes les créatures, de l'atome à l'ange, sont-elles autre chose que des participations, selon des degrés divers, à l'être, à la bonté, à la puissance de Dieu ? Oui certes. Mais, prenons-y garde, il y a deux sortes bien distinctes de participations.

On peut participer à la richesse d'une chose en la divisant, en la fragmentant en quelque sorte pour l'attirer à soi : je participe ainsi à la chaleur qui émane d'un foyer. Et l'on peut participer à la richesse d'une chose en s'élevant jusqu'à elle, en la rejoignant telle qu'elle est en elle-même dans son intégrité : je participe, en la regardant, à la beauté, par exemple, du Dôme des Invalides.

Toutes les créatures sans exception participent à la richesse divine de la première manière ; elles se la *divisent* en quelque manière entre elles, selon la place qui leur revient respectivement dans la hiérarchie de l'univers. Il est donc rigoureusement impossible qu'en suivant cette ligne elles puissent participer au *mode infini* dont les perfections sont en Dieu.

La grâce, elle, nous fait participer précisément *au mode infini* dont les

régénéré ? L'entrée en moi, des cieux et de la terre, des hommes, aussi bien justes que pécheurs, de Dieu même et de Christ, traduit une allégresse conquérante qui n'accepte nulle limite. Héroïsme humain pourtant, plutôt que sentiment d'une plénitude divine. Passage d'une phase découragée et meurtrie à une phase de confiance créatrice. Ce cri de triomphe est un cri humain : ni les horreurs de la nuit obscure, ni le paroxysme extatique ne l'ont préparé ». *Aphorismes de saint Jean de la Croix*, Paris, De Boccard, 1924, p. XVIII.

perfections sont en Dieu : à son Aséité même, à sa Toute Puissance, à l'infinité même de sa Vérité, de sa Bonté, de son Amour, de sa Paix. Elle nous communique ce mode infini lui-même, non certes dans la ligne de l'être, *ontologiquement, entitativement*, car alors nous serions Dieu ; mais dans la ligne de la connaissance et de l'amour, c'est-à-dire *tendanciellement, intentionnellement*. Elle nous donne vraiment de le rejoindre, de nous en emparer, de le posséder par la connaissance et l'amour. C'est Dieu, non plus tel qu'il est imitable par les créatures et divisible entre elles, c'est Dieu tel qu'il est en lui-même qui vient à nous et habite en nous.

Tel est le mystère de la grâce. Elle est finie entitativement, dans ses constitutifs ontologiques. Elle est infinie tendanciellement, intentionnellement, dans la divinité sur laquelle elle débouche immédiatement. Il en va d'elle un peu comme de l'œil, fini en lui-même et entitativement, mais en quelque sorte infini tendanciellement, intentionnellement, puisqu'il s'ouvre sur l'infinité de l'horizon.

Etant finie en elle-même et constitutivement, la grâce peut s'intensifier en chaque âme. Et alors, du même coup, s'intensifie, avec la connaissance et l'amour, la prise de possession graduelle par l'âme des profondeurs de la divinité, et la descente progressive en elle des trois personnes divines. La grâce et l'inhabitation sont, en effet, toujours simultanées, elles avancent du même pas : le degré de l'une répond au degré de l'autre ; plus l'âme s'enfonce dans l'épaisseur de Dieu, et plus Dieu s'enfonce dans l'épaisseur de l'âme.

17. On voit la diversité de sens que recouvre la notion de présence.

Au plan de la présence d'immensité c'était déjà en des sens différents, proportionnels, analogiques, que l'on parlait de la présence de Dieu en toutes choses par sa connaissance, sa puissance, son essence.

Au plan de la grâce et de l'inhabitation, la présence de Dieu devient plus mystérieuse encore. Quand la grâce est versée en elle, l'âme se dilate inimaginablement, elle s'ouvre sur le mode infini dont les perfections sont en Dieu, sur Dieu tel qu'il est en lui-même, sur sa vie intime et trinitaire.

Comment n'éclate-t-elle pas ? Si Dieu est un feu ardent comment peut-elle le toucher ainsi sans être consumée ? Il faudra répondre ici encore par la vision du Buisson embrasé qui ne se consume pas. Mais en la portant maintenant dans une région plus haute, ignorée de la seule raison, accessible à la seule foi. Il y a tant de tendresse en Dieu qu'il peut attirer sa créature spirituelle jusqu'au sein de sa vie trinitaire, sans la réduire en cendres.

Comment comprendre, comment n'être pas confondu, qu'il consente à habiter dès ici-bas, non seulement dans les saints tout brûlants d'amour, mais déjà, pourvu qu'elles soient en état de grâce, dans des âmes aussi instables et dissipées que les nôtres, aussi inconscientes de ses dons, aussi oublieuses de leur vraie destinée, aussi livrées encore à la duplicité et aux ruses de l'amour propre ?

*

18. Sans rien perdre de sa transcendance, de son inaccessibilité, de son intangibilité, Dieu nous touche. Il semble qu'il n'ait jamais fini de vouloir nous toucher. Il nous touche par la présence d'efficiencia ou d'immensité ; il nous touche plus secrètement encore par la présence de grâce ou d'inhabitation. Ce n'est pas tout. Il faut parler maintenant d'une troisième et suprême présence : la présence d'incarnation du Verbe dans l'humanité du Christ. Ayant rappelé la présence commune de Dieu dans toutes les créatures, et sa présence spéciale dans les saints, saint Thomas, dans le *De rationibus fidei*¹, annonce ainsi cette troisième présence : « C'est suivant un mode incompréhensible et ineffable que nous disons que Dieu s'est uni à la nature humaine dans le Christ non seulement par inhabitation comme dans les autres saints, mais d'une manière singulière, en sorte que la nature humaine devenait l'une des natures du Fils de Dieu. Recevant de son Père, de toute éternité, la nature divine, il a voulu, à partir d'un moment donné, posséder en outre, en l'assumant merveilleusement, une nature humaine pareille à la nôtre ».

La Trinité tout entière, les trois divines personnes ensemble, ont formé dans le sein de la Vierge et ne cessent désormais de conserver dans l'être la nature humaine du Christ, mais pour en revêtir comme d'un manteau une seule d'entre elles, la personne du Fils. Cette nature humaine est prise en charge par le Fils seul, attachée à lui seul, enracinée en lui seul, subsistante en lui seul. Seul il se l'approprie, la fait sienne² ; il se l'unit si étroitement, et c'est là le cœur du mystère, que par elle, sans cesser d'être le Fils unique inaccessible et invulnérable qui est dans le sein du Père, sans subir ombre de changement ou de mélange, il devient en outre homme, accessible et vulnérable comme un fils d'homme. Celui même qui de toute éternité est Dieu, le voilà désormais par surcroît homme comme

¹ Ed. Marietti, n° 983.

² On parlera d'*appropriatio*, de *suificatio*.

l'un d'entre nous. « Selon la chair » (Rom., I, 3), c'est lui qui naît personnellement de la Vierge, qui souffre personnellement sur la croix, qui ressuscite personnellement au jour de Pâques. Voilà donc, joints en son unique personne, les sublinités de la divinité et les anéantisements de son humanité. Le Christ Jésus, dit saint Paul, « bien qu'il existât dans la forme de Dieu, ne s'est pas attaché jalousement à son égalité avec Dieu, mais il s'est anéanti lui-même, prenant une forme de serviteur, devenant semblable aux hommes ; et s'étant trouvé pareil à l'homme, il s'est [en outre] humilié lui-même, se faisant obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la croix ; et voilà pourquoi Dieu l'a exalté, lui donnant le nom qui est au-dessus de tout nom, afin qu'au nom de Jésus tout genou fléchisse dans les cieux, sur la terre et dans les enfers, et que toute langue confesse que Jésus-Christ est le Seigneur, à la gloire de Dieu le Père » (Philip., II, 5-11).

Nous venons de le dire, c'est la Trinité tout entière, ce sont les trois divines personnes ensemble, par une commune causalité, qui ne cessent de communiquer à la nature humaine du Christ l'être et pareillement l'agir ; mais dans cette communication, seule la personne du Fils, en raison de son intime union à la nature humaine *se trouve être en elle et agir en elle comme de l'intérieur*, alors que les deux autres personnes, celle du Père et celle de l'Esprit, étrangères à l'union d'incarnation, ne se trouvent lui donner l'être et l'agir en quelque sorte que comme de l'extérieur.

Ainsi les trois divines personnes sont présentes dans l'humanité du Christ : d'abord selon la présence de causalité et d'immensité ; puis selon la présence de grâce et d'inhabitation ; mais seule la personne du Fils s'y trouve en outre présente par l'incarnation ; seul dès lors le Fils peut, selon la chair, naître de la Vierge, souffrir, mourir sur la croix, ressusciter.

19. Sans cesser d'être Dieu, le Verbe *s'est fait* chair, il est *devenu* homme, il *est* homme. Comment ?

Une seule réponse est possible. Il s'est uni une nature humaine si étroitement que la *personne*, le *moi*, le *je*, le *quelqu'un*, auquel appartient cette nature et tout son agir, est *immédiatement* le Verbe ; entre la nature et les actions humaines de Jésus et le Fils qui est dans le sein du Père, pas de *personne* (ou d'hypostase), pas de *moi*, pas de *je*, pas de *quelqu'un*, interposé : immédiatement c'est le Dieu adorable qui est là. Voilà l'union personnelle ou hypostatique.

Dire qu'au lieu de s'unir inimaginablement une *nature* humaine, le Verbe s'est uni un *homme*, une *personne* humaine, ce serait nier que le Verbe

lui-même *s'est fait* chair, que le Verbe lui-même *est* homme ; ce serait nier la présence personnelle immédiate du Verbe dans la nature et l'agir de Jésus, dans sa prière, sa souffrance, sa mort, sa résurrection ; ce serait ruiner le mystère même de la présence d'incarnation, de la présence personnelle ou hypostatique, et le réduire aux dimensions d'une présence de grâce ou d'inhabitation : alors Jésus ne serait plus Dieu, mais un saint uni à Dieu ; il ne serait plus le Fils unique de Dieu, mais comme nous un fils adoptif.

Sur la distinction entre l'union de grâce et l'union d'incarnation, citons une page déjà ancienne mais dont le temps n'altère en rien la vérité¹. « Dans l'ordre de la connaissance et de l'amour, les saints se sont efforcés de substituer en quelque sorte à leur propre personnalité celle de Dieu... Ils ont cherché à mettre Dieu au principe de tous leurs actes, en agissant non plus d'après les maximes du monde ou d'après leur jugement propre, mais d'après les idées et les maximes de Dieu reçues par la foi. Ils ont cherché à substituer à leur volonté propre la volonté de Dieu... Ils ont compris que Dieu devait leur devenir un autre moi plus intime à eux-mêmes que leur propre moi, que Dieu était plus eux-mêmes qu'eux-mêmes parce qu'Il l'est éminemment ; ils ont alors cherché à abdiquer toute personnalité ou indépendance à l'égard de Dieu... Ils ont acquis ainsi la plus puissante personnalité qui se puisse concevoir, ils ont acquis en un sens ce que Dieu possède par nature : l'indépendance à l'égard de tout le créé, non plus seulement l'indépendance à l'égard du monde des corps, mais même à l'égard des intelligences... *Les saints ont leur empire, leur éclat, leur victoire, leur lustre, et n'ont nul besoin des grandeurs charnelles ou spirituelles, où elles n'ont nul rapport, car elles n'y ajoutent ni ôtent : ils sont vus de Dieu et des anges et non des corps ni des esprits curieux : Dieu leur suffit*². Le saint parvenu à substituer à sa propre personnalité la personnalité de Dieu peut s'écrier avec saint Paul : *Je suis crucifié avec le Christ ; et si je vis, ce n'est plus moi, mais le Christ qui vit en moi* (Gal., II, 20). Est-ce bien lui qui vit, ou Dieu qui vit en lui ? Dans l'ordre de l'opération, de la connaissance et de l'amour, le saint a bien pour ainsi dire substitué le moi divin à son propre moi ; mais dans l'ordre de l'être il reste un moi distinct de Dieu. Le Christ, lui, Homme-Dieu, apparaît comme le terme vers lequel s'efforce en vain de tendre la sainteté. *A la limite*, ce n'est plus seulement dans

¹ R. GARRIGOU-LAGRANGE, *Le sens commun, la philosophie de l'être et les formules dogmatiques*, Paris, Beauchesne, 1909, pp. 167-169.

² PASCAL, *Pensées*, éd. Br., n° 793.

l'ordre d'*opération*, que le moi humain fait place à une personne divine, c'est dans l'ordre même de l'*être*, racine de l'opération, de telle sorte qu'à la lettre il est vrai de dire que la personnalité de Jésus est la personnalité même du Verbe et qu'il subsiste de par la subsistance du Verbe, avec lequel il ne fait qu'un seul et même être. Telle est la raison dernière de cette personnalité prodigieuse dont l'histoire n'avait jamais eu et n'aura jamais plus d'exemple. Telle est la raison dernière de la majesté infinie de cet *Ego* qui ne convient qu'au Christ : *Je* suis la Voie, la Vérité et la Vie (Jean, xiv, 6). Venez à *Moi*, vous tous qui peinez et ployez sous le fardeau, et *Moi* je vous soulagerai (Mt., xi, 28). Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à *Moi* et qu'il boive (Jean, vii, 37). Et *Moi*, je le ressusciterai au dernier jour (Jean, vi, 44). C'est déjà la personnalité terrible du Dieu juste juge : Qui de vous *Me* convaincra de péché ? (Jean, viii, 46). Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites... (Mt., xxiii, 13). C'est notre Fin ultime en personne qui nous parle : Qui n'est pas avec *Moi* est contre *Moi*... (Mt. xii, 30) ».

20. Que dit la Révélation ? Qui est Jésus ? Le Fils unique de Dieu fait homme. Celui à qui conviennent les grandeurs divines est aussi celui à qui, par la présence d'incarnation, conviennent les fragilités humaines. Celui qui est dans le sein du Père (Jean, i, 18), qui est un avec le Père (x, 30 ; xvii, 11, 22), qui est Puissance et Sagesse de Dieu (I Cor., i, 24), par qui et pour qui tout a été créé (Col., i, 16), qui est le Seigneur de la Gloire (I Cor., ii, 8), qui est Dieu (Jean, i, 1 ; xx, 28), consubstantiel au Père, c'est Celui-là même, non un autre, non un substitut, qui est envoyé au monde par le Père (Jean, iii, 17), se fait chair (Jean, i, 14), prend son corps de la Vierge Marie, est enfanté par elle selon la chair (Luc, i, 31 ; ii, 7), et qui, ayant ainsi épousé les infirmités de notre nature, peut proclamer le Père plus grand que lui (Jean, xv, 28), supplier pour que le calice s'éloigne de lui (Mt., xxvi, 39), reprendre la plainte du psalmiste à son Dieu qui l'abandonne (Mt., xxvii, 46). Celui dont le Symbole nous dit qu'il est le Fils unique, c'est celui-là même, non un autre, non un substitut, « qui est né de la Vierge Marie, a souffert sous Ponce Pilate, a été crucifié, est mort, a été enseveli, est descendu aux enfers, est ressuscité, est assis à la droite de Dieu ».

Ainsi, par l'union d'incarnation, d'une part les fragilités humaines communiquent, dans l'unique personne du Verbe, avec les sublinités divines : l'Enfant né de la Vierge est adorable, la Vierge est mère de Dieu ;

et d'autre part les grandeurs divines communiquent avec les épreuves humaines : le Seigneur de la Gloire a été crucifié (I Cor., II, 8), un Dieu est mort sur la croix.

Voilà, au-dessus du mystère de la présence d'inhabitation, le mystère de la présence d'incarnation, tel que la révélation le propose à notre foi. Devant cet abîme, il s'est rencontré à toutes les époques de l'histoire des chrétiens parfois même brillants, parfois même en hautes charges dans l'Eglise, qui ont été comme pris de vertige et dont l'esprit a chancelé. Ils ont continué le plus souvent de parler du Christ comme d'une seule « personne », mais en proposant de la dédoubler en deux « sujets », en deux *quelqu'un*, en deux *moi* : un sujet à qui rapporter les splendeurs divines, c'est le Verbe ; et un sujet à qui rapporter les infirmités humaines, c'est l'homme uni au Verbe. La Vierge est mère du Christ, c'est-à-dire de l'homme uni à Dieu, elle n'est pas mère de Dieu ; elle est Christotocos, non Théotocos. Le Christ, c'est-à-dire l'homme uni à Dieu, est mort sur la croix ; mais ce n'est pas Dieu lui-même qui, selon la chair, est mort sur la croix. Tout le mystère chrétien s'effondre.

21. Le lieu où Dieu réside peut être appelé son temple. Mais quelles significations ce mot recouvre-t-il ?

A un premier plan, celui de la présence de création et d'immensité, le temple de Dieu, c'est le monde. Les psaumes chantent Yahvé qui déploie les cieux comme une tente et fait des vents ses messagers (cv, 2-4) ; personne n'échappe à son regard, des hauteurs du ciel aux profondeurs du Shéol (cxxxix, 7) ; car « l'Esprit du Seigneur remplit l'univers » (Sag., I, 7). On pourrait rappeler ici le mot de saint Paul aux Athéniens : « Le Dieu qui a fait le monde et tout ce qui s'y trouve, lui, le Seigneur du ciel et de la terre, n'habite pas dans des temples faits de main d'hommes » (Act., xvii, 24).

Au second plan, celui de la présence d'inhabitation, ce sont les saints qui sont le temple de Dieu : « Ne savez-vous pas que vous êtes un temple de Dieu et que l'Esprit de Dieu habite en vous ? Si quelqu'un détruit le temple de Dieu, celui-là, Dieu le détruira. Car le temple de Dieu est sacré, et ce temple, c'est vous » (I Cor., III, 16-17). Plus encore que chacun des saints pris individuellement, leur communion dans la charité et le souffle de l'Esprit, en d'autres mots l'Eglise, est le temple de Dieu : déjà au temps de sa formation, avant le Christ, quand Yahvé vient visiter Israël ; plus parfaitement encore au temps de sa plénitude, où elle est désormais la maison du Dieu vivant (I Tim., III, 15).

A un troisième plan, celui de la présence d'incarnation, le Temple de Dieu, c'est Jésus. Il prend la défense des disciples qui se groupent autour de lui : car il y a en lui « plus grand que le temple » (Mt., XII, 6). Il chasse les vendeurs du temple et renverse leurs tables, et quand on lui dit : « Quel signe nous montres-tu pour agir ainsi ? » il réplique : « Détruisez ce Temple ; en trois jours je le relèverai ». L'évangéliste ajoute : « Il parlait du Temple de son corps » (Jean, II, 18-21). Quel sens est caché sous ces mots ? On demande à Jésus ses titres à veiller sur la sainteté du temple. Mais la réponse ne pouvait faire de doute. Son titre unique et suffisant était la sainteté qui était en lui ; toute sa vie en portait témoignage ; elle était perceptible à tous ceux que n'aveuglait point l'amour du monde. Plus que le temple, plus qu'Israël, Jésus était demeure de Dieu. Il était le Temple. C'est quelques versets plus loin que viendra, dans le récit de saint Jean, l'une des plus hautes révélations de l'Evangile : « Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique, pour que quiconque croit en lui ne périsse pas, mais ait la vie éternelle » (III, 16), Jésus est le Temple de Dieu en un sens où jamais ni aucune personne individuelle, ni l'Eglise entière, ne pourrait rêver de l'être ; non plus sur le plan de la seule inhabitation, mais sur le plan de l'incarnation.

Ceux qui attaquent Jésus et cherchent à le faire périr, c'est le Temple de Dieu en un sens inimaginable qu'ils attaquent et cherchent à détruire. Ils y réussiront en effet ; mais la mort n'aura pas le dernier mot ; il ressuscitera en gloire. Tout de suite après avoir précisé que Jésus « parlait du Temple de son corps » l'évangéliste ajoute : « Aussi quand Jésus ressuscita d'entre les morts, ses disciples, se rappelant qu'il avait tenu ce propos, crurent-ils à l'Ecriture et à la parole qu'il avait dite » (II, 22). La Bible de Jérusalem note ici : « Le corps du Christ ressuscité » – et non plus le temple du Garizim ou de Jérusalem, – « sera le centre du culte en esprit et en vérité, IV, 21 », « le lieu de la présence divine, I, 14, le temple spirituel d'où jaillit la source d'eau vive, VII, 37-39 ; XIX, 34. C'est là un des grands symboles johanniques »¹.

Au temps des grands débats christologiques, il y avait deux manières d'entendre que le Christ fût le temple de Dieu. Pour les uns, *le Verbe s'était fait lui-même Temple de Dieu* en se faisant homme ; tel est le mystère de la présence d'incarnation. Aux yeux des autres, la personne du Christ devenait une « personne d'union » ; elle se dédoublait en deux « personnes »,

¹ Bible de Jérusalem, p. 1400.

en deux « quelqu'un » : le Fils de l'homme, voilà *le temple de Dieu* ; et le Fils de Dieu, voilà *Celui qui habite dans le temple de Dieu* ; plus de présence d'incarnation, il ne reste qu'une présence d'inhabitation.

Et il y avait pareillement deux manières d'entendre le dialogue intérieur au seul Christ. Pour les premiers, ce dialogue ne saurait être un dialogue entre deux personnes, l'une divine, l'autre humaine ; il est, *à l'intérieur d'une seule personne divine*, le dialogue du Verbe, en tant d'une part que subsistant dans la nature divine, et en tant d'autre part que subsistant selon la chair dans une nature humaine, en laquelle il est humilié et peut ressentir nos luttes, nos tristesses, nos agonies. Aux yeux des seconds, le dialogue intérieur à la « personne d'union » qu'était pour eux le Christ, était un dialogue *entre deux personnes*, entre d'une part la personne du Fils de l'homme et d'autre part la personne du Fils de Dieu, ou l'une des personnes de la sainte Trinité.

Les premiers seuls professent le mystère du Verbe fait chair. Les seconds ne peuvent que substituer, à la présence d'incarnation, une présence d'inhabitation, si haute et si exceptionnelle qu'on voudra. C'est faire du Christ le premier de tous les saints. C'est ruiner le christianisme.

Sur un premier plan, celui de la présence d'immensité, le monde est temple de Dieu ; sur un second plan, irréductible au premier, *qui ne saurait sortir du premier par voie d'émergence, mais qui descend à nous des hauteurs de la croix*, le plan de la présence d'inhabitation, c'est l'Eglise, c'est le Corps du Christ, qui est, plus merveilleusement encore, le temple de Dieu ; sur un troisième plan, celui de la présence d'incarnation, le Verbe fait chair, le Christ « Tête du Corps, c'est-à-dire de l'Eglise » (Col., 1, 18), est seul le Temple adorable de Dieu. Cette distinction des trois plans, des trois présences, des trois temples de Dieu, subsistera pour l'éternité. Éternellement *trois Temples, trois Demeures* ; éternellement, non pas *un* – ce serait évacuer toute la Révélation – mais *trois* « *Milieus divins* » inconfusibles.

22. Les trois temples, les trois demeures de Dieu représentent trois zones d'inégal mystère, mais concentriques. La première est présupposée à la seconde, et la seconde dépend de la troisième. La première résulte de la présence d'efficiencia ou d'immensité, qui donne naissance à l'univers ; c'est l'ordre de la nature ou de la création, celui du premier article du Symbole. Les deux autres demeures relèvent de l'ordre chrétien ou de la rédemption, celui du deuxième article du Symbole. Considérons un instant le rapport de ces deux demeures.

Dans le plan actuel de Dieu, tout l'ordre de la grâce et de la présence d'inhabitation, dans lequel se situe l'Eglise, dérive du Christ comme de sa source. Le Christ est « plein de grâce et de vérité », c'est « de sa plénitude que nous avons tous reçu, et grâce pour grâce » (Jean, I, 14 et 16). Il est « Tête pour l'Eglise, qui est son corps, la plénitude de celui qui remplit tout en tous » (Ephés., I, 23). Voilà donc dans le Christ une *sainteté créée* et communicable, celle de la grâce sanctifiante, qu'il possède en surabondance et qu'il déverse sur nous.

Mais outre cette sainteté créée, le Christ possède seul la *sainteté incréée* et incommunicable de son union personnelle (ou hypostatique) avec le Verbe. En lui seul « habite corporellement toute la plénitude de la divinité » (Col., II, 9) ; lui seul est « Dieu » (Jean, I, 1 ; XX, 28).

En vertu de sa sainteté créée et communicable, il nous donne « l'esprit d'adoption des enfants qui nous fait nous écrier : Abba, Père ! » (Rom., VIII, 15). En vertu de sa sainteté incréée et incommunicable, il est seul « le Fils unique qui est dans le sein du Père » (Jean, I, 18).

La double sainteté du Christ, la double beauté du Christ ¹, l'une infinie et incommunicable, l'autre finie et communicable à son seul corps mystique, tel est l'objet propre de la dévotion au Sacré-Cœur.

¹ La pensée de la double beauté, divine et humaine du Fils de Dieu, enivrait Marie de l'Incarnation, l'ursuline : « Au temps où je commençai à relever de maladie, une sentence de l'Ecriture sainte m'attira si fort l'esprit que, ma faiblesse ne pouvant supporter cet excès, je fus contrainte de jeter mes sentiments sur le papier, pour soulager mon cœur... C'étaient ces paroles du prophète : *Speciosus forma prae filiis hominum*. Une lumière très vive me remplit l'esprit de la double beauté du Fils de Dieu. Comme c'était à la seconde Personne de la sainte Trinité que mon âme avait accès, aussi était-ce à elle que s'adressaient mes aspirations, suivant les vues de l'Esprit. Tout était ineffable dans son fond. Voici du moins ce qui s'en peut exprimer : *Vous êtes le plus beau d'entre tous les enfants des hommes, ô mon Bien-Aimé ! Vous êtes beau mon cher Amour, en votre double beauté divine et humaine ! Vous êtes beau, mon cher Amour, et vous emportez mon esprit dans une vue inexplicable de ce que vous êtes en votre Père et de ce que votre Père est en vous.*

« Mais comment vous pourrais-je supporter dans vos splendeurs, si vous ne ravissiez mon cœur et mon esprit, et si, dans ce ravissement, vous ne l'introduisiez dans vous-même, lui donnant une capacité qui le rend une même chose avec vous... O mon divin Epoux, qu'est ceci ? Je vous vois tout à votre Père et vous êtes tout à moi ! Votre Père et vous, êtes tout à moi, et je ne sais comment cela fait ! Je me vois dans l'UN, de qui je fais ce que je veux par l'empire que cet UN me donne, qui est mon Amour et ma Vie !.. C'est vous qui me tenez sous votre empire, et ensuite, ou plutôt, au même temps, vous m'inspirez, en sorte que je vous parle comme si j'avais l'empire sur vous ! » Le témoignage de Marie de l'Incarnation, ursuline de Tours et de Québec, Paris, Beauchesne, 1932, p. 244. A rapprocher du texte de saint Jean de la Croix, cité plus haut : « Miens sont les cieux et mienne est la terre... »

23. Le mystère de la présence d'immensité est sans fond ; celui de la présence d'inhabitation est plus intime encore ; mais comment entrevoir la possibilité même de la présence d'incarnation ? Comment le Verbe, comment la Parole infinie subsistante a-t-elle pu *être* l'Enfant – *in-fans* – privé de parole de la crèche ? Ce petit enfant, dont la vie menacée n'est protégée que par deux émigrants sans défense fuyant vers le pays d'Egypte, *était-il* vraiment le Tout-puissant, le Créateur des mondes ?

Le « Dieu de Dieu, Lumière de Lumière, vrai Dieu du vrai Dieu, engendré et non créé, consubstantiel au Père, par qui tout a été fait », sentait-il quelque besoin de s'unir personnellement notre chair fragile, infirme, vulnérable ? A cette question nous savons qu'il n'a y qu'une réponse : « Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique ». Et nous ajoutons : « Est-il incroyable qu'un Dieu aime et que la bonté se communique ? Que ne fait pas entreprendre à tous tout ce qui porte le nom d'amour ? Que si l'homme, qui n'est que faiblesse, tente l'impossible, Dieu, pour contenter son amour, n'exécutera-t-il rien d'extraordinaire ? » ¹

Oui, l'amour fait désirer ces folies. Mais une nature humaine pouvait-elle soutenir une telle proximité de Dieu ? L'enfant de la crèche, plus tard le petit garçon parmi les autres petits garçons, l'adolescent parmi les autres adolescents, a-t-il pu porter le poids de la divinité sans fléchir ? Et comment a-t-il pu voiler à ses compagnons d'âge un tel secret ? « Sous la cendre de son humanité, dit sainte Catherine de Sienne, se cachait le Feu de sa divinité » ; comment un tel Feu a-t-il pu laisser subsister une si mince enveloppe, comment n'a-t-il pas tout consumé, tout volatilisé ? Une fois de plus, mais en la chargeant d'une signification encore inouïe, il nous faut revenir à l'image du Buisson qui ne se consumait pas. Dieu est un Feu qui ne va pas à détruire, mais à illuminer et à transfigurer ce qui sort de ses mains. Il est épris d'un incompréhensible amour pour la race misérable des hommes ; et en retour il leur envoie, non plus de simples prophètes, mais son Fils unique, pour espérer et mendier d'eux un peu d'amour.

24. L'image du Buisson ardent se rencontre encore dans la liturgie, non certes pour exprimer quelque mystère plus sublime, mais pour redescendre, en partant de ce mystère, vers les simples hommes et leur faire

¹ BOSSUET, *Oraison funèbre d'Anne de Gonzague de Clèves*.

entendre le bienfait de la venue et de la demeure au milieu d'eux du Verbe incarné.

Voici la troisième des antiennes composées à la gloire de la Vierge pour la fête de la Circoncision : « Le Buisson que voyait Moïse et qui ne se consumait pas, nous avons compris qu'il était à la louange de ta perpétuelle virginité : ô Mère de Dieu, intercède pour nous ! »

Comment nous approcher avec amour du Christ sans que passe dans nos cœurs, non certes la sainteté créée de sa Filiation divine, mais quelque effluve nouveau de sa sainteté créée, de cette grâce et de cette vérité qu'il est venu répandre sur la terre, et dès lors quelque intensification en nous de la présence d'inhabitation des trois divines personnes ? D'où le même incoercible besoin chez Siméon de prendre l'Enfant dans ses bras (Luc, II, 28), chez la pécheresse de se jeter pour les embrasser aux pieds du Sauveur (Luc, VII, 38), chez Marie de Magdala de vouloir le toucher et le retenir ici-bas après sa résurrection (Jean, XX, 17 ; Mt., XXVIII, 9). D'où encore les suprêmes confidences : « Prenez et mangez, ceci est mon corps... » (Mt. XXVI, 26) ; « Qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle... » (Jean, VI, 54).

Dans cet ordre, qui pourrait jamais penser égaler la Vierge, laquelle, ayant porté dans son sein le Verbe fait chair, s'est irradiée à ce contact (Apoc., XII, 1), et, se cachant dans sa lumière, est devenue, comme il a désiré que le fussent ses disciples, « lumière du monde » (Mt., V, 14) ?

Mais ce même contact avec le Corps du Christ, nous pouvons le retrouver dans l'Eucharistie, avec les pauvres moyens de notre foi et de notre amour. « Seigneur mon Dieu, est-il écrit dans l'*Imitation*¹, mon Créateur et mon Rédempteur, j'aspire à te recevoir aujourd'hui avec la même tendresse, révérence, louange et vénération, avec la même gratitude, dignité et charité, avec la même foi, espérance et pureté, que te reçut et désira ta très sainte Mère, la glorieuse Vierge Marie, quand l'Ange lui annonçant le mystère de l'Incarnation, elle répondit humblement et dévotement : Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon ta parole ». C'est du contact avec le Corps du Christ que dérive, sur le plan de la présence d'inhabitation, l'Eglise.

*

¹ Livre IV, chap. 17.

25. Sans la présence d'immensité, il n'y aurait pas de monde ; sans la présence d'inhabitation, il n'y aurait pas d'Eglise ; sans la présence d'incarnation, il n'y aurait pas de Christ selon la chair. Ni le monde, ni l'Eglise, ni le Christ n'étaient nécessaires ; ils pouvaient éternellement ne pas exister ; ils sont de purs dons souverainement libres de la bonté divine. Mais maintenant ils existent pour toujours, ils ne seront ni confondus entre eux ni anéantis. La présence d'immensité dans le monde, la présence d'inhabitation dans l'Eglise, la présence d'incarnation dans le Christ resteront distinctes. A la fin du temps, il est vrai, le monde sera changé en de nouveaux cieux et une nouvelle terre, mais non détruit ; l'Eglise tout entière avec les élus ressuscités passera dans la gloire de la vision et de l'amour béatifiques ; elle se serrera autour du Christ transfiguré de Pâques et de l'Ascension. C'est sans les transsubstantier aucunement en lui, sans brouiller les distinctions entre la présence d'incarnation, la présence d'inhabitation, la présence d'immensité, que le Christ Pantocrator, s'étant soumis toutes choses, « se soumettra lui-même à Celui qui lui a tout soumis » (I Cor., xv, 28). Alors « Dieu sera tout en tous » (*Ibid.*), non par une plérômisation de *confusion*, telle que la concevaient les stoïciens – à qui n'avaient été révélées ni la présence de création, ni la présence d'inhabitation, ni la présence d'incarnation, pour qui Dieu était l'Ame du monde, pour qui donc Dieu et le monde formaient vraiment un « complexe organique » – mais par une plérômisation de *distinction*, où ce qui se complète et s'achève, c'est non pas l'Etre absolu – laissons ces folies ¹ –, mais c'est le monde, par le suprême exercice de la présence de création ; c'est l'Eglise, par le suprême exercice de la présence d'inhabitation ; et où, dans le Christ même, qui est Dieu fait chair, l'inconfusion des deux natures, selon la foi de Chalcédoine, reste absolue, sa nature humaine transfigurée et glorifiée ne pouvant en rien achever ni compléter la Divinité, mais restant éloignée d'elle par un abîme éternel et infranchissable.

Janvier 1962

CHARLES JOURNET

¹ N'allons pas surtout les prêter à saint Paul.

Réflexions sur le procès du Père Robert Davezies

9 janvier 1962 – 12 janvier 1962

Le procès du Père Davezies, de la Mission de France, pose un problème complexe qu'il ne faut pas hésiter à scruter dans ses profondeurs, sous une lumière chrétienne.

Sa prise de conscience du drame algérien s'accompagne d'une indignation, que nous partageons avec lui, devant le mutisme des « bien-pensants ». Elle le pousse à publier durant l'hiver 1946-1947 une brochure accablante : « Les rappelés témoignent », qui n'est saisie par personne, mais se heurte au refus de regarder la vérité bien en face ou à une indifférence pire que l'hostilité. Jusqu'ici nous le suivons parfaitement. Il était urgent de rompre un silence de complaisance qui couvrait la torture et allait, à la longue, devenir une complicité – consciente ou non – avec le mal.

Un autre prêtre de la Mission de France, qui a témoigné au procès, a rappelé au tribunal le scandale provoqué chez des chrétiens par les sévices qu'ils voyaient infliger aux musulmans. Certains ont perdu la foi, comme ce jeune converti au Christ qui, durant une année, malgré ses protestations, a été chargé de noter les comptes rendus d'interrogatoires et les renseignements arrachés par la torture aux combattants algériens. A son retour en France, il a sombré dans le désespoir ; il est en passe de devenir fou. Un autre disait à ce même prêtre : « Après tout ce que j'ai fait en Algérie, je ne peux plus être en paix avec Dieu, ni communier au Christ. » Un jeune camionneur de 24 ans, devenu catholique, s'écriait : « Tu m'as appris la fraternité universelle et le respect d'un Dieu Père, là-bas j'ai tout le temps agi contre ces principes. »

Beaucoup de jeunes sont rentrés d'Algérie dégradés, voire pervers par les massacres et les tortures auxquels ils ont dû participer. Pour sauvegarder des existences humaines et des biens matériels, au nom d'une civilisation dite chrétienne, on leur a demandé de sacrifier un bien plus précieux : leur âme.

Devant une telle situation, le silence d'un prêtre eût été coupable, inexcusable.

Mais fallait-il quitter le plan du témoignage d'Eglise pour entrer dans celui de la politique? Fallait-il soutenir et favoriser les activités des membres du FLN et tenter à tout prix de leur assurer la liberté d'action dont ils étaient privés en France? Voilà la question.

« Je pense, a dit un pasteur, témoin au procès, que le Père Davezies a été conduit à choisir la violence qui libère contre la violence qui opprime ». Et le même témoin de déclarer : « La vie des autres, l'honneur des autres, la liberté des autres doivent nous être plus importants que notre vie, notre honneur, notre liberté... la cause de l'opprimé passe avant celle de l'autorité; la Bible est décidément un livre dangeureux .»

Cette explication nous paraît insuffisante. Les attermolements des pouvoirs publics, la lâcheté de ceux qui, sachant la vérité, l'ont tue systématiquement ou l'ont trahie, publiant les atrocités commises par des Musulmans et dissimulant les tortures infligées par des Français, ont poussé le Père Davezies à prendre parti.

« Quel prêtre, quel chrétien pourrait demeurer sourd au cri qui monte d'en bas et réclame, dans le monde d'un Dieu juste, justice et fraternité? »

Cet appel du Pape Pie XII date de 1942. Robert Davezies ne l'a pas jugé périmé. Il a élevé la voix, dans un désert de silence, au nom d'une conception de la fraternité humaine qui lui fit dénoncer les procédés intolérables d'une guerre surnommée « pacification » et les moyens employés pour briser la résistance d'un peuple qui se veut libre.

« Je n'ai de haine pour personne, a-t-il déclaré, je déteste la guerre. Ici j'ai pris parti contre la guerre d'Algérie. Si je l'ai fait, c'est parce que j'ai senti la détérioration de la conscience des jeunes gens qui revenaient de là-bas. Mais c'est aussi, plus encore, les souffrances du peuple algérien qui m'ont déterminé... J'ai entendu les cris de Djamilia Boupacha torturée et je n'ai pas pu laisser hurler seule une jeune fille de vingt ans. »

Le Père Davezies a publié deux livres : Le Front et Le Temps de la justice. Certains passages de ces livres sont davantage du ressort d'un homme politique que d'un prêtre. Puis il s'est engagé résolument dans le combat. Il a été conduit à prendre des options de plus en plus difficiles, et à chercher les moyens d'une action efficace. Il n'a pas hésité à faciliter le passage des militants du FLN ou à les soustraire aux recherches de la justice de son pays. Quand il s'agit d'une guerre, hélas! toute efficacité se solde au prix du sang et souvent du sang des autres. Cette remarque vaut aussi bien pour ceux des aumôniers militaires qui ont sollicité et obtenu un poste de commande. Est-ce le rôle d'un prêtre de devenir officier dans les cadres de l'armée française ou de militer

aux côtés du FLN ? Ni l'un ni l'autre de ces choix ne paraissent compatibles avec la notion du sacerdoce. On comprend mieux l'évolution d'un Jeanson, qui se dit athée et n'avait d'autre ressource devant l'ampleur du mal que de se jeter à corps perdu dans la lutte. La nature même de l'engagement du P. Davezies l'a fait passer du plan de la charité divine à celui de la générosité humaine, du plan de la fécondité spirituelle à celui de l'efficacité temporelle. Son témoignage s'explique par la bonne conscience des oppresseurs et le scandale des opprimés. Un Algérien a remarqué au procès :

« J'ai vu en lui une certaine image de la France que nous avons appris à connaître, nous Algériens, qui avons eu la chance de fréquenter les écoles françaises. Je lui dis toute mon amitié. »

A ce niveau de solidarité humaine, la prise de position du P. Davezies reste valable et nécessaire. Mais pour donner au mystère du mal la vraie réponse il faut la chercher dans un mystère plus haut : celui de l'Amour crucifié. Peut-être Dieu attendait-il d'un prêtre non pas qu'il se désolidarise de ses frères souffrants, mais qu'il accepte, pour les sauver, de sacrifier jusqu'aux possibilités humaines de son action ? Le Fils de Dieu fait homme a déclaré : « Vous, vous jugez selon la chair, Moi je ne juge personne... » (Jean, VII, 15). « Car Dieu n'a pas envoyé son Fils dans le monde pour condamner le monde, mais pour que le monde soit sauvé par lui (Jean, III, 17). « Oui, Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique, pour que tout homme qui croit en lui ne périsse pas, mais ait la vie éternelle » (Jean, III, 16).

Et Jésus crucifié par les hommes, pour sauver les hommes, implorait ainsi son père sur la croix : « Père, pardonne leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font » (Luc, XXIII, 34).

Le disciple n'est pas au-dessus du Maître. Pour aimer les autres il faut aimer Dieu par-dessus tout et accepter que notre amour passe d'abord par lui et qu'il en dispose comme il l'entend. Peut-être Dieu attendait-il, justement d'un prêtre, qu'il entre dans cette nuit combien déchirante mais salvatrice du mystère de la Rédemption.

Ce sont là des réflexions qui ne diminuent en rien la valeur de témoignage d'un chrétien avide de justice face au pouvoir. Et la responsabilité du tribunal militaire de Reuilly, qui condamne le Père, Davezies pour acquitter, la même semaine, trois militaires coupables d'avoir torturé une femme musulmane jusqu'à la mort, demeure écrasante.

Mais c'est un devoir pour chacun de nous de méditer ce drame à la lumière de l'Evangile. En priant Dieu d'éclairer pour nous le mystère du mal par celui de l'amour.

Je citerai pour conclure deux phrases du journal posthume d'un dominicain, le père Couturier, qui lui aussi a souffert dans l'Eglise et pour l'Eglise :

« Ne détestez pas le mal plus que vous n'aimez le bien : que votre haine du mal ne soit pas plus grande que votre amour du bien, parce qu'alors vous auriez un cœur haineux, plus de haine que d'amour. »

« Il faut tout accepter, tout supporter pour rester sans aucune restriction dans l'Eglise, mais il faut savoir aussi, sans fin, sans relâche, presser sur ses bords, sur ses frontières pour la dilater. Et cela d'un seul et même mouvement né de la foi. »

ELISABETH DE MIRIBEL

La doctrine de l'Eglise sur l'usage du Mariage

INTRODUCTION

1. Pourquoi l'idée de rassembler ici quelques textes des trois derniers pontificats et concernant l'usage du mariage ? On nous dit, d'une part, que l'Etat de Vaud se préoccuperait actuellement du problème du « contrôle des naissances », en vue de freiner le développement démographique. D'autre part, sous prétexte de prévenir les avortements qui hélas se multiplient, une action est entreprise chez nous pour divulguer l'usage des moyens contraceptifs. M. W. Geisendorf écrit dans *Médecine et Hygiène*, 10 novembre 1958 : « En 1940, dans une publication restée très actuelle, mon maître Koenig disait : *Nulle loi humaine ne peut forcer la femme à concevoir. La limitation des naissances est pour nous médecins le meilleur moyen, je dirai même le seul efficace, pour combattre l'avortement provoqué, cette suppression d'une vie humaine qui avilit la femme, l'homme et le mariage, et entraîne des conséquences incalculables pour la santé physique et morale de la femme* ». M. W. Geisendorf continue : « La contraception doit nous permettre également de restreindre les demandes d'avortement médical qui représentaient à peine un problème en 1940 et qui deviennent maintenant d'année en année plus nombreuses. Il n'est aucunement question de faire de la propagande anticonceptionnelle, ce qui est contre la vocation du médecin dispensateur de vie, et ce qui choquerait une grande partie de notre population. La contraception est un problème individuel à traiter entre la femme (ou le ménage) et son médecin et ce dernier doit en contrôler l'application ». La suite de l'article examine les différents contraceptifs, en signalant leurs inconvénients respectifs. Et voici la conclusion : « Depuis trois ans, à la Maternité de Genève, une de nos assistantes sociales est chargée de s'approcher de chaque malade avant sa sortie pour lui demander si elle désire ou non des conseils de contraception : dans l'affirmative, la femme est engagée à s'adresser à son médecin ou si elle le préfère aux consultations de la Maternité ou de la Policlinique gynécologique et obstétricale. Les médecins qui ne veulent ni enseigner eux-mêmes la contraception ni adresser dans ce but à un confrère des malades peu fortunées, peuvent les envoyer à la Policlinique avec une feuille d'ordonnance portant la mention : pour enseignement de la contraception ».

2. On voit dans quel sens descend le courant de ce que l'Évangile appelle « le monde ». Pour remonter ce courant et retrouver les indications de la volonté divine, l'Église pourra-t-elle compter sur l'aide parallèle des Confessions Réformées ? ¹ Hélas non. Les Églises protestantes sont, ici, comme prises de vertige. La doctrine pessimiste, luthérienne et calvinienne, de la corruption foncière de la nature humaine par le péché originel, leur a fait perdre le sens d'une loi naturelle, inscrite par le Créateur, dans les entrailles mêmes de l'homme. La IX^e Conférence de Lambeth (juillet 1958) reste dans le vague sur la question de la moralité objective de l'emploi des contraceptifs. Les commentaires de la Commission chargée alors d'étudier cette question vont plus loin : « Des techniques et des moyens pour la prévention de la conception rendent à présent aisément possible la procréation à volonté. Ainsi se trouve brisée la vieille relation directe entre union sexuelle et procréation des enfants. La crainte qui a si longtemps plané sur les relations conjugales a maintenant en grande partie disparu, et, avec elle, bien des disciplines habituelles à la conduite sexuelle. Dans la situation nouvelle, de nouveaux problèmes apparaissent au jugement de la conscience, et de nouvelles possibilités à la relation conjugale... Le choix des *moyens* du family planning est en bonne partie affaire de considération clinique et esthétique, ne requérant pas d'autre condition que d'être acceptable à la conscience chrétienne ». Le Conseil national des Églises d'Amérique affirme : « La nécessité d'une certaine forme de contrôle effectif du nombre des enfants et l'espacement de leur naissance ne peuvent être mis en question ; l'emploi prudent et restreint de contraceptifs pour les couples mariés est normal. Cette position a été prise parce qu'il semble important d'espacer les naissances, d'assurer la protection de la mère et de l'enfant, et parce que les rapports sexuels entre époux sont légitimes lorsqu'ils sont l'expression de leur union spirituelle et de leur affection réciproque ». Un rapport publié en 1959 par *The World Council of Churches* porte : « Quels sont les moyens dont disposent proprement les chrétiens pour empêcher qu'une relation conjugale n'amène une conception ? Etant admis que les époux sont en droit d'agir de la sorte, il est manifeste qu'il n'y a aucune distinction morale à établir entre les moyens maintenant connus et utilisés ; entre l'usage des périodes agénésiques, ou l'usage des occlusifs qui s'opposent à la rencontre du sperme et de l'ovule, ou même l'usage de produits capables d'inhiber ou de contrôler de façon effective et sans inconvénient l'ovulation en fonction des calculs prévus ; il reste que les moyens utilisés doivent être acceptables aux deux époux en conscience chrétienne, et ne leur causer, autant qu'ils peuvent en avoir l'évidence, aucun tort physique ou affectif ». Tout l'effort de la théologie protestante consistera à affirmer que la procréation est une fin accidentelle et accessoire du mariage, qui ne dépend finalement que du libre jugement individuel des époux.

¹ Sur ce point, cf. S. de Lestapis, S.J., *La limitation des naissances*, Paris, Spes, 1960, pp. 28-39.

3. On a dit de l'Eglise qu'elle était, au cours des siècles, en regard de tous les courants qui proclament la corruption foncière de la nature humaine, le *Conservatoire de la Métaphysique*. Il faut ajouter : elle est, en même temps, le *Conservatoire du Droit naturel et de la Loi naturelle*. Pour elle, le second article du Credo : « Et en Jésus-Christ, son Fils unique... », loin d'annuler le premier : « Je crois en Dieu, le Père tout-puissant, Créateur... », est seul capable de nous en découvrir la grandeur et la dignité. La doctrine de l'Eglise, sur l'homme, sa nature, sa destinée temporelle, est haute. Elle n'est pas inhumaine, elle est au contraire profondément humaine. Elle est surhumaine, oui. Elle sait que l'homme, individu, famille, communauté civile, n'est pas fait pour se replier sur lui-même et sombrer dans l'égoïsme et la stérilité. Elle sait que l'homme, individu, famille, communauté civile *n'est pleinement homme que dans l'effort qu'il fait pour se dépasser*. Non, certes dans le dépassement illusoire, mensonger, amer et sanglant des mythes ; mais dans un dépassement qui vient dégager et illuminer l'image de Dieu déposée en lui au moment de sa création, et dans laquelle peut se réfléchir, comme dans un miroir, la gloire même de son Seigneur (II Cor., III, 18).

II. TEXTES

*Usage licite et illicite du mariage*¹

« Il faut commencer par les enfants, que beaucoup osent nommer une charge fastidieuse de la vie conjugale : à les en croire, les époux doivent avec soin s'épargner cette charge, non point, d'ailleurs, par une vertueuse continence (permise dans le mariage aussi, quand les deux époux y consentent). mais en viciant l'acte de la nature. Les uns revendiquent le droit à cette criminelle licence, parce que, ne supportant point les enfants, ils désirent satisfaire la seule volupté, sans aucune charge ; d'autres, parce qu'ils ne peuvent, disent-ils, ni garder la continence, ni – à raison de leurs difficultés personnelles, ou de celles de la mère, ou de leur condition familiale – accueillir des enfants.

« Mais aucune raison, assurément, si grave soit-elle, ne peut faire que ce qui est intrinsèquement contre nature devienne conforme à la nature honnête. Puisque l'acte du mariage est, par sa nature même, destiné à la génération des enfants, ceux qui, en l'accomplissant, s'appliquent délibérément à lui enlever sa force et son efficacité, agissent contre la nature ; ils font une chose honteuse et intrinsèquement deshonnête...

« En conséquence, comme certains, s'écartant manifestement de la doctrine chrétienne telle qu'elle a été transmise depuis le commencement, et toujours fidèlement gardée, ont jugé bon récemment de prêcher d'une façon retentissante, sur ces pratiques, une autre doctrine, l'Eglise catholique, investie par Dieu même de la mission d'enseigner et de défendre l'intégrité des mœurs et l'honnêteté, debout au milieu ces ruines morales, élève bien haut la voix par

¹ PIE XI, Encyclique *Casti connubii*, 31 décembre 1930, cf. E. Marmy, *La communauté humaine*, Fribourg, Saint-Paul, 1949, nos 317-331.

Notre bouche en signe de sa divine mission, pour garder la chasteté du lien nuptial à l'abri de cette souillure, et elle promulgue de nouveau : *que tout usage du mariage, quel qu'il soit, dans l'exercice duquel l'acte est privé, par l'artifice des hommes, de sa puissance naturelle de procréer la vie, offense la loi de Dieu et la loi naturelle, et que ceux qui auront commis quelque chose de pareil se sont souillés d'une faute grave.*

« C'est pourquoi, en vertu de Notre suprême autorité et de la charge que Nous avons de toutes les âmes, Nous avertissons les *prêtres* qui sont attachés au ministère de la confession et *tous ceux qui ont charge d'âmes*, de ne point laisser dans l'erreur, touchant cette très grave loi de Dieu les fidèles qui leur sont confiés, et bien plus encore de se prémunir eux-mêmes contre les fausses opinions de ce genre, et de ne pactiser en aucune façon avec elles. Si d'ailleurs un confesseur, ou un pasteur des âmes – ce qu'à Dieu ne plaise ! – induisait en ces erreurs les fidèles qui lui sont confiés, ou si du moins, soit par une approbation soit par un silence calculé, il les y confirmait, qu'il sache qu'il aura à rendre à Dieu, le Juge suprême, un compte sévère de sa prévarication ; qu'il considère comme lui étant adressées ces paroles du Christ : *Ce sont des aveugles qui guident des aveugles ! or si un aveugle guide un aveugle, tous les deux tomberont dans la fosse* (Mt., xv, 14).

« Quant aux motifs allégués pour justifier le mauvais usage du mariage, il n'est pas rare – pour taire ceux qui sont honteux – que ces motifs soient feints ou exagérés. Néanmoins, l'Eglise, cette pieuse Mère, comprend, en y compatissant, ce que l'on dit de la santé de la mère et du danger qui menace sa vie. Et qui ne pourrait y réfléchir sans s'émouvoir de pitié ? Qui ne concevrait la plus haute admiration pour la mère qui s'offre elle-même, avec un courage héroïque, à une mort presque certaine, pour conserver la vie à l'enfant une fois conçu ? Ce qu'elle aura souffert pour remplir pleinement le devoir naturel, Dieu seul, dans toute sa richesse et toute sa miséricorde, pourra le récompenser, et il le fera sûrement dans une mesure non seulement pleine mais surabondante.

« L'Eglise le sait fort bien aussi : il n'est pas rare qu'un des deux époux subisse le péché plus qu'il ne le commet, lorsque pour une raison tout à fait grave, il laisse se produire une perversion de l'ordre, qu'il ne veut pas lui-même ; il en reste, par suite, innocent, pourvu qu'alors il se souvienne aussi de la loi de charité, et ne néglige pas de dissuader et d'éloigner du péché son conjoint.

« Il ne faut pas non plus accuser d'actes contre nature les époux qui usent de leur droit suivant la saine et naturelle raison, si, pour des causes naturelles, dues soit à des circonstances temporaires, soit à certaines déficiences physiques, une nouvelle vie n'en peut pas sortir. Il y a, en effet, tant dans le mariage lui-même que dans l'usage du droit matrimonial, des fins secondaires – comme le sont l'aide mutuelle, l'amour réciproque à entretenir et le remède à la concupiscence – qu'il n'est pas du tout interdit aux époux d'avoir en vue, pourvu que la nature intrinsèque de cet acte soit sauvegardée, et sauvegardée du même coup sa subordination à la fin première.

« Pareillement, Nous sommes touché au plus intime du cœur par le gémissément de ces époux qui, sous la pression d'une dure indigence, éprouvent la plus grande difficulté à nourrir leurs enfants. Mais il faut veiller à ce que les funestes conditions des choses extérieures ne fournissent pas l'occasion à une erreur bien plus funeste encore. Aucune difficulté extérieure ne saurait surgir qui puisse entraîner une dérogation à l'obligation créée par les commandements de Dieu qui interdisent les actes intrinsèquement mauvais par leur nature même ; dans toutes les conjonctions, les époux peuvent toujours, fortifiés par la grâce de Dieu, remplir fidèlement leur devoir et préserver leur chasteté conjugale de cette tache honteuse ; telle est la vérité inébranlable de la pure foi chrétienne, exprimée par le magistère du concile de Trente (Denz., N° 804) : Personne ne doit prononcer ces paroles téméraires, interdites sous peine d'anathème, par les Pères, *qu'il est impossible à l'homme justifié d'observer les préceptes de Dieu. Car Dieu ne commande pas des choses impossibles, mais en commandant il vous*

avertit de faire ce que vous pouvez et de demander ce que vous ne pouvez pas, et il vous aide à le pouvoir.

*L'avortement*¹

« Quant au crime par lequel il est attenté à la vie de l'enfant encore caché dans le sein de sa mère, les uns veulent que ce soit là chose permise et laissée au bon plaisir de la mère ou du père ; d'autres reconnaissent que c'est chose illicite, à moins de causes exceptionnellement graves, auxquelles ils donnent le nom d'*indication* médicale, sociale, eugénique. Les lois pénales de l'Etat, qui interdisent de tuer l'enfant engendré mais non encore né, devraient dans le cas d'une telle *indication* suspendre leur effet pénal. Que penser de cette soi-disant *indication médicale ou thérapeutique* ? Nous avons déjà dit combien nous ressentons de pitié pour la mère que l'accomplissement du devoir naturel expose à de graves périls pour sa santé, voire pour sa vie même : mais quelle cause pourrait jamais suffire à excuser en aucune façon le meurtre direct d'un innocent ? Car c'est de cela qu'il s'agit ici. Que la mort soit donnée à la mère ou qu'elle soit donnée à l'enfant, elle va contre le précepte de Dieu et contre la voix de la nature : *Tu ne tueras pas*. La vie de l'un et de l'autre est chose pareillement sacrée ; personne, *pas même les pouvoirs publics*, ne pourra jamais avoir le droit d'y attenter. C'est sans l'ombre de raison qu'on fera dériver ce droit du *jus gladii*, qui ne vaut que contre les coupables. Il est absolument vain aussi d'alléguer ici le droit de se défendre jusqu'au sang contre un injuste agresseur (car qui pourrait donner ce nom d'injuste agresseur à un enfant innocent ?). Il n'y a pas non plus ici ce qu'on appelle le droit de nécessité extrême qui puisse permettre jusqu'au meurtre direct d'un innocent. A protéger par conséquent et à sauvegarder chacune des deux vies, celle de la mère et celle de l'enfant, les médecins probes et habiles font de louables efforts ; par contre ils se montreraient fort indignes de leur noble profession médicale, ceux qui, sous apparence de remèdes, ou poussés par une fausse compassion, se livreraient à des interventions meurtrières...

« Enfin ceux qui, dans les nations, tiennent le pouvoir ou élaborent les lois, n'ont pas le droit d'oublier qu'il appartient aux pouvoirs publics de défendre la vie des innocents par des lois et des pénalités appropriées, et cela d'autant plus que ceux dont la vie est en péril et menacée, ne peuvent se défendre eux-mêmes ; et c'est assurément le cas, entre tous, des enfants cachés dans le sein de leur mère. Que si les autorités de l'Etat n'omettent pas seulement de protéger ces petits ; mais si par leurs lois et leur décrets ils les abandonnent et les livrent même aux mains de médecins ou d'autres, pour que ceux-ci les tuent, qu'ils se souviennent que Dieu est juge et vengeur du sang innocent qui, de la terre crie vers le ciel ».

*Attentat à la vie de l'innocent*²

« Jamais et dans aucun cas l'Eglise n'a enseigné que la vie de l'enfant doit être préférée à celle de la mère. Il est erroné de poser la question selon cette alternative. Ni la vie de la mère ni celle de l'enfant ne peuvent être soumises à un acte de suppression directe. Dans un cas comme dans l'autre, il n'y a qu'une chose qui puisse être exigée : c'est qu'on fasse tous ses efforts pour sauver la vie des deux, de la mère et de l'enfant. C'est une des plus belles et des plus nobles aspirations de la médecine de chercher toujours de nouvelles voies pour assurer la vie de l'un et de l'autre. Que si, malgré tous les progrès de la science,

¹ *Ibid.*, n° 323, 324, 326.

² PIE XII, Allocution aux participants du Congrès du Front de la Famille, 26 novembre 1951, *Relations humaines et Société contemporaine*, Fribourg, Saint-Paul, n° 1179, 1180, 1183.

il reste encore et doit rester dans l'avenir des cas où il faille envisager la mort de la mère, quand celle-ci veut conduire à son terme la vie qu'elle porte en elle et non la détruire en violation du commandement de Dieu : *Tu ne tueras pas*, il ne reste au médecin, qui jusqu'au dernier instant se sera efforcé de secourir et de sauver, qu'à s'incliner avec respect devant les lois de la nature et les dispositions de la divine Providence...

« Nous Nous sommes toujours servi à dessein de l'expression, attentat direct à la vie de l'innocent, *meurtre direct*. Parce que si, par exemple, la conservation de la vie de la future mère, indépendamment de son état de grossesse, requerrait d'urgence une opération chirurgicale ou une autre action thérapeutique qui aurait pour conséquence accessoire, nullement voulue ou cherché, mais inévitable – la mort de l'embryon, un tel acte ne pourrait plus être qualifié d'attentat direct à une vie innocente. *Dans ces conditions l'opération peut être licite*, comme le seraient d'autres interventions médicales similaires, pourvu toutefois qu'il s'agisse d'un bien de valeur élevée, comme la vie, et qu'il ne soit pas possible de renvoyer l'opération après la naissance de l'enfant, ni de recourir à un autre remède efficace. »

*La continence absolue*¹

« Dans l'exercice de votre profession, vous vous trouvez parfois en face de cas très délicats, où l'on ne peut exiger, par exemple, d'encourir le risque de la maternité, et où même elle doit être absolument évitée ; et où, d'autre part, l'observance des périodes agénésiques ou ne procure pas une sécurité suffisante, ou encore doit être écartée pour d'autres motifs... Si à votre jugement sûr et expérimenté, les conditions requièrent absolument un *non*, c'est-à-dire l'exclusion de la maternité, ce serait un tort et une erreur d'imposer ou de conseiller un *oui*. Il s'agit, en effet, ici de faits concrets et, par conséquent, d'une question non de théologie, mais de médecine ; elle est donc de votre compétence... »

« Et voici que vous êtes de nouveau appelées à exercer votre apostolat, dans la mesure où vous ne laissez aucunement en doute que, même dans ces cas extrêmes, toute manœuvre préventive et tout attentat direct à la vie et au développement du germe sont défendus en conscience et exclus ; et qu'une seule voie reste ouverte qui est celle de l'abstention de tout exercice complet de la faculté naturelle. Ici votre apostolat vous oblige à avoir un jugement clair et sûr et une calme fermeté. »

« Mais on objectera qu'une telle abstention est impossible, qu'un pareil héroïsme est irréalisable. Cette objection, vous l'entendez aujourd'hui, vous la lirez partout, même de la part de ceux qui, par devoir, ou du fait de leur compétence, devraient être capables de juger bien autrement... Dieu n'oblige pas à l'impossible. Mais Dieu oblige les époux à la continence si leur union ne peut s'accomplir selon les règles de la nature. Donc en ce cas la continence est possible... C'est faire tort aux hommes et aux femmes de notre temps que de les estimer incapables d'un héroïsme continu. Aujourd'hui, pour tant de motifs – peut-être sous l'étreinte de la dure nécessité, ou quelquefois au service de l'injustice –, l'héroïsme s'exerce à un degré et avec une extension que dans les temps passés on aurait cru impossibles... »

La régulation des naissances

« L'Eglise sait considérer avec sympathie et compréhension les réelles difficultés de la vie matrimoniale à notre époque... Nous avons affirmé la légitimité... d'une *régulation des naissances*, laquelle, contrairement à ce qu'on

¹ PIE XII, Allocution aux membres de l'Union catholique italienne des sages-femmes, 29 octobre 1951. Cf. *Relations humaines et société contemporaine*, n° 1139 à 1143, Fribourg, Saint-Paul.

appelle *contrôle des naissances* est compatible avec la loi de Dieu. On peut même espérer (mais en cette matière l'Eglise laisse naturellement l'appréciation à la science médicale) que celle-ci réussira à donner à cette méthode licite une base suffisamment sûre, et les plus récentes informations semblent confirmer une telle espérance »¹.

« La mise à profit de la stérilité temporaire naturelle, dans la méthode Ogino-Knaus, ne viole pas l'ordre naturel, puisque les relations conjugales répondent à la volonté du Créateur. Quand cette méthode est utilisée pour des motifs sérieux proportionnés, elle se justifie moralement »².

Stérilisation directe, imposée ou volontaire ³

« Les magistrats n'ont aucun droit direct sur les membres de ceux qui leur sont soumis. Ils ne peuvent jamais, ni pour raison d'eugénisme, ni pour aucune sorte de raison, blesser et atteindre directement l'intégrité du corps, dès lors qu'aucune faute n'a été commise et qu'il n'y a aucune raison d'infliger une peine sanglante. Saint Thomas d'Aquin enseigne la même chose lorsque, se demandant si les juges humains peuvent infliger du mal à un homme pour prévenir des maux futurs, il le concède pour quelques maux, mais il le nie à bon droit et avec raison pour ce qui concerne la lésion du corps : *Jamais, dit-il, suivant le jugement humain, personne ne doit, sans avoir commis une faute, être puni d'une peine meurtrissante : on ne peut ni tuer, ni mutiler, ni frapper.*

« Les individus eux-mêmes n'ont sur les membres de leur propre corps d'autre puissance que celle qui se rapporte à leurs fins naturelles ; ils ne peuvent ni les détruire, ni les mutiler, ni les rendre, par d'autres moyens, inaptés à leurs fonctions naturelles, sauf quand il est impossible de pourvoir autrement au bien du corps entier : tel est le ferme enseignement de la doctrine chrétienne, telle est aussi la certitude que fournit la lumière de la raison. »

Distincte de la stérilisation directe, la stérilisation indirecte peut être licite ⁴

« La stérilisation directe, disions-nous le 29 octobre 1959 – c'est-à-dire qui vise, comme moyen et comme but à rendre impossible la procréation – est une grave violation de la loi morale et est, par conséquent, illicite. Même l'autorité publique n'a aucun droit, sous prétexte de quelque indication que ce soit, de la permettre, et moins encore de la prescrire, ou de la faire exécuter au préjudice des innocents. Ce principe se trouve déjà énoncé dans l'Encyclique de Pie XI sur le mariage. C'est pourquoi lorsque, il y a dix ans, la stérilisation commença à être toujours plus largement appliquée, le Saint-Siège se vit dans l'obligation de déclarer expressément et publiquement que la stérilisation directe, soit perpétuelle, soit temporaire, soit de l'homme soit de la femme, est illicite, en vertu de la loi naturelle dont l'Eglise elle-même n'a pas le pouvoir de disposer.

« Par stérilisation *directe*, Nous entendions désigner l'action de qui se propose, comme but ou comme moyen, de rendre impossible la procréation. Mais nous n'appliquons pas ce terme à toute action qui rend impossible *en fait* la procréation. L'homme, en effet, n'a pas toujours l'intention de faire ce qui résulte de son action, même s'il l'a prévu. Ainsi, par exemple l'extirpation d'ovaires malades aura comme conséquence nécessaire de rendre impossible la pro-

¹ PIE XII, Allocution aux participants du Congrès Front de la Famille, 26 novembre 1951. Cf. *Relations humaines...*, n° 1184.

² PIE XII, *Les problèmes de l'hérédité défectueuse*, Allocution au Congrès international d'hématologie, 12 septembre 1958. Cf. *Doc. cath.*, 1958, col. 1245.

³ PIE XI, *loc. cit.*, n° 328.

⁴ PIE XII, *Les problèmes de l'hérédité défectueuse*, Allocution au Congrès international d'hématologie, 12 septembre 1958, cf. *Doc. cath.*, 1958, col. 1243-1244.

création, mais cette impossibilité peut n'être pas voulue, soit comme fin soit comme moyen...

« Ces mêmes principes s'appliquent au cas présent et interdisent de considérer comme licite l'extirpation des glandes ou des organes sexuels, dans le but d'entraver la transmission de caractères héréditaires défectueux. Ils permettent aussi de résoudre une question très discutée aujourd'hui chez les médecins et les moralistes : *Est-il licite d'empêcher l'ovulation au moyen de pilules utilisées comme remèdes aux réactions exagérées de l'utérus et de l'organisme*, quoique ce médicament, en empêchant l'ovulation, rende aussi impossible la fécondation ?... La réponse dépend de l'intention de la personne. Si la femme prend ce médicament, non pas en vue d'empêcher la conception, mais uniquement sur avis du médecin, comme un remède rendu nécessaire par une maladie de l'utérus ou de l'organisme, elle provoque une stérilisation *indirecte*, qui reste permise selon le principe général des actions à double effet.

« Mais on provoquerait une stérilisation *directe*, et donc illicite, si l'on arrêta l'ovulation, afin de préserver l'utérus et l'organisme des conséquences d'une grossesse qu'il n'est pas capable de supporter. Certains moralistes prétendent qu'il est permis de prendre des médicaments dans ce but, mais c'est à tort. Il faut rejeter également l'opinion de plusieurs médecins et moralistes qui permettent l'usage de ces médicaments lorsqu'une indication médicale rend indésirable une conception trop prochaine, ou en d'autres cas semblables. Dans ces cas, en effet, l'emploi des médicaments a comme but d'empêcher la conception en empêchant l'ovulation ; il s'agit donc de stérilisation directe. »

*Problèmes de l'accroissement démographique*¹

« Rien, en vérité, n'inquiète autant la société que ces délicats problèmes ; mais, en même temps, il est facile de découvrir l'intérêt vital de l'Eglise pour une juste solution de ces mêmes problèmes, car il en découle des conséquences qui touchent de près à la transmission de la vie humaine et par là même intéressent aussi l'institution familiale, cellule-mère de la société, de laquelle l'Eglise attend la première formation de ses membres...

« Les rapporteurs se rappelleront avant tout qu'aucune solution des problèmes démographiques ne pourra jamais être considérée en correspondance avec la justice et la vérité, si elle ne tient pas compte, comme il le faut, de la valeur sacrée et intangible de la vie humaine, ou si d'une façon quelconque, elle oublie le respect des normes qui président à sa transmission bien ordonnée. Celle-ci trouve son application naturelle au sein de la famille dans la dignité des rapports conjugaux et comprend aussi la procréation et l'éducation des enfants.

« Est donc un crime – en aucune manière justifiable pour raison d'Etat ou prétexte eugénique ou économique – tout attentat à la vie, sur le chemin qui va des parents au berceau, et il faut qualifier d'attentat, non seulement le meurtre direct de l'innocent, mais encore la fraude contre les intentions de la nature qui, comme telles, expriment la volonté du Créateur. *Si le sentiment profond du bien commun est l'âme de l'Etat sain et fort, la dignité et la sainteté de la vie conjugale et familiale en sont comme la colonne vertébrale. Quand celle-ci subit une grave lésion, la force de l'Etat est finie et le peuple tombe tôt ou tard en décadence* (Radio-Messaggio de Pie XII au peuple suisse, du 20 septembre 1946)...

« *Dans le domaine d'un nouvel ordre social fondé sur des principes moraux, il n'y a pas de place pour les étroits calculs égoïstes, tendant à accaparer pour soi les sources économiques des matières d'usage commun, de manière que les nations moins favorisées par la nature en restent exclues* (Message de Pentecôte 1941). Il s'ensuit que l'étude adéquate des rapports entre densité de population et moyens de subsistance doit tendre à se développer sur un plan mondial, et le

¹ Lettre du Substitut à la Secrétairerie d'Etat, G. B. Montini, à l'occasion de la Semaine sociale de Palerme, 27 septembre 1953. Cf. *Relations humaines...*, n° 3462 à 3470.

problème qui s'y rattache ne peut être résolu que sur le même plan, dans la solidarité opérante de tous les peuples, de sorte que, les barrières artificielles qui les divisent étant enlevées, on obtienne une circulation plus ordonnée des peuples, des capitaux et des biens matériels. Dans cette subordination du bien économique national particulier au bien commun de la société des Etats, les frontières ne seront pas des fossés qui séparent, mais des ponts qui unissent, et les biens matériels pourront ainsi accomplir leur fonction naturelle de satisfaire aux besoins de tous.

« Que chaque peuple, en ce qui concerne le standard de vie et l'emploi de la main-d'œuvre, développe ses possibilités et contribue au progrès parallèle des autres peuples moins pourvus. Bien que la réalisation même la plus parfaite de la solidarité internationale puisse difficilement obtenir l'égalité absolue des peuples, il est urgent qu'on la pratique au moins suffisamment pour modifier sensiblement la condition présente (Message de Noël 1952). D'autre part, les ressources naturelles du globe, qui offrent d'immenses possibilités d'exploitation, ainsi que les perspectives que l'intelligence et le travail humain ouvrent pour l'avenir sont bien loin de justifier les sombres prévisions des prophètes du néomalthusianisme. Et même si telle ou telle région est surchargée de population, ce serait une erreur de rejeter sur les lois naturelles la faute des difficultés présentes, tandis que, manifestement, celles-ci viennent du manque de solidarité des hommes et des peuples entre eux (Ibid.). »

« Ce n'est donc pas vers la violation des lois de la vie ni vers la compression du flot naturel de la famille humaine que doivent être dirigés les efforts destinés à rétablir l'équilibre entre les moyens de subsistance et l'accroissement démographique. Pareille attitude de renonciation en face de la vie humilie les plus nobles exigences de l'esprit, tandis que le déclin de la natalité poursuivi par de tels systèmes a toujours été, dans les destinées des nations, à plus ou moins longue échéance, une défaite et une condamnation ».

*Problème mondial de l'alimentation*¹

« Malgré les améliorations obtenues ces derniers temps, le problème de l'alimentation reste crucial pour une large portion de l'humanité... D'un côté, la production augmente rapidement, les niveaux de consommation se relèvent, les exportations s'intensifient, tandis que, de l'autre, et en Extrême-Orient tout particulièrement, la production demeure faible, l'alimentation déficiente et les importations limitées. L'éventualité de la famine et de ses terribles conséquences ne cesse de hanter des millions d'hommes et une période de sécheresse suffit à déclencher ce fléau redoutable. Mais, en outre, il faut encore tenir compte de la montée régulière du chiffre de la population qui exige, sous peine de voir empirer le mal, un accroissement parallèle des biens de consommation...

« La partie essentielle de votre travail consiste à intervenir efficacement dans le domaine de l'agriculture, mais aussi de la pêche et des exploitations forestières. Sans doute, on se préoccupera de diriger vers les populations sous-alimentées, qui représentent 70 % de la population mondiale, l'excédent de la production des pays plus favorisés, en assurant ainsi à ces derniers des débouchés stables. Mais il est bien plus urgent de pourvoir à l'augmentation de la productivité aux endroits mêmes où la disette se fait sentir. Pour cela, vous voulez d'abord réduire les pertes parfois considérables dues à l'inexpérience des cultivateurs et aux épidémies ; puis accroître les rendements par l'amélioration des méthodes de culture, l'utilisation des engrais, la sélection des espèces végétales, enfin vous envisagez la mise en valeur de terrains encore incultes,

¹ PIE XII, Allocution aux membres de la VII^e Assemblée générale du FAO des Etats-Unis, 6 décembre 1953. Cf. *Relations humaines*, n° 4191 à 4196.

en particulier par le moyen de l'irrigation. En tout ceci, les phases de réalisation sont nécessairement précédées d'enquêtes et d'études détaillées destinées à évaluer les possibilités de perfectionnement et à prévenir les erreurs lourdes de conséquences...

« Le monde civilisé regarde toujours avec une profonde tristesse les images pitoyables des victimes de la faim, alors que la terre est capable de nourrir tous les hommes. Supprimer définitivement une telle plaie mérite bien quelque sacrifice et justifie d'austères dévouements. Le Christ ne s'est-il pas préoccupé de rassasier les foules qui le suivaient ? N'a-t-il pas appris à ses disciples la prière qui demande à Dieu le pain quotidien ?

« Le problème de la faim ¹ est malheureusement encore plus grave pour une large partie de l'humanité. . Il faut... que les richesses que l'on puise de la terre soient mises à la disposition de tous, comme l'exigent le commandement de Dieu et la justice. Que l'on améliore la distribution des biens ici-bas, que l'on brise les barrières de l'égoïsme et de l'intérêt, que l'on étudie la façon la plus appropriée de favoriser les régions les moins développées, que l'on s'emploie à obtenir de la terre les ressources incalculables encore cachées qu'elle peut offrir au profit de tous ».

¹ JEAN XXIII, Discours au Consistoire, 14 décembre 1959, *Doc. Cath.*, 3 janvier 1960.

Bibliographies

HENRI BARS, *La politique selon Jacques Maritain*, Paris, Les Editions Ouvrières, 1961, 248 pages.

« Cet livre est une introduction à la lecture des ouvrages où Jacques Maritain a exposé ses conceptions politiques. C'est pourquoi j'y ai multiplié les citations. A la limite, un tel travail aurait pu consister simplement en un recueil de textes choisis et disposés en un certain ordre. C'est ce qu'on a fait aux Etats Unis. Mais il semble que les Français aient besoin de plus d'explications que les Américains : l'art de lire est en régression chez nous, surtout dans les milieux 'cultivés' (aussi bien n'est-ce pas aux gens qui savent tout d'avance que je m'adresse, mais à ceux qui croient avoir quelque chose à apprendre). En tout cas, j'aurai atteint mon but dans la mesure où mes lecteurs me diront : 'Maintenant nous avons abordé Maritain lui-même et nous n'avons plus besoin de toi'. Alors disons à H. Bars qu'il n'a certainement pas « atteint son but », car même pour les lecteurs attentifs de Maritain, son livre est indispensable, en raison de la manière dont les textes de cette œuvre immense, écrits en des circonstances et des temps différents, sont pesés, rapprochés les uns des autres, situés dans le contexte de la pensée contemporaine, dont Bars est un connaisseur merveilleusement lucide et pénétrant.

Maritain a noté lui-même que « ses propres réflexions et considérations sur la philosophie de l'histoire ont, depuis bien des années, été pour une large part provoquées par le problème pratique de la condition des chrétiens – de leurs difficultés temporelles et de leurs responsabilités temporelles – dans la société contemporaine ». Il n'était pas question d'écrire des traités systématiques. Avec l'Evangile dans le cœur, une sûre et ferme doctrine de l'homme dans l'esprit, une vue claire des situations, il fallait aux temps les plus tragiques de notre histoire, rendre témoignage, porter secours partout où le navire menaçait de faire eau. Tant de chrétiens, à tous les niveaux, perdaient alors la tête. Il fallait construire pour notre temps une doctrine de la politique chrétienne, un peu comme Origène ou saint Augustin, en faisant face aux problèmes de leur temps, avaient construit la théologie chrétienne. En présen-

tant une synthèse de la *politique selon J. Maritain*, H. Bars a suivi une démarche inverse. Il a fait un livre neuf. Un livre fidèle certes, les quelques pages de la préface de J. Maritain en témoignent : « A une époque où tout le monde ne lit qu'en hâte, distraitemment et de travers, c'est une extraordinaire surprise pour un philosophe de se trouver compris jusque dans les recès de sa pensée, de ses intentions et de sa recherche... Il arrive ainsi qu'en revivant le mouvement de la pensée d'un autre, et son débat avec son temps, et les essais et les reprises, la lente maturation par quoi son travail a pris forme, c'est votre propre recherche à vous que vous poursuivez en même temps. Dans le présent livre aussi je retrouve ce trait, que je tiens pour particulièrement précieux ». Un livre riche et suggestif, ouvrant partout des avenues à la réflexion. Et, ce qui nous frappe personnellement, un livre tout paisible nous dirions presque *un livre de la politique du bon sens chrétien*. Oui ! mais de quelle pureté de « bon sens chrétien » ! Il en va ici un peu comme pour saint Thomas, qui semble dire des choses toutes simples, qui vont de soi, mais dont on n'a jamais fini de découvrir les terribles exigences.

La Préface de J. Maritain nous dit son peu de confiance dans « l'*intelligentia* bourgeoise, avec sa fièvre de rationalisme ou d'irrationalisme refusant toute lumière supérieure, son asservissement à la mode et au temps, son souci des positions intellectuelles avantageuses... Avec sa crainte de l'Etre et des exigences de l'Etre, ses ébahissements en face des Grands Mots..., ses révérences devant Hegel-Marx, par lesquels on est si intimidé que pour leur échapper, c'est à eux qu'on va demander la route... » Son espoir se tourne plutôt vers une autre *intelligentia* « en développement chez les hommes-ouvriers, techniciens, artisans ou paysans que le travail manuel et les conditions de vie qu'il implique connaturalisent au réel concret... du moins quand ils ne sont pas intoxiqués par des stupéfians (importés du vieux monde en mal de reniement) tels que le matérialisme historique ou l'empirisme positiviste, et à supposer que leur mentalité et la culture intellectuelle qu'ils se donnent échappent au risque d'embourgeoisement ». Mais Maritain plus que jamais demeure confiant en cette philosophie « qui n'est pas une philosophie

d'école et de musée, mais une philosophie de grand air, où l'expérience concrète et constamment renouvelée joue un rôle primordial. C'est une philosophie qui suppose à la fois de fortes assises de sens commun et une fidélité à l'intuition intellectuelle aussi entière que celle de la vraie poésie à l'intuition créatrice. Elle se nourrit de l'héritage d'une très longue tradition, mais pour entrer d'autant plus fortement dans les problèmes du temps et avancer vers les choses nouvelles avec une hardiesse d'autant plus tranquille. Elle ambitionne de donner à tous les efforts vers le vrai, de quelque région et de quelque système qu'ils viennent, une voix dans le concert (je ne dis pas dans la cacophonie, je dis le concert). Elle ne garde sa rectitude et sa fécondité qu'en se tenant en continuité vitale avec la théologie, et en se réchauffant à la flamme de l'expérience spirituelle et de l'amour ».

Charles Journet

JACQUES MARITAIN, *La responsabilité de l'artiste*, Paris, Fayard, 1961, 124 pages.

Du problème central traité dans ce beau petit livre, traduit de l'anglais par Georges et Christiane Brazzola, nous trouvons un admirable résumé dans le livre même d'Henry Bars que nous venons de signaler, au moment où, après avoir parlé de *littérature engagée*, et de *pensée engagée*, il entreprend de « régler leur sort à ces notions équivoques », p. 166. Laissons-lui la parole : « Au début de la *Lettre sur l'indépendance*, Maritain fait allusion à *Service inutile* qui venait de paraître : Comme Montherlant le rappelle dans son dernier livre, l'écrivain, de qui la part essentielle est étrangère à la politique, ne saurait, en temps de crise grave, se retrancher dans cette part essentielle et fermer les yeux aux angoisses des hommes et de la cité. Nous allons revenir sur la réserve importante que cette phrase contient. Mais qu'est-ce donc qui est attendu de l'écrivain en temps de crise grave ? Qu'il prenne sa part des angoisses communes ? Il n'y a là rien qui lui soit propre. La question est de savoir si cette part doit s'exprimer dans ses écrits, et comment. Qu'il fournisse une solution aux problèmes sociaux ? Encore faut-il qu'il y soit compétent. Qu'il « témoigne », peut-être ? C'est bien dans cette notion de témoignage que l'équivoque est embusquée. Témoigner de quoi et pour quoi ? Les hommes attendent certainement de l'écri-

vain que celui-ci les aide à vivre ; mais il y a tant de choses dont ils vivent et qui ne sont pas susceptibles d'entrer dans les catégories politiques ! Au fond, le poncif de la « littérature engagée » est né d'une réaction désordonnée contre la théorie de « l'art pour l'art » et l'idée non moins absurde que ce que l'écrivain écrit « ne tire pas à conséquence »...

« Maritain rappelle que l'écrivain n'est pas seulement un homme qui communique ses pensées, mais aussi et d'abord un homme qui découvre son monde intérieur en l'exprimant dans une œuvre. Et ce que les autres hommes sont en droit d'attendre de lui, c'est d'abord qu'il leur communique cette expérience intérieure : *C'est précisément dans la mesure où la poésie est inutile et désengagée que la poésie est nécessaire, car elle apporte aux hommes une vision de la réalité au-delà de la réalité, une expérience des significations des choses, une intuition obscure de l'univers de beauté sans lequel les hommes ne peuvent ni vivre, ni vivre moralement.* Sans doute peut-il arriver qu'une œuvre réponde précisément aux besoins affectifs et datés de la communauté sociale comme telle : c'est alors que le poète a parfaitement intégré à son expérience créatrice les idées et les passions politiques de son temps. Mais c'est là une chance personnelle qui ne saurait donner lieu à une règle. Ordinairement l'exigence d'un art-pour-le-peuple ou d'un art-pour-la-communauté-sociale n'aboutit qu'à un art de propagande, c'est-à-dire à une contrefaçon de l'art. La véritable clef du problème, dit Maritain, est un sens authentique du bien commun. Le bien commun requiert fondamentalement un respect des valeurs spirituelles transcendantes à la politique, parmi lesquelles figurent l'art et la poésie. Le bien commun implique que les poètes se comportent en poètes et non en propagandistes. Ce n'est donc pas en vertu de la théorie surannée de l'art pour l'art que le poète revendique son indépendance au sein de la communauté sociale, c'est précisément en vertu de son appartenance à la dite communauté et de son engagement *comme poète* dans la cité.

« Soit, dira-t-on, pour l'écrivain qui est avant tout un poète. Mais il n'en ira peut-être pas de même pour l'écrivain dont la vocation est avant tout de communiquer ses idées. N'est-il pas tenu à une action de présence, en tant même qu'écrivain, aux difficultés du corps social ? Maritain l'accorde : *Il me semble qu'une telle obligation concerne le philosophe d'une façon plus spéciale. Car*

il n'y a pas seulement une philosophie spéculative; il y a une philosophie pratique; et je crois qu'elle doit descendre jusqu'à l'extrême bord où la connaissance joint l'action. Le philosophe comme tel peut et doit s'approcher du domaine propre de l'agir humain et politique... Agissant ainsi à son plan, il prépare le travail lui-même des opérations immédiatement transformatrices du monde et de la vie. Voilà pourquoi, dans les angoisses du temps présent, ce n'est pas en quittant la philosophie... c'est en restant au contraire dans sa ligne propre que j'essaie de penser les problèmes actuels... Il faut que le philosophe ait souffert son temps, qu'il lui ait été uni dans l'amour et la douleur, pour qu'il s'en approche en tant même que philosophe. Faute de quoi, combien de jugements artificiels et purement cérébraux !... Mais Maritain nous avertit aussitôt des limites de cet engagement en dénonçant l'erreur de Marx : pour celui-ci pas d'autre philosophe authentique que celui qui milite pour la révolution. Tout philosophe qui n'est pas un penseur révolutionnaire est ainsi rejeté a priori parmi les penseurs de contrebande. Cette idée de la connaissance comme consistant par son essence même en un processus transformateur du monde, qui est une des plus profondes idées de Marx, et sans doute la plus bouleversante, je la tiens pour une erreur évacuant toute liberté spirituelle et toute vraie philosophie : voilà désormais la pensée tout entière investie dans le mouvement même de l'action transitive et la dialectique du devenir; tout entière immergée dans l'histoire. »

Les trois premiers chapitres de *La responsabilité de l'artiste* traitent de : Art et moralité; l'Art pour l'art, l'Art pour le peuple. Le dernier, *La Poésie et la Perfection de la vie humaine*, traite de la responsabilité de l'artiste envers lui-même. C'était le chapitre le plus délicat à écrire, le plus révélateur aussi de l'âme de celui qui l'écrivait. Il est plein d'étoiles. Il ne se résume pas.

Charles Journet

EUGENIA MARKOWA, *Le Choix*, Desclée De Brouwer, 1961, 164 pages.

L'auteur de ce petit livre n'est autre que la compagne bien-aimée du sculpteur Marek Szwarc, « cet homme au cœur pur » ainsi que l'appelait J. Maritain dans un recueil de témoignages publié au lendemain de sa mort en 1958. Et il ajoutait : « Ce vrai Israélite qui s'était donné pour toujours à Jésus-

Christ vivait de méditation silencieuse et de contemplation. Comment oublier sa bonté, sa douceur, sa charité, le calme accueil qu'il savait faire à la souffrance, comment oublier la gravité et la candeur de son regard ? » Tous ceux qui, l'ayant connu et aimé, ne peuvent l'oublier, et qui pensent que son rayonnement peut s'étendre maintenant encore à d'autres seront reconnaissants à celle qui a partagé sa vie et son amour, de la confiance qu'elle nous en fait ici avec une simplicité et une retenue qui s'accorde fort bien d'une certaine vivacité de trait, notamment dans les portraits des artistes et la description des milieux qu'ils furent amenés à fréquenter. Mais avant tout c'est le récit véridique de l'itinéraire aventureux par où tous deux nouvellement mariés, quittant leur Pologne natale pour Paris, ont passé par des voies tout à fait imprévues du Judaïsme à l'Eglise, poussés invisiblement qu'ils étaient par la grâce du Christ sur qui leur « choix » ne s'est finalement arrêté que parce que lui-même les avait d'abord secrètement choisis. Choix que les persécutions des chrétiens contre les Juifs les ont longtemps retenu de faire consciemment jusqu'au moment où il leur est apparu comme non abrogeant, mais comme parachevant leur fidélité de toujours à l'Ancien Testament et au peuple juif.

La préface du R. P. Avril, O.P., met ce livre attachant dans sa plus juste lumière.

Georges Brazzola

PIERRE COURTHION, *Le Romantisme*, édit. Skira, 1961, 140 pages, 58 planches en couleurs.

On nous décrit « cette révolution décisive de la sensibilité moderne, qui s'épanouit jusqu'au milieu du XIX^e siècle, s'entend des brumes shakespeariennes de l'Ecosse aux luminosités de l'Algérie et du Maroc, somptueusement recrées par la palette de Delacroix, magicien de la couleur » et sur lequel est centré à juste titre ce volume. Il est « l'artiste de la touche. Il doit cela à Goya qui, le premier, osa renoncer au fini traditionnel... » Il n'est pas gâté par la critique, « laquelle à part Silvestre, Baudelaire et quelques autres, l'a toujours couvert d'injures ». « Les tableaux se vendent mal. Il voit la jeunesse s'enthousiasmer pour le réalisme (c'est l'heure de Millet et de ce Courbet dont il a été un des tout premiers à reconnaître l'importance. Dans *La Lutte de*

Jacob avec l'Ange, Delacroix « pour qui tout a toujours été lutte, combat spirituel (lutte contre l'académisme et ses faux prophètes, lutte en lui-même entre son admiration pour Racine et son amour pour Shakespeare, entre sa volonté d'être un classique et son génie de romantique) a mis là en présence les deux moitiés de lui-même..., il a réconcilié ces antinomies en Celui dont elles procèdent ». Reverrons-nous le romantisme « ce moment merveilleux où, dans l'univers, quelque chose d'inoubliable se fit jour à jamais en ce grand mouvement de libération où se trouvent réconciliés le souvenir et la prophétie ?... Tant qu'il y aura en nous de la jeunesse et de l'amour, un mouvement vers la pureté et l'indépendance, une impatience de Dieu, il y subsistera des étincelles ou des flammes de ce foyer que fut le romantisme ».

N'est-ce pas à la suite de Delacroix, proche de lui, mais le continuant dans une ligne plus improvisée, plus décorative, qu'on pourrait parler de cet ami de Paul Claudel et du *Soulier de Satin* que fut Alexandre Cingria ?

Charles Journet

GEORGES ROUAULT – ANDRÉ SUARÈS
Correspondance, Paris, Gallimard, 1960
360 pages.

Un court Avant-propos d'Isabelle et Geneviève Rouault, une importante et attentive introduction de Marcel Arland. Les lettres de Suarès sont sages et généreuses. C'est lui qui, auprès de Rouault, tiendra le rôle que Léon Bloy, radicalement incompréhensif, n'a pas su prendre. Elles sont émouvantes parfois : « Il faut vivre en Dieu de quelque manière ». Ce n'est pas facile. Devant la maladie, il « se sent plus triste et désarmé qu'un enfant » ; il la tient pour « le seul malheur véritable » parce qu'elle sépare de l'esprit ». Il écrit à Rouault : « On n'a pas encore osé peindre la nuit. Et, certes, la nuit d'été est un vitrail d'église : mais c'est la cathédrale d'Ys, qui fleurit ses ogives sous la mer ».

Rouault parle de son art : « L'inconscient a une part dans la création..., non pas l'inconscient de principe, ni le hasard mais un je ne sais quoi de fugitif et de profond, qui fait qu'une œuvre est vivante... », p. 57. « Nous sommes des possédés..., le feu serait à la maison que nous continuerions à peindre ; c'est ce que le bourgeois appelle communément le feu sacré..., c'est un feu intérieur du

cœur ou de l'esprit qui nous consume », p. 69. « Je suis dans une bonne passe de réalisation, je ne pensais d'abord qu'à une exposition de céramiques et d'estampes, mais il est d'une importance évidente que j'insiste sur ma peinture ; j'ai enfin peut-être une matière qui convient à mes besoins, et une matière de peinture à l'huile, ni brillante ni éclatante comme l'émail, ni trop mate comme la fresque, mais sobre et grave... Cette incursion dans l'estampe m'aura été utile, même dans le grotesque. J'ai une écriture en peinture que je vais devoir à cela et à dix années de recherches. Ce n'est pas tellement une différence de lumière, mais aussi le besoin intérieur qui se simplifie, s'éclaire... Pouvez-vous me dire un soir où vous ne serez pas dérangé, que je prenne un croquis du chat, pendant une heure ou deux (quelques dessins seulement)... Nous ferons le jeune minet sur une assiette octogonale... », pp. 76 et 82. « Plus que jamais je persiste dans une erreur (s'il y a erreur). Un beau peintre peut tout peindre. Priez Dieu que je le devienne... », p. 97.

Charles Journet

PIERRE COURTHION, *Léon Zack*, « Le Musée de Poche », Paris 1961, Edit. Fall, rue de l'Odéon 7, Paris, 54 pages, 11 reproductions en couleur, 9 en noir.

Né à Nijni-Novgood en 1892 et établi maintenant à Paris, Zack a tenté dans l'entre-deux guerres un art où la figure humaine fût réhabilitée. Était-ce une vraie voie ? Pierre Courthion ne le pense pas : « Comment, à cette époque, de 1923 à 1938, prétendre répéter le geste admirable des figures humaines dont Léonard et Michel-Ange ont été les créateurs durant les premières années du XVI^e siècle ? Une révolution, celle de la Renaissance, mettait alors fin à la conception intérieure et mystique du moyen âge pour créer un art nouveau, fouillant la nature jusque dans ses recoins, réhabilitant le corps de l'homme dans sa beauté athlétique », p. 10. Après les profonds remous de la guerre, Zack abandonne la voie soi-disant classique pour s'intéresser de plus en plus « à la transmission de cette chose qui demande à s'inscrire sur une toile » quand le peintre renonce à tout sujet. Il éprouve intensément l'impossibilité pour lui de s'exprimer complètement par la figuration. D'où la nécessité de créer un nouveau langage. Ne faudrait-il pas s'évader du géométrisme et du post-cubisme

pour chercher, avec des moyens différents de ceux des impressionnistes, l'expression du fugace, de l'inconsistant, de tout ce qui est apparemment éphémère ? « Il me semble, dit-il, que même lentes, la réflexion et l'élaboration d'un tableau peuvent être l'expression d'un geste *intérieur* ». Une *peinture-geste* (Tintoret, Goya, Delacroix) combinée avec une sorte de *tachisme* très étudié. Non pas *informelle* et écartant tout élément constructif et architectonique, mais organique et traduisant « le conflit du formel et de l'informel, de la forme et de l'antiforme » : Une chose tracasse le peintre, ses métamorphoses : « Ma permanence, je ne la vois pas dans ma peinture ». Sensible, comme Zack, à Teilhard de Chardin, Pierre Courthion conclut : « C'est la vision d'un homme de notre temps, d'un homme attentif à tout ce qui se présente à l'esprit d'un contemporain, à un artiste qui a les préoccupations du siècle, qui est conscient de ses transformations, de ses mutations, du relatif de toute chose, de la vie de la matière qu'on avait cru si longtemps inanimée, et surtout de cette ramification de spiritualité qui converge vers nous de tous les points de l'univers visible et caché, et se cherche à travers les formes ». Cela ne suffit pas bien sûr pour faire un peintre. Mais devant les reproductions des toiles de Zack et les descriptions si délicates que nous en présente Pierre Courthion, l'esprit s'arrête, il se rappelle le poète évoquant « l'attrait mystérieux » de ces paysages « que le hasard fait avec les nuages ».

Charles Journet

Prier Dieu avec les poètes, Poèmes catholiques d'aujourd'hui présentés par LOUIS CHAIGNE, Bibliothèque Ecclesia, Librairie Arthème Fayard, 1961, 272 pages.

La poésie religieuse risque de s'égarer dans bien des contre-façons. Il est des sujets chrétiens qui sont traités dans un style profane. D'autres, à sujets apparemment profanes, ont des résonnances sacrées profondes.

Le but de Louis Chaigne n'a pas été de faire une anthologie (ce travail a déjà été publié aux éditions Alsatia sous le titre *Anthologie de la Renaissance catholique*),

mais de faire un recueil qui aide à prier, d'où la division originale de l'ouvrage en sujets variés comme *Le Père*, *Le Fils*, *l'Esprit Saint*, *l'Eucharistie*, *la Charité*, *la Souffrance*, *la Joie*, *la Mort*...

Cinquante-trois poètes se partagent ce florilège inégal : la recherche esthétique risque de prévaloir sur la sincérité du sentiment : parfois le poème échoue dans une mièvrerie regrettable. Mais les réussites sont nombreuses et ce n'est pas forcément les Claudel ou les Péguy qui emportent le plus profondément notre adhésion.

En bref, un beau livre qu'il ne faut lire, comme le chroniqueur a dû le faire, d'une traite, mais en nourrir sa méditation. Le rythme de la beauté enlève de son aile pesante la lourdeur de notre prière.

M. Bd

MARCEL RÉGAMEY, *Le Mythe du Golfe*, Cahiers de la Renaissance vaudoise, 1960, 93 pages.

L'auteur nous propose 5 récits, 5 souvenirs à partir desquels il brode une fantaisie philosophique. Cette plaquette ennuit si on n'a pas le courage de faire l'effort intellectuel de suivre la pensée de l'auteur, mais cette plaquette agace quand on entre résolument, à sa suite, dans ses déductions et ses méditations. Non pas que cette invitation à une lecture « surréaliste » (au sens étymologique) de petits faits soit sans intérêt. Bien au contraire, on rencontre une acuité de vision, une délicatesse de touche remarquable, mais il y a un mélange assez insupportable de la grosse artillerie des formules définitives d'une métaphysique confortable, des feux d'artifice d'un esthétisme parfois grandiloquent et des feux clignotants de la prudence du chrétien qui veut intégrer dans sa vision du monde le message révélé.

Et c'est ceci qui, en dernière analyse est décevant. M. Régamey donne des définitions du symbole et de mythe : pourquoi y mêler le mystère et ainsi l'abâtardir ? Ses explications éblouissent plus qu'elles n'éclairent et ce livre riche de bonnes idées débouche malheureusement dans un dialogue gratuit d'esthètes souriants et bien-pensants.

M. Bd

*Nous rendons nos lecteurs français
attentifs au changement
introduit au verso de
cette page*

NOVA ET VETERA

Direction : Charles Journet, Grand Séminaire, Fribourg (Suisse).

Secrétaire de rédaction : R. P. Marie-Martin Cottier, O. P., avenue Saint-Paul 6, Grange-Canal (Genève).

Edition et administration : Librairie L. Méroz, boulevard Georges-Favon 12, Genève.

Compte de chèques postaux : I 10 232 (*Revue Nova et Vetera*).

* * *

Conditions d'abonnement (Suisse et étranger) :

Abonnement annuel ordinaire : Fr. 12.—

Abonnement de soutien : » 15.—

Le numéro : » 3.—

Pour la France : Abonnement annuel N. F. 14.—

Le numéro : » 3.75

Compte de chèques postaux : Paris 18.509.59
(*Revue Nova et Vetera*)

* * *

Les abonnements sont annuels et partent toujours du N° 1 de l'année en cours.

* * *

Publié avec l'aide du Fonds national suisse de la recherche scientifique.